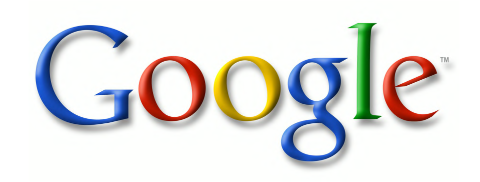
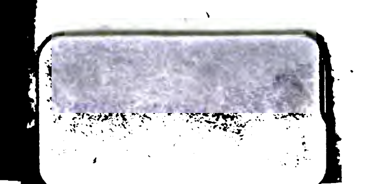

Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



Miss Harriot Tatman
Bedford Sq^re
London
Feb^ry 15. 1798

MAGASIN
DES
ENFANS,
OU
DIALOGUES
ENTRE
une ſage GOUVERNANTE
ET
pluſieurs de ſes E'LE'VES de la première
DISTINCTION;

DANS leſquels on fait *penſer*, *parler*, *agir* les jeunes gens ſuivant le génie, le tempérament, & les inclinations d'un chacun.

ON y repréſente les *défauts* de leur âge, & l'on y montre de quelle manière on peut les en *corriger*: on s'applique autant *à leur former le cœur*, qu'*à leur éclairer l'eſprit.*

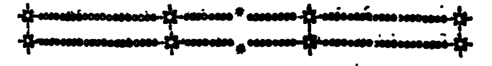
ON y donne un *Abrégé de l'Hiſtoire Sacrée*, de la *Fable*, de la *Géographie*, &c. le tout rempli de *réflexions utiles*, & de *contes moraux* pour les amuſer agréablement; & écrit d'un ſtyle ſimple, & proportionné à la tendreſſe de leurs années:

Par Madᵉ LE PRINCE DE BEAUMONT.

Nouvelle E'dition, Soigneuſement Corrigée,
Par D. S. MARCEAU, Licencié en Droit, &c. &c.
de l'Univerſité de Paris.

TOM. II.

A LONDRES,
Chez F. WINGRAVE, Succeſſeur de
M. NOURSE, dans le Strand. 1792.



LE MAGASIN DES ENFANS.

XVIII. DIALOGUE.

Seizième Journée.

Madem. Bonne.

MISS *Molly*, répétez-nous votre hiſtoire, s'il vous plait.

Miſs Molly.

Dieu commanda à *Moïſe* de poſer ſes mains ſur *Joſué*, & donna ſon eſprit à cet homme, pour conduire ſon peuple dans la terre qu'il avoit promiſe à *Abraham*. *Moïſe* ayant obéi à Dieu, fit ſouvenir les Iſraëlites de tous les miracles que Dieu avoit faits pour l'amour d'eux. Il leur promit que Dieu ne les abandonneroit jamais, s'ils étoient fidelles à obſerver ſes commandemens, &

leur fit jurer qu'ils n'y manqueroient jamais. Après quoi il monta ſur une grande montagne, d'où il découvrit cette terre, dans laquelle il ne devoit point entrer, à cauſe de ſa déſobéiſſance. Il mourut en cet endroit, mais on n'a jamais ſu, où l'on avoit enſeveli ſon corps; il avoit vécu cent vingt ans.

Lady Mary.

Le pauvre *Moïſe* a eu bien du mal pendant ſa vie!

Madem. Bonne.

Tout ce mal eſt fini, & il eſt heureux depuis bien longtemps. Comparez ſes cent vingt années qu'il a vécu, avec le grand nombre de celles qui ſe ſont paſſées depuis ce temps-là; ſes peines ont été bien courtes. en comparaiſon du temps qu'il a déjà été heureux, & il le ſera encore pendant toute l'éternité. Vous n'auriez pas voulu être à ſa place pendant qu'il avoit tant de peine; mais n'eſt-il pas vrai, que vous voudriez bien y être à préſent?

Lady Sensée.

Ouï, ma Bonne, je penſe quelquefois à cela, & je dis en moi-même: après tout, la vie eſt bien courte! je n'ai pas bien longtemps à me gêner, & après ma mort, qui arrivera bientôt, je n'aurai plus qu'à être heureuſe, ſi j'ai bien vécu.

Lady CHARLOTTE.

Mais, ma chère amie, vous dites que votre mort arrivera bientôt, & vous n'avez que treize ans: est-ce que vous êtes consomptive?

Madem. BONNE.

Non, ma chère; Lady *Sensée* se porte à merveille; mais quand elle devroit vivre encore cent ans, elle auroit encore raison de dire qu'elle mourroit bientôt. Il y a sept ans que vous êtes au monde; ces sept années se sont écoulées comme sept jours: le reste de votre vie passera toute aussi vîte; mais il n'est pas sûr que nous vivions encore longtemps: chaque jour peut être le dernier de notre vie.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, si je pensois à cela, je serois toujours mélancolique; car je vous avoue, que j'ai bien peur de mourir.

Madem. BONNE.

Vous craignez, apparemment, de n'avoir pas encore fait assez d'efforts pour vous convertir.

Lady SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, je ne pense pas à cela; mais j'aime la vie: je n'ai presque

pas eu de plaiſir juſqu'à préſent, & je n'ai rendu que peu de viſites, à cauſe que je ſuis trop jeune. Je voudrois donc, avant de mourir, avoir eu le temps de voir le monde, & de me divertir un peu.

Madem. BONNE.

Que diriez vous, ſi le fils d'un roi étoit en priſon, & qu'il ne voulût pas ſortir de cette priſon, parce qu'il n'auroit pas encore été ſe promener dans le jardin de ce triſte lieu?

Lady SPIRITUELLE.

Je dirois qu'il eſt fou, parce qu'il auroit, ſans doute, dans le royaume de ſon père, des jardins bien plus beaux que celui de la priſon.

Madem. BONNE.

Voilà pourtant ce que vous faites, ma bonne amie, quand vous dites, que vous ne voudriez pas mourir encore, parce que vous ſouhaitez de voir le monde: cela me fait ſouvenir d'un petit trait que j'ai lu dans un roman ſpirituel.

Un prince, nommé *Joſaphat*, s'étant perdu à la chaſſe, entendit la plus belle voix du monde. Surpris d'entendre ſi bien chanter dans un déſert, il marcha du côté qu'il entendoit la voix, & fut bien ſurpris de voir

que celui qui chantoit, étoit un pauvre lépreux, dont le corps étoit à demi pourri. Eh, mon Dieu, lui dit le prince, comment pouvez-vous avoir le cœur de chanter, étant dans une condition si misérable? J'ai bien sujet de me réjouir, lui dit le malade; il y a quarante ans que je suis au monde, c'est-à-dire, qu'il y a quarante ans que mon ame est enfermée dans un corps de boue, qui est sa prison. Les murailles de cette prison tombent par morceaux; bientôt mon ame, libre par la destruction de mon corps, va s'envoler vers mon Dieu, pour y jouir d'une félicité sans bornes : j'en ai tant de joie, que je ne puis m'empêcher d'élever ma voix vers le ciel, pour célébrer ma délivrance.

Lady Charlotte.

Pour moi, ma Bonne, je ne suis pas fort attachée à la vie; mais je crains la mort, parce que j'ai été bien méchante.

Madem. Bonne.

Vous avez commencé à vous convertir, ma chère, & vous y travaillez tous les jours; cela doit vous tranquilliser. Dieu est si bon, qu'il n'en demande pas davantge. J'avoue que la mort est bien terrible pour les personnes qui vivent, comme si leur ame devoit mourir avec leur corps; qui ne sont occupées que de leurs plaisirs; qui ne pensent non plus à Dieu, que s'il n'y en avoit point:

l'enfer de ces personnes commence dès le temps de leur maladie. J'ai connu une dame de grande qualité qui avoit vécu comme cela. Elle avoit le foie gâté, & les médecins le lui dirent; elle jeta un grand cri, & leur demanda sottement, si on ne pouvoit pas lui faire un autre foie; car elle étoit très ignorante: elle offroit pour cela tout son bien. Les médecins lui ayant dit, qu'il n'y avoit point de remède, elle devint comme une enragée, & prioit une de ses amies, de lui brûler la cervelle d'un coup de pistolet. Mais, mes chers enfans, continuons nos histoires.

Lady CHARLOTTE.

Josué, ayant succédé à *Moïse* par ordre de Dieu, envoya deux espions à une ville, nommée *Jérico*; ils allèrent chez une femme, nommé *Rahab*, mais le roi de *Jérico* envoya des soldats chez cette femme pour prendre ces espions. Ils ne les trouvèrent pas, car elles les avoit cachés, & le lendemain elle leur dit: Je sais que vous êtes venus de la part du vrai Dieu, & qu'il livrera cette ville entre vos mains; mais puisque je vous ai rendu service, je vous prie de ne me point faire de mal, ni à ma famille. Les espions lui dirent: nous ne vous ferons point de mal; assemblez toute votre famille chez vous, quand nous prendrons cette ville, & mettez un cordon d'écarlate à votre fenêtre, on ne vous fera aucun mal. Ils retournèrent

après cela vers *Josué*, qui commanda au peuple de se tenir prêt pour passer le *Jourdain*, qui est un grand fleuve. Les Israëlites étoient fort embarrassés, car il n'y avoit pas de pont sur le *Jourdain*; mais *Josué* commanda aux prêtres de prendre l'arche du Seigneur & d'entrer dans le fleuve. A peine leurs pieds eurent ils touché l'eau, que le fleuve s'ouvrit en deux, pour laisser passer les Israëlites; & Dieu dit à *Josué*: faites prendre douze pierres, à la place où les prêtres ont resté au milieu du Jourdain, pendant que le peuple passoit; & de ces douzes pierres, vous en férez un autel, & quand vos enfans vous demanderont, ce que signifie cet autel, vous leur répondrez: c'est pour vous faire souvenir du miracle que Dieu a fait pour l'amour de vous, afin de vous faire entrer dans la terre qu'il avoit promise à *Abraham*. Et les Israëlites obéirent en tout au commandement du Seigneur, & entrèrent dans la terre promise.

Lady MARY.

Dans quelle partie du monde étoit cette terre promise?

Madem. BONNE.

Je vais vous la montrer sur la carte, ma chère. Elle est dans l'Asie, au Sud-Ouest; & depuis que Israëlites y ont demeuré, on l'a nommée la *Judée*, aujourd'hui elle

eſt plus connue, ſous le nom de *Paleſtine*. Voilà le fleuve du Jourdain, la mer Morte à la même place, où étoit Sodome qui fut brûlée par le feu du ciel.

Lady SENSE'E.

Ma Bonne, j'ai lu dans un livre de voyages, qu'il y a de fort beaux arbres ſur le bord de cette mer Morte, & que ces arbres portent des fruits magnifiques, mais quand on veut les manger, on-dit, qu'ils ſont pleins de cendres & de pourriture : cela eſt-bien-vrai ?

Madem. BONNE.

Je l'ai lu comme vous, ma chère ; mais je ne ſais ſi cela eſt vrai, car ſouvent les voyageurs prennent la liberté de mentir. S'ils ont dit la vérité en cette occaſion, ces fruits ſeroient l'image du péché, & les plaiſirs qu'on veut ſe procurer en les commettant : le dehors en eſt beau ; mais le dedans n'eſt que pourriture & vilenie. Allons, Lady *Mary*, dites votre hiſtoire.

Lady MARY.

Auſſi-tôt que les Iſraëlites furent entrés dans la terre promiſe, ils firent du pain avec le blé du pays, & auſſi-tôt la Manne ceſſa de tomber. Cependant, *Joſué* vit un ange qui avoit une épée à la main, pour lui montrer que Dieu combattroit pour ſon peuple ;

& le Seigneur dit à *Josué*, que les prêtres prennent l'arche du Seigneur, & qu'ils la portent en silence autour des murailles de *Jérico* pendant six jours: le septième jour vous ferez le tour de la ville sept fois, & à la septième fois, les prêtres sonneront de la trompette, & le peuple jettera un cri de réjouissance, aussi-tôt les murailles de la ville tomberont, & chacun entrera de son côté dans cette ville; mais prenez bien garde à ce que je vais vous dire: je ne veux pas qu'on pardonne à aucun des habitans de *Jérico*, mais je vous commande de tuer les hommes & les bêtes, exceptée *Rahab* & sa famille. Après cela vous détruirez cette ville, car tous ceux qui y demeurent, sont des méchans: je vous défends de garder rien de ce qui sera dans *Jérico*; mais vous prendrez l'or, l'argent, le cuivre & le fer, & vous me le consacrerez, & tout le reste sera brûlé, *Josué* exécuta ce que Dieu lui avoit ordonné. Les murailles de *Jérico* tombèrent, & la seule *Rahab* fut sauvée avec sa famille. Cependant *Josué* envoya trois mille hommes pour combattre les ennemis: mais les Israëlites s'enfuirent, & il y eut trente six hommes de tués. *Josué* & les anciens bien affligés, se prosternèrent la face contre terre; mais le Seigneur dit à *Josué*: ne t'afflige point ce malheur est arrivé au peuple, parce qu'il y a au milieu de vous un homme qui m'a désobéi, en gardant quelque chose de ce

qu'il a pris dans *Jérico*; tirez au sort, & je montrerai le coupable que vous tuerez à coups de pierre, & ensuite vous le brûlerez avec ce qu'il a volé. On écrivit donc les noms des tribus d'Israël sur des papiers, & on les plia, ensuite on les tira sans les voir, & le premier nom qui vint, fut celui de la tribu de Juda; ensuite on tira les noms de toutes les familles de cette tribu, on tira le nom de la famille de *Zara:* enfin dans la famille de *Zara*, on tira le nom d'*Achan*; alors *Josué* dit à *Achan*; mon fils, glorifie le Seigneur, en avouant ce que tu as volé. Achan répondit : j'ai péché contre l'Eternel, & je me suis laissé tenter par un beau manteau, & par de l'or & de l'argent, que j'ai enterré dans ma tente. On trouva effectivement toutes ces choses, & Achan fut lapidé, c'est-à-dire, qu'il fut tué à coups de pierre, & on le brûla ensuite, avec tout ce qui lui appartenoit.

Madem. Bonne.

Avouez, mes enfans, que voilà une histoire bien terrible. Achan s'étoit caché pour commettre ce vol, & il ne pensoit pas que Dieu le voyoit, & qu'il trouveroit le moyen de découvrir son crime à la face de tout le peuple. Cachez vous tant qu'il vous plaira pour faire le mal, choisissez, si vous voulez, le temps de la nuit, enfermez vous dans une cave, dans un désert; Dieu qui

eſt partout, verra votre crime, & s'il ne le découvre pas à tout le monde, comme il a fait celui d'Achan, il eſt ſûr qu'il vous le reprochera à la face de l'Univers au jugement dernier.

Lady MARY.

Qu'eſt-ce que le jugement dernier, ma Bonne? je n'ai jamais entendu parler de cela.

Madem. BONNE.

Vous vous trompez, ma chère: vous en parlez tous les jours dans votre prière. En diſant le ſymbole, ne dites-vous pas que Jéſus Chriſt *eſt aſſis à la droite de Dieu le Père tout-puiſſant, d'où il viendra juger les vivans & les morts?*

Lady MARY.

Je dis cela tous les jours, ma Bonne; mais je ne ſais pas ce que ces paroles ſignifient.

Madem. BONNE.

Je vais vous l'expliquer, ma chère. Le ciel, la terre, & toutes les choſes que vous voyez, ne dureront pas toujours, mes enfans. Il viendra un jour où toutes ces choſes ſeront détruites: alors tous les hommes qui ſeront vivans, mourront, & ces hommes, & tous ceux qui ſont morts, depuis le commencement du monde, reſſuſci-

teront, c'eſt-à-dire, qu'ils reviendront vivans une ſeconde fois; car l'ange du Seigneur ſonnera de la trompette en criant: *Levez vous, morts, & venez au jugement.* Quand tous les hommes ſeront raſſemblés, on ouvrira les livres, dit l'E'criture, & l'on verra toutes les bonnes & mauvaiſes actions que les hommes ont faites pendant leur vie; après cet examen, Jéſus-Chriſt dira aux bons: *Venez les bénis de mon Père, poſſéder le royaume que je vous ai préparé de toute éternité, car j'ai eu faim, & vous m'avez donné à manger; j'ai eu ſoif, & vous m'avez donné à boire; j'étois nu, & vous m'avez habillé; j'ai été malade, & vous m'avez donné des remèdes; j'étois en priſon, & vous êtes venus me viſiter pour me ſecourir.* Les bons diront: Seigneur, comment vous avons nous rendu tous ces ſervices? Et Jéſus répondra: *Je vous dis en vérité, que toutes les fois que vous avez fait du bien à un pauvre & à un affligé pour l'amour de moi, c'eſt à moi que vous avez fait ce bien, que vous avez rendu ce ſervice.* Enſuite Jéſus-Chriſt dira aux méchans: *Retirez vous de moi, maudits, & allez au feu éternel, qui a été préparé pour le Diable: car j'ai eu faim, & vous ne m'avez pas voulu donner à manger, ni à boire; vous ne m'avez point aidé, ni viſité, quand j'étois nu, malade, & en priſon,* A ces paroles les méchans tomberont dans

l'enfer. Là, dit Jésus Christ, il y aura des pleurs & des grincemens de dents.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je n'ai pas une goutte de sang sur moi, tant je suis effrayée. Mon Dieu! si je pensois souvent à ce que vous venez de nous dire, je serois une sainte. Allons, je veux me convertir tout de bon, & ne plus craindre la mort, puisque je ne mourrai pas pour tout-à-fait, & que je dois ressusciter un jour. Mais dites-moi, ma Bonne, sera-ce avec nos propres corps que nous ressusciterons? cela me paroit bien difficile à croire. Car enfin, je suppose qu'un homme tombe dans la mer, & qu'il soit mangé par vingt poissons; ces poissons seront mangés par vingt hommes, comment toutes les parties du corps de cet homme noyé, pourront-elles être rassemblées?

Madem. BONNE.

Elles seront encore bien plus divisées que vous ne croyez, ma chère; car enfin, ces hommes qui auront mangé les poissons qui se seront nouris de cet homme noyé, mouront à leur tour. La graisse de leurs corps fera venir de l'herbe dans les cimetières où ils seront enterrés; cette herbe sera mangée par des animaux, ces animaux par d'autres hommes. Cependant à ces paroles de

l'ange: *Levez-vous, morts*; la puissance de Dieu rassemblera toutes ces parties.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, reprochera-t-il aux hommes les fautes dont-ils se seront corrigés ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère; mais en même temps, on montrera les efforts qu'ils auront faits pour se corriger, & cela sera bien glorieux.

Miss MOLLY.

Mais les méchans seront donc bien honteux de voir que tous les hommes sauront les péchés, qu'ils auront faits en cachette.

Madem. BONNE.

Ils seront si honteux, qu'ils prieront les montagnes de tomber sur eux, & de les écraser; mais leurs vœux seront inutiles; il faudra qu'ils portent la honte de leurs mauvaises actions à la face de tout l'Univers.

Lady MARY.

Je pense, moi, qu'il est bien aisé de gagner le ciel, puisqu'il n'y a qu'à faire du bien aux pauvres; cela ne me paroit pas difficile. Ces gens-là me font tant de pitié, que je leur donnerois volontiers le pain de mon déjeuner, si on vouloit me le permettre.

Madem. Bonne.

Mais si vous aviez bien faim, ma bonne amie ?

Lady Mary.

Eh bien, je leur en donnerois la moitié, & je mangerois l'autre. Mais dites-moi, ma Bonne ; je suppose qu'une femme soit bien méchante, qu'elle se met toujours en colère, qu'elle aime le vin & les liqueurs, qu'elle soit une menteuse, qu'elle parle mal de son prochain, cette femme iroit-elle au ciel avec tous ces défauts, si elle faisoit l'aumône ?

Madem. Bonne.

Non, ma chère ; mais il n'est presque pas possible qu'une femme bien charitable ait tous ces défauts, ou du moins qu'elle ne s'en corrige pas ; car il est presque sûr que Dieu lui fera la grace de se convertir. Mais remarquez, mes enfans, que pour être vraiment charitable, il faut l'être pour l'amour de Dieu. Il y a des gens qui donnent l'aumône par vanité ; d'autres par imitation pour faire comme les autres ; d'autres pour se débarrasser de l'importunité des pauvres. Vous sentez bien, que de pareilles aumônes ne sont pas celles dont Jésus-Christ parle.

Lady SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, quand on n'a pas beaucoup d'argent, qu'on a une groſſe famille, on ne peut pas faire beaucoup d'aumônes.

Madem. BONNE.

Cela eſt vrai, ma chère, mais ſi l'on ne peut pas donner d'argent aux pauvres, on peut exercer la charité comme ſi l'on étoit riche, en pratiquant les autres œuvres de miſéricorde. Une pauvre perſonne vous expoſe ſa pauvreté; vous la conſolerez; vous l'exhorterez à prendre ſon mal en patience; vous la recommanderez aux perſonnes riches: & ainſi vous ferez la charité; car de conſoler les affligés, eſt une des œuvres de miſéricorde. En voici une autre: Il faut commencer par ſes enfans, enſuite ſes domeſtiques, puis les pauvres; leur apprendre leur catéchiſme, le leur expliquer, tâcher de leur inſpirer la crainte de Dieu, leur enſeigner leurs prières; les ſervir quand ils ſont malades, c'eſt encore une œuvre de miſéricorde. J'ai connu des dames, qui ne pouvant pas donner d'argent aux pauvres, parce qu'elles n'en avoient pas, travailloient pour eux, racommodoient leurs vieux habits, pour les leur donner. Une autre œuvre de miſéricorde, c'eſt de reprendre les pécheurs ave douceur & charité; de prier pour eux; s'attacher à rendre aux au-

tres tous les petits ſervices que l'on peut. En un mot, mes enfans, une perſonne vraiment charitable, trouve mille moyens de faire la charité, quoiqu'elle ſoit pauvre. Diſons maintenant un mot de la Géographie. Lady *Senſée*, comment partage-t-on l'*E'coſſe*? *YY.*

Lady SENSE'E.

En deux parties, celle qu'on nomme Méridionale, & la Septentrionale : la rivière du *Tay* les ſépare. La capitale de l'E'coſſe eſt *Edinbourg* dans la partie Méridionale à l'Eſt.

Madem. BONNE.

Et comment diviſez-vous l'*Irlande*?

Lady SENSE'E.

En quatre parties, qui étoient autrefois quatre royaumes. On trouve au Sud le *Munſter*, à l'Eſt le *Leinſter*, au Nord l'*Ulſter*, & à l'Oueſt le *Connaught*. *Dublin* capitale de l'Irlande, eſt dans le *Leinſter*. Voulez-vous, ma Bonne, que je répète à ces dames, ces vers que vous m'avez appris pour m'aider à retenir la Géographie?

Madem. BONNE.

Ils ſont bien mauvais, ma chère; mais n'importe: cela aide la mémoire, ainſi vous pouvez les répéter.

Lady SENSÉE.

*L'*Angleterre, *l'*Irlande, *& le peuple* E'cossois,
Ne sont qu'un seul état, jadis en faisoient trois,
Gouvernés par différens princes.
Dans le premier on voit quarante-deux provinces
On voit douze provinces au pays des Gallois.
Londres, sur la Tamise, est le séjour des rois.
Twide coule à son Nord, & ce fleuve sépare
L'Anglois de l'Ecossois, qui fut jadis barbare.
Le Tay se trouve au même lieu,
Et coupe l'E'cosse au milieu.
Edinbourg, *ville capitale,*
Est dans la part méridionale.

Lady SPIRITUELLE.

Pourquoi dites-vous, que ces vers sont mauvais, ma Bonne? il me semble qu'ils sont bons.

Madem. BONNE.

C'est que vous ignorez ce qu'il faut pour rendre les vers passables. Il y a, par exemple, une grande faute dans les deux prèmiers vers; car *E'cossois* se prononce autrement que *trois*; mais comme je vous l'ai déjà dit, ces vers ne sont que pour aider la mémoire, & il n'est guère possible d'en faire de bons sur ce sujet. Mais Lady *Sensée* ne nous a rien dit de l'Irlande.

Lady SENSÉE.

Voilà les quatre vers, qu'on a fait pour ce royaume :

L'Irlande comptoit autrefois
Quatre royaumes, quatre rois :
Ce pays pauvre, mais fertile,
Voit Dublin *la première entre toutes ses villes.*

Madem. BONNE.

Voilà encore un grande faute dans ces deux derniers vers : *fertile* est au singulier, & le mot *villes*, qui lui sert de rime, est au plurier, ce qui ne se trouve jamais dans de bons vers.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, je retiens les vers plus aisément qu'autre chose, ainsi je prierai Lady *Sensée* de me copier ceux qu'elle vient de répéter.

Lady SENSÉE.

Volontiers, ma chère; je vous les enverrai demain matin.

Madem. BONNE.

Et vous les apprendrez pour la première leçon. Adieu, mes enfans.

XIX. DIALOGUE.

Dix-ſeptième Journée.

Lady Spirituelle.

MA Bonne, mon Papa m'a prêté un livre, où j'ai lu un joli conte ; voulez-vous que je le répete à ces dames ?

Madem. Bonne.

Volontiers, ma chère.

Lady Spirituelle.

Il y avoit un prince nommé *Roland*, qui étoit amoureux d'une princeſſe, nommée *Angelique*. *Roland* étoit un fort honnête-homme; mais malgré cela, *Angelique* ne pouvoit pas le ſouffrir. Il alloit à la guerre & faiſoit les plus belles actions du monde, pour plaire à ſa maîtreſſe. Quand il faiſoit des priſonniers, il leur diſoit, je vous donne la liberté, à condition que vous irez trouver *Angelique* de ma part, & que vous lui direz, que je vous ai donné la liberté pour l'amour d'elle. Quand il prenoit des diamans & d'autres choſes précieuſes aux en-

nemis, il les envoyoit à cette princesse; mais rien de tout cela ne touchoit son cœur, parce qu'elle étoit une sotte; elle aimoit mieux un bel homme, qu'un honnête homme qui avoit beaucoup de courage; & *Roland* n'étoit point beau; ainsi, elle ne vouloit pas l'épouser. Un jour qu'elle se promenoit dans un bois, elle vit un homme à terre, qui étoit percé de plusieurs coups d'épée: d'abord elle crut qu'il étoit mort, mais l'ayant regardé de plus près, elle connut qu'il respiroit encore, & remarqua qu'il étoit beau comme le jour. Elle pria des bergers, qui étoient proche de là, de porter ce jeune homme dans leur cabane, & quand il y fut, *Angelique* en prit soin; mais ce n'étoit pas par charité, c'est qu'elle aimoit ce jeune homme. Quand il fut guéri, elle s'enfuit avec lui; & *Roland* fut si fâché de cela, qu'il devint fou. Il couroit tout nu dans les champs, & tous ceux qui le voyoient, en avoient pitié, & disoient: c'est un grand malheur pour un honnête homme, que d'aimer une femme qui n'est pas sage. Une grande fée eut pitié de *Roland*, & fut trouver un de ses cousins, nommé *Astolphe*: elle lui donna un cheval qui avoit des ailes, & lui dit: montez sur ce cheval, il vous mènera dans le royaume de la Lune & vous y trouverez la raison de *Roland* que vous rapporterez. *Astolphe* monta sur ce cheval

ailé, qui le porta jufqu'à la Lune. Alors il vit trois vieilles femmes qui filoient enfemble. L'une qui fe nommoit *Clotho*, tenoit le fil; la feconde, qui s'appeloit *Lachefis*, le tournoit fur le fufeau; & *Altropos* la plus vieille, le coupoit. Elles dirent à *Aftolphe:* nous fommes trois fœurs qu'on appelle les *Parques*; nous filons la vie des mortels: quand un homme vient au monde; l'une de nous prend le fil, l'autre le tourne; mais quand nous le coupons, il faut qu'il meure. *Aftolphe*, qui étoit fort attaché à la vie, dit aux *Parques:* Mefdames, je fuis charmé d'avoir eu l'honneur de vous faire ma révérence; j'avois entendu parler de vous; mais on ne vous rend pas juftice. Les Poëtes difent, que vous êtes vieilles, ils mentent, je vous trouve encore très aimables; & quand je ferai retourné fur la terre, je ferai punir févèrement les auteurs qui ne vous rendront pas juftice; car je veux être un de vos plus zélés ferviteurs. On voit bien que vous venez de la Cour, dit *Clotho* à *Aftolphe*; vous mentez avec une effronterie admirable, & vous flattez de fort bonne grace; mais, mon pauvre garçon, vous perdez vos peines; nous favons que nous fommes vieilles, & très vieilles, & nous ne fommes pas comme les femmes de votre monde, qui font affez ftupides, pour ne pas voir que les hommes fe moquent

d'elles ordinairement, quand ils les louent avec exagération. Je vois bien ce qui vous engage à nous dire des douceurs ; vous voudriez bien que ma sœur *Atropos* oubliât de couper le fil de votre vie: mais cela ne dépend pas d'elle ; le destin conduit nos ciseaux, & toutes les puissances du ciel, de la terre, & des enfers, ne peuvent l'empêcher d'exécuter les arrêts. Vous mourrez quand il l'ordonnera ; ne vous embarrassez pas du moment, & tâchez seulement de vivre assez bien pour ne pas craindre la mort. Adieu, pensez à faire votre commission. Vous n'avez qu'à suivre le chemin qui est devant vous ; vous trouverez une grande maison, dans laquelle vous entrerez, & l'un de nos domestiques vous enseignera, où vous devez chercher la raison de *Roland*. *Astolphe*, un peu honteux d'avoir été trouvé flatteur, prit congé des *Parques*, & trouva la maison dont *Clotho* lui avoit parlé. Le domestique, qui gardoit cette maison, lui dit : Seigneur, entrez dans cette chambre avec moi, vous trouverez ce que vous cherchez. *Astolphe* entra dans une grande chambre, qui étoit garnie de planches, tout autour, & sur ces planches, il y avoit un grand nombre de petites bouteilles arrangées, avec des papiers écrits dessus, comme dans la boutique d'un apothicaire ; & chacune de ces bouteilles renfermoit la raison d'un homme. Cherchez

celle du seigneur *Roland*, dit le valet, il y a des étiquettes sur toutes les bouteilles. Mais, mon ami, dit *Astolphe* à ce domestique, je suis tout étonné du grand nombre de bouteilles que je vois ici; je ne croyois pas qu'il y eût un si grand nombre de fous sur la terre. Vous ne voyez rien, répondit ce domestique; cette chambre-ci ne renferme que les raisons des fous qui sont à la Cour de Charlemagne votre empereur: mais dépêchez vous de chercher celle dont vous avez besoin. *Astolphe* lut les étiquettes, & trouva d'abord, *Raison de la jeune Elise*. Vous n'y pensez pas, dit il au gardien de cette maison; *Elise* n'est point folle, elle fait l'ornement de la Cour de Charlemagne; & moi qui la connois particulièrement, je puis vous assurer qu'elle a beaucoup d'esprit. Et point de raison, ajouta le gardien: est-on raisonnable, quand on sacrifie de sang froid sa jeunesse, sa santé, sa réputation, au désir de se divertir? *Elise* livrée à la dissipation, avance la vieillesse pour elle, & mourra à la moitié de sa vie; elle fait du jour la nuit, & de la nuit le jour. Elle craint si fort de se trouver avec elle-même qu'elle court de tout côté pour fuir sa propre compagnie; vous la voyez partout, elle est de toutes les parties, & tout cela parce qu'elle craint de trouver un moment de réfléchir sur elle-même, cela la rendroit trop honteuse.

Cependant *Elise* étoit née avec une raison extraordinaire ; remarquez que sa bouteille est beaucoup plus grande que les autres. Permettez-moi de prendre cette bouteille avec celle de *Roland*, dit *Astolphe*. Vous le feriez inutilement, répondit le gardien ; j'ai descendu plusieurs fois dans votre monde, pour offrir cette bouteille à *Elise*, elle m'a remercié de fort bonne grace, mais elle n'a pu se résoudre à la recevoir. Elle aime le plaisir, elle veut briller dans les compagnies, & elle sait bien que si elle reprenoit sa raison, il faudroit renoncer à ce genre de vie, & briser les chaînes qui l'y retiennent ; elle aime ces chaînes, & m'a prié de lui garder sa bouteille, jusqu'à ce qu'elle ait quarante ans ; elle jure qu'alors elle la prendra jusqu'à la dernière goutte ; mais hélas! elle la prendra alors pour son désespoir. Infirme, méprisée, personne ne lui saura gré d'abandonner des plaisirs prêts à la quitter ; & sa raison qui pourroit aujourd'hui lui servir à se corriger, ne servira dans ce temps, qu'à la désespérer. Mais passons à d'autres bouteilles. *Astolphe* lut encore quelques étiquettes ; mais quel fut son étonnement! lorsqu'il trouva une bouteille sur laquelle étoit écrit : *Raison d'Astolphe*. Ah, parbleu! ceci est singulier, s'écria-t-il ! me prend-on pour un fou? Apprenez, lui dit son guide, que tous les plus grands fous, ne-

ſont pas ceux qui courent les champs, comme *Roland* : tous ceux qui ſe laiſſent gouverner par une paſſion ſont extravagans. Le riche avare, qui ſe laiſſe manquer du néceſſaire, qui s'attire le mépris des honnêtes gens ; & tout cela pour ſerrer écu ſur écu, & les laiſſer à des héritiers qui les dépenſeront en ſe moquant de lui, n'eſt-il pas un fou ? Cet homme entêté de ſa nobleſſe, qui périroit plutôt que de céder le pas à un autre qu'il croit ſon égal, n'eſt-il pas un fou ? Vous-même, ſeigneur *Aſtolphe*, qui courez à la guerre, & qui vous expoſez tous les jours à vous faire caſſer la tête, ou les bras, ou les jambes ; & cela ſeulement pour faire parler de vous : vous, qui êtes prêt à tous momens de vous faire tuer par le premier ſot qui aura mal parlé de vous, n'êtes vous pas un fou ? Pour le dernier article, répondit *Aſtolphe*, j'avoue mon extravagance, mais je ne puis convenir du premier. Un homme de mon rang eſt fait pour aller à la guerre, & la raiſon me dit qu'il faut ſacrifier ma vie pour mon pays & pour mon prince. Vous avez raiſon, lui dit ſon guide ; mais en ſacrifiant votre vie, vous n'avez jamais penſé ni à votre prince, ni à votre pays, & voilà la folie : vous n'avez eu d'autres penſées que de faire parler de vous, d'acquérir une dignité, de l'emporter ſur vos camarades, & voilà l'extravagance. Croyez-

moi, prenez votre bouteille jusqu'à la dernière goutte. Il me reste assez de raison pour suivre votre conseil, dit *Astolphe*; & aussi-tôt, ouvrant sa bouteille, il respira tout ce qui étoit dedans, & fut fort honteux, quand il examina avec sa raison toutes les sottises qu'il avoit faites. Il trouva enfin la bouteille de *Roland*, & après avoir remercié son guide, il revint sur la terre. On eut bien de la peine à attraper *Roland*, pour lui faire respirer sa raison; mais enfin, on en vint à bout. A peine l'eut-il reprise qu'il regarda de tous les côtés, & surpris de se voir tout nud, il demanda qui l'avoit mis dans cette situation. On lui dit, que c'étoit le chagrin qu'il avoit conçu de la perte d'*Angelique*. *Angelique!* dit *Roland* tout étonné; cette coquette qui écoutoit tous les hommes, qui étoit toute occupée de sa beauté, qui n'aimoit que les louanges, qui recevoit les présens que les hommes lui faisoient, qui, oubliant qu'elle étoit née princesse, a épousé un jeune avanturier, seulement parce qu'il étoit beau! est-il possible que je sois devenu fou pour une personne si méprisable? Ensuite *Roland* réfléchissant, dit encore: après tout, c'est un grand bonheur pour moi d'être devenu furieux, cette folie étoit moins grande que celle qui me rendoit amoureux d'*Angelique*, & elle étoit bien moins dangereuse; car le plus grand

malheur qui puiſſe arriver à un honnête homme, c'eſt d'épouſer une femme coquette. Tout le monde fut bien ſurpris d'entendre parler *Roland* d'une manière ſi raiſonnable. Pluſieurs perſonnes, attaquées de la même maladie, prièrent *Aſtolphe* de recommencer le même voyage en leur faveur; car il n'y avoit rien de ſi commode, que d'être débarraſſé tout-d'un-coup d'une paſſion tyrannique: mais la fée n'étoit pas d'humeur de prêter tous les jours ſa voiture. Ainſi depuis *Roland*, perſonne n'a pu parvenir á cette demeure bienheureuſe, & ce n'eſt qu'en faiſant les plus grands efforts, qu'on peut parvenir à retrouver ſa raiſon, quand on l'a perdue, en cédant lâchement à quelque paſſion.

Lady SENSE'E.

Ma Bonne, n'ai-je pas entendu parler de ce *Roland* dans l'hiſtoire?

Madem. BONNE.

Ouï, ma chère, c'étoit un des gouverneurs de la Bretagne, ſous Charlemagne, & apparemment un grand capitaine; car les faiſeurs de roman, qui conſervent pour l'ordinaire le vrai caractère des héros, nous le dépeignent comme un homme d'une valeur extraordinaire: mais tout ce que l'hiſtoire nous apprend de lui, c'eſt qu'il mou-

rut à Roncevaux, au ſortir de l'Eſpagne, où ſon maître avoit remporté de grands avantages ſur les Maures.

Lady SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, je ſuis fâchée d'apprendre que tout ce qu'on a écrit de *Roland* n'eſt pas vrai, je l'aimois beaucoup malgré ſa folie.

Madem. BONNE.

C'eſt que vous avez du goût pour tout ce qui eſt extraordinaire. Mais dans le fond, ces ſortes de lectures ne valent pas grand choſe: on peut s'en amuſer quelques momens pour ſe délaſſer: mais il ne faudroit pas en faire ſon occupation ordinaire: on accoutume, par-là, ſon eſprit à aimer le faux; & puis, cela prend beaucoup de temps, & le temps à votre âge ſurtout, eſt une choſe bien précieuſe. Vous pouvez d'autant mieux vous paſſer de ces lectures, que vous trouvez dans l'hiſtoire ſainte, & même dans l'hiſtoire profane, des faits véritables, & plus intéreſſans que tous ceux qu'on trouve dans les contes & les hiſtoires fabuleuſes.

Lady CHARLOTTE.

Mais pourtant, ma Bonne, vous nous dites des contes.

Madem. BONNE.

Cela eſt vrai, ma chère, mais c'eſt que vous êtes encore une petite fille, & qu'il faut bien vous amuſer un peu ; mais à meſure que vous deviendrez plus raiſonnable, je vous dirai moins de contes, & plus d'hiſtoires. Commencez à nous répéter celle que vous avez appriſe.

Lady CHARLOTTE.

Comme tous les peuples, qui habitoient dans la terre promiſe, étoient méchans, Dieu avoit commandé aux Iſraëlites de les tuer dans la guerre, ſans faire miſéricorde à perſonne ; parce que Dieu les avoit tous condamnés. Ils avoient déjà détruit la ville de *Jérico*, & celle de *Haï* ; mais les rois de ce pays, au lieu de ſe ſoumettre au Seigneur, s'aſſemblèrent tous enſemble, pour détruire les Iſraëlites, en leur faiſant la guerre. Il y avoit parmi ces nations, un peuple, qu'on appeloit les *Gabaonites* : ce peuple, ayant vu les grandes choſes que Dieu avoit faites pour les Iſraëlites, vit bien qu'il étoit inutile de penſer à leur réſiſter, puiſque le Seigneur des armées combattoit pour eux ; mais comme ils ſavoient que Dieu avoit défendu aux Iſraëlites de faire alliance avec aucun des peuples de ce pays, ils réſolurent de les tromper. Pour cela, ils en-

voyèrent vers eux des ambaſſadeurs qui avoient des ſouliers tout déchirés; ils leur donnèrent des pains qui étoient cuits depuis pluſieurs jours, enſorte qu'ils étoient fort durs, & les outres, où ils mirent leur vin, étoient uſées & pleines de pièces. Ces ambaſſadeurs, étant arrivés au camp des Iſraëlites, dirent à *Joſué:* Nous demeurons bien loin d'ici; & nos peuples ayant appris les merveilles que Dieu a faites pour vous tirer d'*Egypte*, nous ont envoyé pour faire alliance avec vous, afin que quand vous ſerez les maîtres de tout ce pays, vous ne nous faſſiez point de mal: il y a longtemps que nous ſommes en chemin, c'eſt pourquoi nos ſouliers ſont tous uſés, & le pain, que nous avons emporté avec nous, eſt dur comme du biſcuit. *Joſué* & les principaux d'Iſraël, ne conſultèrent point le Seigneur, pour ſavoir ce qu'ils devoient faire, & jurèrent la paix avec les Gabaonites. Quelques jours après, ils approchèrent de leurs villes pour les prendre, & ils furent bien étonnés, lorſque le peuple leur dit: Vous ne pouvez pas nous faire aucun mal, car vous avez juré par le nom du Seigneur l'alliance avec nous. Quoique *Joſué* fut bien fâché d'avoir été trompé, il ne voulut pas manquer à ſon ferment, & dit aux Gabaonites: Puiſque nous avons juré par le nom du Seigneur, de ne vous point tuer, vous vivrez parmi nous; mais parce que

vous avez sauvé votre vie par un mensonge, vous serez esclaves ; & vous travaillerez à fournir l'eau & le bois pour le service du Seigneur. Les Gabaonites dirent à *Josué* : Nous voulons bien être vos esclaves ; nous servirons à tout ce que vous nous commanderez. Ainsi les Israëlites pardonnèrent aux Gabaonites pour garder leur serment.

Lady MARY.

Ces pauvres gens ! je mourois de peur qu'on ne les fit mourir ; mais dites-moi, ma Bonne, d'où vient Dieu a-t-il pardonné à ceux-là, & point aux autres ?

Madem. BONNE.

Je pourrois vous répondre, qu'il est le maître d'accorder le pardon à qui il lui plaît ; mais, ma chère, je vais vous dire ce que je pense là-dessus. Dieu ne fait rien par caprice ; puisqu'il a permis que les Gabaonites trouvassent le moyen de sauver leur vie, je crois que c'est parce qu'ils n'étoient pas si méchans que les autres peuples, & qu'ils avoient dessein de se convertir.

Lady SENSÉE.

Et moi, ma Bonne, je pense qu'ils avoient déjà commencé à se convertir. Ils croyoient au Dieu des Israëlites, puisqu'ils étoient assurés que ce qu'il avoit ordonné, ne pouvoit

pas manquer d'arriver. Or, croire en Dieu, c'est avoir commencé se à convertir.

Madem. BONNE.

Je suis de votre sentiment, ma chère: car Dieu, qui est infiniment juste, punit chacun selon le degré de sa méchanceté: les Gabaonites commençoient à le croire, à le craindre; il change la peine de mort, qu'il avoit portée contre eux, dans celle de l'esclavage, & leur donne, par-là, le moyen de le connoître & de se convertir tout-à-fait. Allons, Lady *Mary*, continuez l'histoire de l'entrée des Israëlites dans la terre promise.

Lady MARY.

Cinq rois, s'étant assemblés, pour punir les Gabaonites, qui s'étoient soumis aux enfans d'Israël, *Josué* marcha aux secours de ses alliés, & donna une grande bataille. Le Seigneur, combattit visiblement pour lui, envoyant une grèle de pierres, qui tua plus d'ennemis, que le fer des Israëlites. Comme il y avoit encore un grand nombre d'ennemis à vaincre, & que la nuit étoit proche *Josué* parla au Soleil, & lui commanda de rester à sa place, jusqu'à ce que les Israëlites eussent remporté une entière victoire. Le Soleil obéit à *Josué*, & le jour dura beaucoup plus long-temps qu'à l'ordinaire, & la

nuit ne vint, que quand la bataille fut tout-à-fait finie. *Josué* remporta encore un grand nombre d'autres victoires: ensuite, il partagea les pays, qu'il avoit conquis, aux tribus des enfans d'Israël; puis il les fit souvenir des miracles que Dieu avoit faits en leur faveur, & leur demanda, s'ils vouloient servir ce Dieu tout-puissant, qui les avoit tirés d'E'gypte, ou les dieux des peuples qu'ils venoient de détruire? Le peuple répondit avec de grands cris, qu'il ne vouloit d'autre Dieu que l'E'ternel; & *Josué*, ayant reçu son serment, mourut âgé de cent & dix ans.

Madem. BONNE.

C'est à vous de parler, Miss *Molly*.

Miss MOLLY.

Les enfans d'Israël n'obéirent point au Seigneur, car ils se contentèrent de faire payer un tribut à plusieurs des peuples qui habitoient la terre promise, & ne les détruisirent point: or ces peuples adoroient les idoles, & ne vouloient pas adorer le vrai Dieu. Le Seigneur dit donc aux Israëlites: parce que vous avez épargné ces peuples contre ma défense, désormais vous ne pourrez plus les détruire: ils vous engageront à adorer leurs idoles, & je me servirai d'eux pour vous punir. Ce que Dieu avoit pré-

dit, arriva. Les Ifraëlites épousèrent des femmes de ces peuples, & ils adorèrent leurs dieux; auffi furent-ils plufieurs fois efclaves de ces peuples. Quand ils étoient bien miférables, ils levoient leurs mains au ciel, & demandoient miféricorde. Alors Dieu avoit pitié d'eux, & leur envoyoit des Juges pour les gouverner & les délivrer de leurs ennemis; mais ils retomboient bien-tôt dans le crime, par le mauvais exemple de leurs voifins. Une fois le Seigneur leur donna une femme, nommée *Debora*, pour les conduire, & elle dit à une homme, nommé *Barac*: prends dix mille hommes, & va combattre les ennemis du Seigneur. *Barac* refufa d'aller à la guerre, à moins que *Débora* ne marchât avec lui contre le roi *Sifera*, qui avoit une armée formidable. *Debora* lui dit: je marcherai avec toi; mais une autre femme que moi, aura l'honneur de la victoire. En effet, Dieu effraya l'armée de *Sifera*, qui prit lui-même la fuite. Comme il fe fauvoit, il entra dans la tente d'une femme, nommée *Jabel*, qui defcendoit du beaupère de *Moïfe*: cette femme le tua, & les enfans d'Ifraël furent délivrés par cette mort.

Lady SPIRITUELLE.

J'avois d'abord penfé que cela étoit bien cruel, de tuer tous ces pauvres peuples; mais je vois bien préfentement pourquoi

Dieu les avoit condamnés : c'est qu'ils étoient incorrigibles, qu'ils ne vouloient pas quitter leurs idoles, & que Dieu savoit bien qu'ils feroient tous leurs efforts, pour engager les Israëlites à devenir idolâtres.

Lady Sensée.

Et moi, je pensois, que peut-être ce peuple quitteroit ses idoles pour adorer le vrai Dieu, ainsi j'avois regret de les voir tuer ; mais le Seigneur savoit bien ce qu'il faisoit : ces peuples vouloient être méchans, puisqu'après l'avoir connu, & avoir entendu dire les miracles qu'il avoit faits pour les Israëlites, ils refusèrent de lui sacrifier leurs faux dieux.

Madem. Bonne.

Vos réflexions sont fort justes, mes enfans. Dieu est si bon, qu'il ne condamne que les incorrigibles. Quand il fait mourir une jeune personne qui est bien méchante, c'est qu'il sait que quand elle vivroit cent ans, elle ne deviendroit pas meilleure. Il faut aussi faire une réflexion, mes enfans. C'est qu'il ne faut jamais balancer à sacrifier à Dieu les occasions du péché : sans quoi il est presque sûr qu'on deviendra bientôt criminelle. Il y a tous les jours des personnes qui disent : Je voudrois bien me convertir ; je fais ce que je puis pour cela ;

mais je suis toujours méchante malgre mes efforts. Je suppose, par exemple, une jeune dame qui aime beaucoup le monde, les assemblées ; qui y passe tout son temps, sans penser à prier Dieu, & sans prendre soin de sa famille & de ses enfans ; cette dame dira : Je sais bien que je ne vis pas comme une chrétienne, que j'offense Dieu en négligeant mes devoirs ; mais je ne puis me corriger : quand je prends la résolution de rester à la maison, je reçois des invitations, mes amies me viennent chercher, & je n'ai pas la force de leur résister. Allez à la campagne, dirai-je à cette dame, quittez ces amies qui ne pensent, comme vous, qu'à se divertir ; faites connoissance avec quelques dames raisonnables, qui aiment à s'occuper de choses utiles. Oh ! mais me dira cette dame, si je restois l'Hiver dans ma campagne, je m'ennuierois comme un chien ; je ne saurois me résoudre à quitter la campagnie de cette autre dame, elle m'amuse. Et moi, je lui dis : vous êtes une menteuse, quand vous dites que vous voulez vous corriger ; vous faites comme les Israëlites ; vous ne voulez pas sacrifier les occasions du péché ; vous pécherez. Une autre aura la mauvaise coutume de se mettre en colère, qaund elle perdra au jeu : elle vous dira qu'elle voudroit bien se corriger de sa colère ; & moi, je dirai, qu'elle est une

menteuſe, ſi elle ne veut pas quitter le jeu; qui eſt pour elle une occaſion de colère. C'eſt une choſe abſolument néceſſaire pour être bon, de s'éloigner des occaſions d'être méchant. Retenez-le bien, mes enfans.

Lady MARY.

Ma Bonne, vous nous avez dit, il y a quelque temps, que c'étoit la terre qui tournoit, & non pas le Soleil; cependant, *Joſué* commanda au Soleil de s'arrêter & non pas à la terre: eſt-ce qu'il ne ſavoit pas que le Soleil ne marchoit pas?

Madem. BONNE.

Joſué pouvoit fort bien ne pas ſavoir que c'étoit la terre qui tournoit & non pas le Soleil, parce que les ſavans de ce temps-là, le croyoient ainſi. Il eſt vrai que *Joſué* étoit inſpiré du ciel; mais c'étoit pour conduire les Iſraëlites dans la terre promiſe, pour les exhorter à demeurer fidelles au Seigneur, & non pas pour leur apprendre les ſciences humaines; mais quand même Dieu eût révélé à *Joſué* que c'étoit la terre qui tournoit, je crois qu'il auroit toujours dit au Soleil de s'arrêter; car s'il eût fait ce commandement à la terre, les Iſraëlites euſſent cru qu'il étoit fou; puiſqu'ils étoient perſuadés qu'elle reſtoit immobile, il eut fallu leur faire de grands diſcours pour leur

faire comprendre cela: or, Dieu a abandonné la nature aux hommes, pour en découvrir eux-mêmes les ſecrets: il ſe contente de leur révéler ce qui peut les rendre bons, & non ce qui peut les rendre ſavans. Nous allons dire un mot de la Géographie. Lady *Senſée*, quels royaumes trouve-t-on à l'Eſt des îles Britanniques ?

Lady SENSÉE.

On y trouve le *Dannemarck*, qui a la *Norwège* au Nord ; ce dernier royaume a la *Suède* a l'Eſt ; à l'Eſt de la Suède, on trouve la grande *Ruſſie*, ou *Moſcovie*. Ce ſont là les cinq parties qu'on trouve au Nord de l'Europe, & que je vais répéter tout de ſuite : 1. *Grand Bretagne*, 2. *Dannemarck*, 3. *Norwège*, 4. *Suède*, & 5. *Moſcovie*. Je vais vous répéter quelque vers qui regardent les quatre dernières :

Le peuple de Norwège, *& le peuple* Danois,
Avoient jadis différens Princes :
Marguerite *ſoumit la* Norwège *à ſes loix :*
Depuis, du Dannemarck *elle eſt reſtée province.*
Sous Marguérite, *les* Suédois
Voulurent s'unir aux Danois.
Chriſtierne *dans le ſang fit nager leurs contrées,*
Mais par Guſtave *delivrées,*
Elles ſont libres en ce jour :
Stockholm *eſt capitale, & l'on y voit la Cour.*

La Moſcovie *& ſes vaſtes contrées,*
Avant Pierre le Grand, *étoient preſque ignorées;*
Ce prince y fit fleurir le Commerce & les Arts,
Il bâtit Peterſbourg, *où réſident les Czars,*
C'eſt aujourd'hui ſa ville principale,
Avant elle, Moſcow *étoit la capitale.*

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je voudrois bien ſavoir, ce que c'étoit que cette *Marguerite?*

Madem. BONNE.

Cette hiſtoire ennuieroit nos petits enfans, elle eſt trop difficile; mais ſi vous voulez venir de bonne heure la première fois, je vous la raconterai.

Lady MARY.

Je vous aſſure, ma Bonne, que cette hiſtoire ne m'ennuiera pas; quoique je ſois la plus petite: dites-la préſentement, je vous prie.

Madem. BONNE.

Je le veux bien mes enfans, mais comme je vous l'ai dit, elle pourra vous ennuyer.

Histoire de Marguerite.

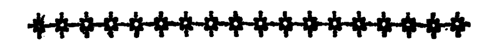
Un roi de Dannemarck maria sa seconde fille, nommée *Marguerite*, à un prince de Norwège. Elle eut un fils de ce prince, & son mari & son père étant morts, elle eut le crédit de faire nommer son fils roi, au préjudice de sa soeur aînée, & elle fut régente du royaume. *Marguerite* étoit si habile, qu'on l'a appelée la Sémiramis du Nord. Son fils mourut, & elle avoit si bien établi son autorité, qu'on n'osa lui refuser la couronne. Il est vrai qu'elle gouvernoit avec tant de sagesse, que tous ses sujets étoient heureux. Les Suédois n'étoient pas si tranquilles : ils vouloient que leurs rois n'eussent aucune autorité ; les rois vouloient êtres les maîtres, & cela occasionnoit des guerres continuelles. Ils prirent la résolution de se soûmettre à *Marguerite* ; mais ils se donnèrent à elle, à certaines conditions, qui assuroient leurs libertés & leurs lois, *Marguerite* promit tout ce qu'on voulut ; mais quand elle fut reine de Suède, elle ne tint pas ses promesses, & se moqua des Suédois, qui voulurent l'en faire ressouvenir. Les rois qui régnèrent après *Marguerite*, traitèrent les Suédois encore plus mal, ensorte qu'ils se révoltèrent. Un roi de Dannemarck, qui se nommoit *Christierne*, & qui

étoit bien méchant, déclara la guerre aux Suédois, pour les forcer à le reconnoitre pour roi; & comme ils avoient parmi eux un jeune homme, nommé *Gustave*, qui avoit beaucoup de valeur, *Christierne* le prit par trahison, & l'envoya dans le Dannemarck. Ce méchant prince, étant devenu maître de la Suède, fit mourir tous les hommes de qualité, qu'il avoit priés à diner, & parmi ceux qu'il tua, étoit le père de *Gustave*. Ce jeune homme ayant su cela, se sauva & vint dans des montagnes qui sont en Suède, & parce que *Christierne* avoit promis une grande somme d'argent à ceux qui le tueroient, il fût obligé pour se cacher, de prendre un pauvre habit, & de travailler à la journée. Il fût découvert par une femme, qui vit que le collet de sa chemise étoit brodé; & il se sauva chez un gentilhomme qu'il croyoit de ses amis. Ce gentil-homme le pria de rester chez lui, pendant qu'il iroit lui chercher des troupes pour faire la guerre à *Christierne*. *Gustave* y consentit; mais quand cet homme fut sorti, sa femme dit à *Gustave*, que son mari étoit allé chercher des soldats pour le faire prisonnier. Cette dame l'envoya chez un curé qui étoit de ses amis, & ce curé cacha *Gustave* dans une armoire qui étoit dans son église, & toutes les nuits il lui portoit à manger. Ensuite, ce curé engagea un grand

nombre de paysans à faire la guerre avec *Gustave* contre *Christierne*. Les paysans le voulurent bien, & après bien des fatigues, *Gustave* rendit la liberté aux Suédois, qui pour le recompenser, le firent leur roi.

Miss MOLLY.

Je vous assure, ma Bonne, que cette histoire ne m'a pas ennuyé, & que je l'ai fort bien comprise; je m'en souviendrai en répétant les vers, quand Lady *Sensée* aura eu la bonté de me les donner par écrit.



XX. DIALOGUE.

Dix-huitième Journée.

Lady MARY.

MA Bonne, il est de bonne heure, n'aurons nous pas un conte aujourd'hui?

Madem. BONNE.

Vous aimez terriblement les contes; mais puisque vous apprenez si bien vos histoires, je ne puis vous rien refuser. En voici un, il sera un peu long.

Lady CHARLOTTE.

Tant mieux, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Il y avoit une fois un roi, nommé *Guinguet*, qui étoit fort avare. Il voulut se marier; mais il ne se soucioit pas d'avoir une belle princesse, il vouloit seulement qu'elle eût beaucoup d'argent, & qu'elle fût plus avare que lui. Il en trouva une telle qu'il la souhaitoit. Elle eut un fils qu'on nomma *Tity*, & un autre année, elle eut encore un autre fils, qu'on nomma *Mirtil*. *Tity* étoit bien plus beau que son frère; mais le roi & la reine ne le pouvoient souffrir, parce qu'il aimoit à partager tout ce qu'on lui donnoit avec les autres enfans, qui venoient jouer avec lui. Pour *Mirtil*, il aimoit mieux laisser gâter ses bonbons, que d'en donner à personne: il enfermoit ses jouets, crainte de les user, & quand il tenoit quelque chose dans sa main, il la serroit si fort, qu'on ne pouvoit le lui arracher, même pendant qu'il dormoit. Le roi & sa femme étoient fous de cet enfant, parce qu'il leur ressembloit. Les princes devinrent grands, & de peur que *Tity* ne dépensât son argent, on ne lui donnoit pas un sou. Un jour que *Tity* étoit à la chasse, un de ses écuyers qui couroit à

cheval, passa auprès d'une vieille femme & la jeta dans la boue : la vieille crioit qu'elle avoit la jambe cassée ; mais l'écuyer n'en faisoit que rire. *Tity*, qui avoit un bon cœur, gronda son écuyer, & s'approchant de la vieille avec l'*E'veillé* qui étoit son page favori, il aida a la vieille à se relever, & l'ayant prise chacun par un bras, ils la conduisirent dans une petite cabane, où elle demeuroit. Le prince alors fut au désespoir de n'avoir point d'argent pour donner à cette femme : à quoi me sert-il d'être prince, disoit-il, puisque je n'ai pas la liberté de pouvoir faire du bien ? il n'y a de plaisir à être grand seigneur, que parce qu'on a le pouvoir de soulager les misérables. L'*E'veillé*, qui entendit parler le prince ainsi, lui dit : j'ai un écu pour tout bien, & il est à votre service. Je vous recompenserai, quand je serai roi, dit *Tity* ; j'accepte votre écu pour donner à cette pauvre femme. *Tity* étant retourné à la Cour, la reine le gronda de ce qu'il avoit aidé à cette pauvre femme à se relever. Le grand malheur quand cette vieille femme seroit morte ! dit elle à son fils, (car les avares sont impitoyables :) il fait beau voir un prince s'abaisser jusqu'à secourir une misérable gueuse ! Madame, lui dit *Tity*, je croyois que les princes n'étoient jamais plus grands, que quand ils faisoient du bien. Allez, lui dit la reine,

vous êtes un extravagant avec cette belle façon de penser. Le lendemain, *Tity* fut encore à la chasse; mais c'étoit pour voir comment cette femme se portoit. Il la trouva guérie, & elle le remercia de la charité qu'il avoit eue pour elle. J'ai encore une grace à vous demander, lui dit elle; j'ai des noisettes & des nèfles qui sont excellentes, je vous prie de me faire la grace d'en manger quelques unes. Le prince ne voulut pas refuser cette bonne femme, de crainte qu'elle ne crût que c'étoit par mépris; il goûta donc ces noisettes & ces nèfles, & il les trouva excellentes. Puisque vous les trouvez si bonnes, dit la vieille, faites moi le plaisir d'emporter le reste pour votre dessert. Pendant que la vieille disoit cela, une poule, qu'elle avoit, se mit à chanter & la vieille pria le prince de si bonne grace d'emporter aussi cet œuf, qu'il le prit par complaisance; mais en même temps, il donna quatre guinées à la vieille, car l'*E'veillé* lui avoit donné cette somme, qu'il avoit empruntée à son père, qui étoit un gentilhomme de campagne. Quand le prince fut à son palais, il commanda qu'on lui donnât l'œuf, les nèfles, & les noisettes de la bonne femme pour son souper; mais quand il eut cassé l'œuf, il fut bien étonné de trouver dedans un gros diamant; les nèfles & les noisettes étoient aussi remplies

de diamans. Quelqu'un fût dire cela à la reine, qui courut à l'appartement de *Tity*, & qui fût si charmée de voir ces diamans, qu'elle l'embrassa & l'appela son cher fils pour la première fois de sa vie. Voulez-vous bien me donner ces diamans? dit-elle à son fils. Tout ce que j'ai est à votre service, lui dit le prince. Allez, vous êtes un bon garçon, lui dit la reine, je vous récompenserai. Elle emporta donc ce trésor, & elle envoya au prince quatre guinées, pliées bien proprement dans un petit morceau de papier. Ceux, qui virent ce présent, voulurent se moquer de la reine, qui n'étoit pas honteuse d'envoyer quatre guinées pour des diamans, qui valoient plus de cinq cent mille guinées; mais le prince les chassa hors de sa chambre, en leur disant, qu'ils étoient bien hardis de manquer de respect à sa mère. Cependant, la reine dit à *Guinguet:* apparemment que cette vieille, que *Tity* a relevée, est une grand fée, il faut l'aller voir demain; mais au lieu d'y mener *Tity*, nous ménerons son frère, car je ne veux pas qu'elle s'attache trop à ce Benêt, qui n'a pas eu l'esprit de garder les diamans. En même temps, elle ordonna qu'on nettoyât les carrosses, & qu'on louât des chevaux; car elle avoit fait vendre ceux du roi, parce qu'ils coutoient trop à nourrir. On fit emplir deux de ces carrosses de mé-

decins, chirurgiens, apothicaires, & la famille royale se mit dans l'autre. Quand ils furent arrivés à la cabane de la vieille, la reine lui dit, qu'elle venoit lui demander excuse de l'étourderie de l'écuyer de *Tity*. C'est, que mon fils n'a pas l'esprit de choisir de bons domestiques, dit-elle à la bonne femme; mais je le forcerai de chasser ce brutal. Ensuite, elle dit à la vieille, qu'elle avoit mené avec elle les plus habiles gens de son royaume pour guérir son pied. Mais la bonne femme lui dit, que son pied alloit fort bien, & qu'elle lui étoit obligée de la charité qu'elle avoit, de visiter une pauvre femme comme elle. Oh! vraiment, lui dit la reine, nous savons bien que vous êtes une grande fée, car vous avez donné au prince *Tity* une grande quantité de diamans. Je vous assure, madame, dit la vieille, que je n'ai donné au prince qu'un œuf, des nèfles & des noisettes, & j'en ai encore au service de votre majesté. Je les accepte de bon cœur, dit la reine, qui étoit charmée de l'espérance d'avoir des diamans. Elle reçut le présent, caressa la vieille, la pria de la venir voir, & tous les courtisans, à l'exemple du roi & de la reine, donnèrent de grandes louanges à cette bonne femme. La reine lui demanda quel âge elle avoit? J'ai soixante ans, répondit-elle. Vous n'en paroissez pas quarante, dit la reine, & vous

pouvez encore penſer à vous marier, car vous êtes fort aimable. Le prince *Mirtil*, qui étoit fort mal élevé, ſe mit à rire au nez de la vieille à ce diſcours, & lui dit, qu'il auroit bien du plaiſir à danſer à ſa nôce: mais la bonne femme ne fit pas ſemblant de voir qu'il ſe moquoit d'elle. Toute la Cour partit, & la reine ne fût pas plutôt arrivée dans ſon palais, qu'elle fit cuire l'œuf, & caſſa les noix & les nèfles; mais au lieu de trouver un diamant dans l'œuf, elle n'y trouva qu'un petit poulet, & les noix & les nèfles étoient pleines de vers. Auſſi-tot, la voilà dans une colère épouvantable. Cette vieille eſt une ſorcière, dit-elle, qui a voulu ſe moquer de moi; je veux la faire mourir. Elle aſſembla donc les juges pour faire le procès à la vieille femme; mais l'Eveillé, qui avoit entendu tout cela, courut à ſa cabane, pour lui dire de ſe ſauver. Bon jour, le page aux vieilles, lui dit-elle; car on lui avoit donné ce nom, depuis qu'il avoit aidé à la tirer de la boue. Ah! ma bonne mère, lui dit l'Eveillé, hâtez-vous de vous ſauver dans la maiſon de mon père; c'eſt un très honnête-homme, il vous cachera de bon cœur; mais ſi vous demeurez dans votre cabane, on enverra des ſoldats pour vous prendre, & vous faire mourir. Je vous ai bien de l'obligation, lui dit la vieille; mais je ne

crains point la méchanceté de la reine. En même temps, quittant la forme d'une vieille, elle parut à l'Eveillé sous sa figure naturelle, & il fut ébloui de sa beauté. L'Eveillé vouloit se jeter à ses pieds ; mais elle l'en empêcha, & lui dit: je vous défends de dire au prince, ni à personne au monde, ce que vous venez de voir, je veux récompenser votre charité: demandez-moi un don. Madame, lui dit l'Eveillé, j'aime beaucoup le prince mon maître, & je souhaite de tout mon cœur de lui être utile: ainsi, je vous demande d'être invisible quand je le souhaiterai, afin de pouvoir connoître, quels sont les courtisans qui aiment véritablement mon prince. Je vous accorde ce don, reprit la fée; mais il faut encore que je paie les dettes de *Tity:* n'a-t'il pas emprunté quatre guinées à votre père ? Il les a rendues, reprit l'Eveillé; il sait bien qu'il est honteux aux princes de ne pas payer leurs dettes; ainsi, il m'a remis les quatre guinées que la reine lui a envoyées. Je sais bien cela, dit la fée; mais je sais aussi que le prince a été au desespoir de ne pouvoir rendre davantage; car il sait qu'un prince doit récompenser noblement, & c'est cette dette que je veux payer. Prenez cette bourse qui est pleine d'or, & portez-la à votre père: il y trouvera toujours la même somme, pourvu qu'il n'y prenne que pour

faire de bonnes actions. En même temps, la fée disparut, & l'Eveillé fut porter cette bourse à son père, auquel il recommanda le secret. Cependant, les juges, que la reine avoit assemblés pour condamner la vieille, étoient fort embarrassés, & ils dirent à cette princesse : Comment voulez-vous que nous condamnions cette bonne femme, elle n'a point trompé votre majesté ; elle lui a dit, je ne suis qu'une pauvre femme, & je n'ai pas de diamans. La reine se mit fort en colère, & leur dit : si vous ne condamnez pas cette malheureuse qui s'est moquée de moi, & qui m'a fait dépenser inutilement beaucoup d'argent pour louer des chevaux, & payer des médecins, vous aurez sujet de vous en repentir. Les juges pensèrent en eux-mêmes, la reine est une très-méchante femme ; si nous lui désobéissons, elle trouvera le moyen de nous faire périr ; il vaut mieux que la vieille périsse que nous. Tous les juges condamnèrent donc la vieille à être brûlée toute vive, comme sorcière. Il n'y en eut qu'un seul qui dit, qu'il aimeroit mieux être brûlé lui-même, que de condamner une innocente. Quelques jours après, la reine trouva de faux temoins, qui dirent que ce juge avoit mal parlé d'elle ; on lui ôta sa charge, & il alloit être réduit à demander l'aumône avec sa femme & ses enfans ; mais l'Eveillé prit une grosse somme dans la bourse

de ſon père, & la donnant à ce juge, il lui conſeilla de paſſer dans un autre pays. Cependant l'Eveillé ſe trouvoit partout, depuis qu'il pouvoit ſe rendre inviſible : il apprit beaucoup de ſecrets ; mais comme c'étoit un honnête garçon, jamais il ne rapportoit rien qui pût faire mal à perſonne, excepté ce qui pouvoit ſervir à ſon maître. Comme il alloit ſouvent dans le cabinet du roi, il entendit que la reine diſoit à ſon mari : ne ſommes-nous pas bien malheureux, que *Tity* ſoit l'ainé ? nous amaſſons beaucoup de tréſors qu'il diſſipera auſſi-tôt qu'il ſera roi ; au lieu que *Mirtil* qui eſt bon ménager, au lieu de toucher à ces tréſors, les auroit augmentés ; n'y auroit-il pas moyen de le deshériter ? Il faudra voir, lui répondit le roi, & ſi nous ne pouvons y réuſſir, il faudra enterrer ces tréſors, de crainte qu'il ne les diſſipe. L'Eveillé entendoit auſſi tous les courtiſans, qui, pour plaire au roi & à la reine, leur diſoient du mal de *Tity*, & louoient *Mirtil* ; puis au ſortir de chez le roi, ils venoient chez le prince, & lui diſoient qu'ils avoient pris ſon parti devant le roi & la reine ; mais le prince, qui ſavoit la vérité par le moyen de l'Eveillé, ſe moquoit d'eux dans ſon cœur, & les mépriſoit. Il y avoit à la Cour quatre ſeigneurs qui étoient fort honnêtes gens ; ceux-là prenoient le parti de *Tity*, mais ils ne s'en vantoient pas ; au contraire,

&

ils l'exhortoient toujours à aimer le roi & la reine, & à leur être fort obéissant.

Il y avoit un roi voisin qui envoya des ambassadeurs à *Guinguet* pour une affaire de conséquence. La reine, selon sa bonne coutume, ne voulut pas que *Tity* parut devant les ambassadeurs. Elle lui dit, d'aller dans une belle maison de campagne, qui appartenoit au roi, parce que, ajouta-t-elle, les ambassadeurs voudront sans doute voir cette maison, & il faudra que vous en fassiez les honneurs. Quand *Tity* fut parti, la reine prépara tout pour recevoir les ambassadeurs, sans qu'il lui en coutât beaucoup. Elle prit une jupe de velours, & la donna aux tailleurs, pour faire les derrières des habits de *Guinguet* & de *Mirtil*; on fit les devants de ces habits de velours neuf, car la reine pensoit, que le roi de & le prince étant assis, on ne verroit pas le derrière de leurs habits. Pour les rendre magnifiques, elle prit les diamans qu'on avoit trouvés dans les néfles, pour servir de boutons à l'habit du roi; elle attacha à son chapeau le diamant qui avoit été trouvé dans l'œuf, & les petits qui étoient sortis des noisettes, furent employés à faire des boutons à l'habit de *Mirtil*, & une piéce, un collier, & des nœuds de manche à la reine. Véritablement ils éblouissoient avec tous les diamans. *Guinguet* & sa femme se mirent sur leur

trône, & *Mirtil* étoit affis à leurs pieds ; mais à peine les ambaffadeurs furent-ils entrés dans la chambre, que les diamans difparurent, & il n'y eut plus que des nèfles, des noifettes & un œuf. Les ambaffadeurs crurent, que *Guinguet* s'étoit habillé d'une manière fi ridicule, pour faire affront à leur maître ; ils fortirent tout en colère, & dirent, que leur maître leur apprendroit qu'ils n'étoient pas un roi de nèfles. On eut beau les rappeler, ils ne voulurent rien écouter, & s'en retournèrent dans leur pays. *Guinguet* & fa femme reftèrent fort honteux & fort en colère. C'eft *Tity* qui nous a joué ce tour, dit-elle au roi, quand il fut feul avec elle ; il faut le déshériter, & laiffer notre couronne à *Mirtil*. J'y confens de tout mon cœur, dit le roi. En même temps, ils entendirent une voix qui leur dit, fi vous êtes affez méchans pour le faire, je vous cafferai tous les os, les uns après les autres. Ils eurent une grande peur d'entendre cette voix ; car ils ne favoient pas que l'Eveillé étoit dans leur cabinet, & qu'il avoit entendu leur converfation. Ils n'osèrent donc faire aucun mal à *Tity* ; mais ils faifoient chercher la vieille de tous les côtés pour la faire mourir, & ils étoient au défefpoir de ce qu'on ne pouvoit la trouver. Cependant, le roi *Violent*, qui étoit celui qui avoit envoyé des ambaffadeurs à *Guinguet*, crut que

vèritablement, on avoit voulu se moquer de lui, & résolut de se venger, en déclarant la guerre à *Guinguet*. Ce dernier en fut d'abord bien fâché, car il n'avoit pas de courage, & craignoit d'être tué; mais la reine lui dit, ne vous affligez pas, nous enverrons *Tity* commander notre armée, sous prétexte de lui faire honneur; c'est un étourdi qui se fera tuer, & alors nous aurons le plaisir de laisser la couronne à *Mirtil*. Le roi trouva cette invention admirable, & ayant fait revenir *Tity* de la campagne, il le nomma généralissime de ses troupes; & pour lui donner plus d'occasions d'exposer sa vie, il lui donna un plein pouvoir pour la guerre, ou la paix.

Comme ce conte est encore fort long, mes enfans, & que nous n'aurions pas le temps de dire nos histoires, je le garderai pour la première fois.

Lady MARY.

Je vous assure, ma Bonne, que je ne dormirai pas tranquillement, jusqu'à ce temps-là; achevez-le aujourd'hui, s'il vous plait.

Madem. BONNE.

Ma chère amie, il faut savoir se priver d'un plaisir, quand il est question de faire son devoir. Je finirai ce conte, si vous le voulez absolument; mais nous manquerons

à des choses plus nécessaires, & cela ne seroit pas bien. Pour être bonne, il ne faut pas s'accoûtumer à suivre ses fantasies: je vous conseille donc de faire ce petit sacrifice; autrement je penserai que vous n'aurez jamais le courage de sacrifier le plaisir au devoir.

Lady MARY.

Eh bien! disons donc nos histoires; mais je vous assure que cela me coute un peu.

Madem. BONNE.

Il en coute souvent quelque chose pour faire ce que l'on doit; mais c'est pourtant de l'habitude à se vaincre dans ces petites choses, que dépend votre bonheur pendant toute votre vie. Quand vous serez grande, ma bonne amie, si vous n'êtes point accoutumée à vous gêner un peu, vous ne ferez jamais rien à propos. Vous aurez envie de vous promener, quand il faudra rester à la maison: vous voudrez lire, quand il sera nécessaire de sortir: & toujours vous serez dans le dérangement. Il faut se faire une régle, & quand elle est arrangée, il ne faut jamais l'abandonner par fantaisie, & sans une grande nécessité. Voyons donc l'histoire, Lady *Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Les enfans d'Ifraël ayant encore adoré des idoles. Dieu donna aux Madianites la permiffion de les tourmenter. Ces peuples venoient dans le temps de la moiffon, ils gâtoient tous les fruits & les bleds, & prenoient tous les troupeaux d'Ifraël. Alors le peuple reconnut fa faute, & demanda pardon au Seigneur. Dieu, touché de fon repentir, envoya fon ange à un homme, nommé *Gédéon*, & l'ange lui dit: *très-fort & très-vaillant homme, le Seigneur eft avec toi.* Hélas, Seigneur! répondit *Gédéon*, que font devenues toutes les merveilles que Dieu a faites en faveur de nos pères? maintenant, il nous a abandonnés. Parce que vous l'avez abandonné les premiers, lui dit l'ange; mais il a écouté vos pleurs: marchez contre Madian, & vous le vaincrez. *Gedéon* dit à l'ange: comment délivrerai-je mes frères; je fuis le plus pauvre des Ifraëlites & le plus petit de la maifon de mon père? L'Ange lui répondit: parce que le Seigneur eft avec toi, tu vaincras les Madianites, comme s'ils n'étoient qu'un feul homme. Que votre ferviteur ne vous offenfe point, dit *Gédéon*: mais donnez-moi une preuve que Dieu veut que j'entreprenne cette guerre. Alors, Dieu fit plufieurs miracles, pour prouver à *Gédéon* que c'étoit fa volonté qu'il combattît Ma-

dian; ensuite l'Eternel lui apparut, & lui commanda de détruire l'autel de Bahal qui étoit à son père. *Gédéon* obéit, & le peuple vouloit le faire mourir; mais le père de *Gédéon* dit au peuple: ne prenez point le parti de Bahal; s'il est Dieu, qu'il se venge lui-même. Cependant les Madianites, les Amalécites, & les Orientaux, assemblèrent une armée innombrable contre Israël; & *Gédéon*, sonnant de la trompette, assembla aussi une grande armée d'Israëlites; mais Dieu dit à *Gédéon:* vous avez une trop grande armée; si vous battiez les ennemis avec ces troupes, le peuple diroit, c'est moi qui ai remporté la victoire, & ce n'est pas la main du Seigneur qui a détruit nos ennemis: faites donc publier que tous ceux qui ont peur, retournent chez eux *Gédéon* obéit, & de trente deux mille hommes, il n'en resta que dix mille. Le Seigneur dit à *Gédéon:* vous avez encore trop de monde; marchez vers la rivière. Quand ces dix mille hommes furent près de l'eau, comme ils avoient grand' soif, ils voulurent boire; il y en eut trois cens qui prirent de l'eau dans leurs mains, seulement pour se rafraichir la bouche; mais les autres se mirent à genoux pour boire tout à leur aise, & se désaltérer entièrement. Alors Dieu dit à *Gédéon:* prenez ces trois cens hommes qui ont pris de l'eau dans leurs

mains ; ceux-là ſont de bon ſoldats, car ils ſavent ſouffrir la ſoif, & par eux, je vaincrai cette grande armée. Enſuite, Dieu commanda à *Gédéon* d'aller dans le camp des ennemis avec un ſeul homme, & quand il y fut, il entendit un ſoldat qui diſoit à ſon camarade ; j'ai rêvé cette nuit, qu'un gâteau avoit roulé dans notre camp, & qu'en touchant nos tentes il les avoit renverſées. L'autre ſoldat lui répondit ; ce ſonge veut dire, que l'épée de *Gédéon*, qui étoit repréſentée par ce gâteau, détruira toute notre armée. *Gédéon*, ayant entendu cela, ſe proſterna pour remercier le Seigneur, & retourna à ſon camp plein de confiance. Alors il dit à ſes trois cens ſoldats : je vais vous diviſer en trois bandes, prenez chacun une trompette dans votre main, prenez de l'autre main une cruche vuide, dans laquelle vous mettrez un flambeau, & vous ferez tout ce que vous me verrez faire. Etant arrivé au camp des ennemis, ils ſonnèrent tous de la trompette, & caſsèrent leurs cruches en criant : *L'épée du Seigneur & de Gédéon.* A ces paroles, les ennemis s'enfuirent, & tournant leurs épées les uns contre les autres, ils s'entre-tuèrent.

Madem. BONNE.

Continuez, Miſs *Molly*.

Miss MOLLY.

Alors, *Gédéon* fit dire à tous les Israëlites de poursuivre les ennemis, & ils en tuèrent cent vingt mille; mais comme les trois cens hommes de *Gédéon* étoient fatigués & qu'ils continuoient de poursuivre leurs ennemis, *Gédéon* pria des gens qui étoient sur son passage de leur donner un peu de pain: ils le refusèrent avec brutalité, & quand *Gédéon* eut achevé de remporter la victoire, il punit les principaux d'entre ces gens. *Gédéon* demanda pour sa récompense, qu'on lui donnât les bagues d'or qu'on avoit prises sur les ennemis, il en eut une grande quantité; & les fit fondre pour en faire un Ephod, c'est-à-dire, un vêtement comme celui que Dieu avoit ordonné pour le grand prêtre; & il mit cet Ephod dans sa ville; mais par la suite, il devint une occasion de péché pour le peuple, qui adora cet Ephod. *Gédéon* mourut dans une grande vieillesse, & laissa soixante & dix fils légitimes, & un bâtard. Le peuple avoit dit à *Gédéon* après qu'il eut vaincu les Madianites: soyez notre roi, & vos fils après vous; mais *Gédéon* leur avoit répondu: c'est Dieu qui doit être votre roi. Après la mort de *Gédéon*, les Israëlites obéirent à ses fils; mais oubliant bientôt les obligations qu'ils avoient à *Gédéon*, ils écoutèrent les mauvais discours de

son bâtard, qui se nommoit *Abimélec*, & le reconnurent pour maître. Ce méchant homme fit mourir tous ses frères, à la réserve du plus jeune, qui se nommoit *Jotham*, & qui s'étoit caché. Celui-ci reprocha au peuple son ingratitude, & lui prédit qu'*Abimélec* leur feroit beaucoup de mal. Cela arriva comme il l'avoit prédit. *Abimélec* fit mourir un grand nombre de personnes, & comme il alloit mettre le feu à une tour pour la brûler, avec ceux qui étoient dedans, une femme lui jeta sur la tête une pierre de meule, qui le blessa mortellement. Alors *Abimélec* commanda à son écuyer de lui passer son épée au travers du corps, afin qu'il ne fût pas dit qu'il étoit mort de la main d'une femme.

Madem. BONNE.

Remarquez, mes enfans, le soin que Dieu a de punir les crimes. Les enfans d'Israël furent ingrats envers les enfans de *Gédéon*; il se sert d'*Abimélec*, pour les punir, & ensuite, il punit *Abimélec* lui-même. Continuez, Lady *Mary*.

Lady MARY.

Une autre fois, les enfans d'Israël abandonnèrent encore le Seigneur, pour adorer de faux dieux, & il les abandonna aussi aux Ammonites & aux Philistins. Alors ils de-

mandèrent du ſecours au Seigneur, qui leur dit: demandez du ſecours aux dieux que vous avez ſervi. A la fin pourtant Dieu eut pitié d'eux, & leur inſpira de choiſir *Jephté* pour leur chef. Ce *Jephté* étoit un bâtard, & les enfans légitimes l'avoient chaſſé de la maiſon de ſon père. Toutefois il leur pardonna, & ſe mît à leur tête pour combattre les ennemis. Avant le combat, il dit tout haut: Seigneur ſi vous me donnez la victoire, je vous promets de vous ſacrifier la première perſonne qui paroîtra à mes yeux, quand je rentrerai dans la ville. Il remporta la victoire, & ſa fille, ayant appris cette bonne nouvelle, vint au devant de lui avec ſes compagnes qui jouoient des inſtrumens, & elle marchoit la première. Quand *Jephté* vit ſa fille unique, il détourna les yeux & déchira ſa robe; car il n'avoit que cette fille, qui étoit fort bonne, & il l'aimoit beaucoup. Elle fût fort ſurpriſe de voir la douleur de ſon père dans un jour de réjouiſſance; mais quand il lui eut dit, qu'il étoit affligé à cauſe d'elle parce qu'il étoit obligé de la ſacrifier au Seigneur, à cauſe de ſon vœu: elle lui dit; ne vous affligez point, je conſens de mourir, puiſque vous l'avez promis à Dieu. Elle demanda deux mois pour pleurer avec ſes compagnes, parce qu'elle n'avoit pas été mariée, & qu'elle n'avoit point d'enfans, car c'étoit

une honte dans ce temps-là de n'avoir point d'enfans: & au bout de deux mois, elle revint trouver son père qui la sacrifia au Seigneur.

Lady SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, est-ce que *Jephté* auroit fait un péché, s'il n'avoit pas sacrifié sa pauvre fille? Le bon Dieu peut-il aimer de tels sacrifices?

Madem. BONNE.

Non, ma chère, Dieu a en horreur le sang des hommes; *Jephté* avoit fait un serment imprudent, & il eut tort de l'exécuter. Les Israëlites, qui avoient commerce avec les peuples qu'ils avoient laissé subsister contre l'ordre du Seigneur, prirent leurs mauvaises coûtumes; or les peuples de *Tyr* & de *Sydon*, immoloient des hommes à un de leurs dieux, qu'on nommoit *Saturne*. *Jephté*, qui avoit été chassé tout jeune de la maison de son père, n'étoit pas instruit dans la loi de Dieu; il crut donc faire merveilles en offrant à Dieu un sacrifice, pareil à celui que les Tyriens offroient à Saturne. Son intention étoit bonne, & son action mauvaise; mais j'admire le courage de sa fille, qui se soumit, sans murmurer, à la volonté de son père, & cela au moment qu'il étoit devenu grand seigneur, &

qu'elle alloit être honorée comme la fille de celui qui avoit ſauvé le peuple.

Lady CHARLOTTE.

Mais, ma Bonne, pourquoi étoit-il honteux de mourir ſans enfans?

Madem. BONNE.

Pour vous expliquer ce que je penſe là-deſſus, mes enfans, il faut que je vous rappelle ce que Dieu dit au ſerpent, avant de chaſſer *Adam* & *Eve* du paradis terreſtre: *tu as vaincu la femme*, & *la femme t'écraſera la tête*. Ce ſerpent c'étoit le diable, & Dieu vouloit dire, qu'un jour ſon fils, qui eſt Dieu comme lui, ſe feroit homme & naîtroit d'une femme: je penſe donc, que toutes les femmes Juives prétendoient à l'honneur de voir naître le Meſſie dans leurs familles, & que c'étoit pour cela qu'elles ſouhaitoient d'avoir des enfans.

Lady MARY.

Ma Bonne, permettez moi de vous faire une queſtion ſur une choſe qui me tient à l'eſprit depuis une heure: Dans le conte de prince *Tity*, vous nous avez dit, que la reine avoit trouvé un poulet, au lieu d'un diamant, dans l'œuf que la fée lui avoit donné: comment pouvoit-il être venu un poulet dans cet œuf?

Madem. Bonne.

C'est qu'il y a un poulet dans les œufs, ma chère; je vais sonner pour demander un œuf, & je vous ferai voir un poulet dedans. --- Voyez-vous cette petite chose blanche qui tient à ce jaune? il y a un poulet enfermé dedans.

Miss Molly.

Cela est admirable, ma Bonne. Est-ce que tous les poulets, que nous mangeons, viennent d'une petite chose blanche comme celle-là?

Madem. Bonne.

Oui, ma chère: cette petite chose s'appelle germe. Quand la poule veut avoir des poulets, elle reste sur ces œufs pendant vingt jours, & en les échauffant, elle fait sortir le poulet de ce germe. Quand il est sorti, il se nourrit d'abord du blanc & du jaune de cet œuf; & quand il n'y a plus rien à manger, & qu'il est assez fort, il casse la coquille de l'œuf avec son petit bec, & il sort.

Lady Spirituelle.

J'ai remarqué cela à la campagne, & j'admirois la patience de la poule. Cette pauvre bête ne sortoit point de-là; elle étoit

maigre comme un bâton, & on étoit obligé de lui apporter à manger, sans quoi, je crois, qu'elle seroit morte de faim.

Madem. BONNE.

Admirez la Providence, qui permet que cette pauvre bête aît tant d'attachement pour sa famille, qui n'est pas encore venue. Quand ses poulets sont sortis de la coquille, quelle est son inquiétude pour les défendre ? La poule est fort timide, elle a peur de tout ; cependant si on attaque ses poulets, elle devient hardie comme un lion, elle attaque un chien, elle sauteroit à la face d'un homme.

Lady CHARLOTTE.

J'ai vu une poule à qui on avoit fait couver des œufs de canard ; quand ils furent grands, ils se jetèrent dans l'eau, & la pauvre poule, qui ne pouvoit pas les suivre dans l'eau, se désesperoit.

Madem. BONNE.

Admirez encore la Providence. Vous voyez combien cette poule est attachée à ses petits poulets, tant qu'ils ont besoin d'elle : mais aussi-tôt qu'ils sont grands, & qu'ils peuvent se passer d'elle, elle les abandonne, & ne les connoit même pas. Pourquoi ce prodigieux attachement disparoit-il tout

d'un coup dans tous les animaux? C'eſt qu'il n'eſt point néceſſaire à la conſervation de l'eſpèce, & ne doit pas durer inutilement. Car Dieu, qui fait tout ce qui eſt néceſſaire. s'arrête précifément à ce point, & ne va pas au de-là. Rien d'inutile dans la nature: tout y eſt à ſa place, & l'on auroit beau imaginer, on ne pourroit jamais rien trouver de plus parfait. Tout y eſt miracle: nous les voyons, nous eu ſommes environnés, & nous n'y faiſons pas d'attention. Par exemple, mes enfans, croiriez-vous bien qu'il n'y a pas, dans tout l'univers, deux choſes qui ſoient abſolument ſemblables?

Lady Sensée.

Quoi, ma Bonne, dans toutes les feuilles qui ſont ſur cet arbre, il n'y en a pas deux de ſemblables?

Madem. Bonne.

Non, ma chère, ni même dans tout le monde. Un grand philoſophe, qui ſe promenoit dans un parc avec une princeſſe, fit un jour cette propoſition. On ſe moqua de lui, & tous les ſeigneurs, qui étoient à la ſuite de cette princeſſe, paſsèrent toute la journée à mettre des feuilles à côté l'une de l'autre; ils ne purent jamais en trouver deux ſemblables. Mais, mes enfans, il y a une autre choſe à laquelle vous ne faites

pas d'attention. Tous les hommes ont au visage, un nez, deux yeux, une bouche, un menton, des sourcils, des joues. Cependant, ces mêmes parties, presque faites toutes de la même manière, sont si différentes, qu'il n'y a pas deux hommes qui se ressemblent parfaitement. Où est l'ouvrier qui pourroit mettre une telle diversité dans ses ouvrages?

Lady SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, vous avez raison, de dire que nous sommes environnés de miracles, auxquels nous ne pensions pas: & les esprits sont-ils aussi différens que les visages?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère. L'ouvrier, qui a fait toutes ces choses, pourroit en faire d'autres sans nombre, qui ne se ressembleroient pas. Mais il est temps de nous quitter, mes enfans. Réfléchissez quelquefois à toutes ces choses, cela vous donnera occasion d'admirer la sagesse & la science du Créateur.

XXI. DIALOGUE.

Dix-neuvième Journée.

Lady Mary.

Ma Bonne, vous nous avez promis d'achever le conte du prince *Tity*.

Madem. Bonne.

Oui, mes enfans, nous en sommes restées à l'endroit, où le roi lui donna le commandement de son armée, pour le faire périr.

Tity, étant arrivé sur les frontiéres du royaume de son père, résolut d'attendre l'ennemi, & s'occupa à faire bâtir une forteresse dans un petit passage, par lequel il falloit entrer. Un jour qu'il regardoit travailler les soldats, il eut soif, & voyant une maison sur une montagne voisine, il y monta pour demander à boire. Le maître de la maison, qui se nommoit *Abor*, lui en donna, & comme le prince alloit se retirer, il vit entrer dans cette maison une fille si belle, qu'il en fût ébloui. C'étoit *Biby*, fille d'*Abor*; & le prince, charmé de cette belle

fille, retourna souvent à cette maison sous divers prétextes. Il parla toujours à *Biby*, & trouvant qu'elle étoit fort sage, & qu'elle avoit beaucoup d'esprit, il disoit en lui-même: Si j'étois mon maître, j'épouserois *Biby*; elle n'est pas née princesse, mais elle a tant de vertus, qu'elle est digne de devenir reine. Tous les jours il devenoit plus amoureux de cette fille; & enfin, il prit la résolution de lui écrire. *Biby*, qui savoit bien qu'une honnête fille ne reçoit point de lettres des hommes, porta celle du prince à son père sans l'avoir décachetée. *Abor*, voyant que le prince étoit amoureux de sa fille, demanda à *Biby*, si elle aimoit *Tity*. *Biby*, qui n'avoit jamais menti dans toute sa vie, dit à son père, que le prince lui avoit paru si honnête-homme, qu'elle n'avoit pu s'empêcher de l'aimer; mais, ajouta-t-elle, je sais bien qu'il ne peut pas m'épouser, parce que je ne suis qu'une bergère: ainsi, je vous prie de m'envoyer chez ma tante, qui demeure bien loin d'ici. Son père la fit partir le même jour, & le prince fut si chagrin de l'avoir perdue, qu'il en tomba malade. *Abor* lui dit: mon prince, je suis bien fâché de vous chagriner, mais puisque vous aimez ma fille, vous ne voudriez pas la rendre malheureuse; vous savez bien qu'on méprise, comme la boue des rues, une fille qui reçoit les visites d'un homme qui l'aime,

& qui ne veut pas l'épouser. Ecoutez, *Abor*, dit le prince, j'aimerois mieux mourir, que de manquer de respect à mon père, en me mariant sans sa permission; mais promettez-moi, de me garder votre fille, & je vous promets de l'épouser, quand je serai roi: je consens à ne point la voir jusqu'à ce temps-là. En même temps la fée parut dans la chambre, & surprit beaucoup le prince; car il ne l'avoit jamais vue sous cette figure. Je suis la vieille, que vous avez secourue, dit-elle au prince; & vous êtes si honnête-homme, & *Biby* est si sage, que je vous prends tous les deux sous ma protection. Vous l'épouserez dans deux ans, mais jusqu'à ce temps, vous aurez encore bien des traverses. Au reste je vous promets de vous rendre une visite tous les mois, & je ménerai *Biby* avec moi. Le prince fut enchanté de cette promesse, & résolut d'acquérir beaucoup de gloire pour plaire à *Biby*. Le roi *Violent* vint lui offrir la bataille, & *Tity* non seulement la gagna, mais encore *Violent* fut fait prisonnier. On conseilloit à *Tity* de lui ôter tout son royaume, mais il dit: je ne veux pas faire cela; les sujets qui aiment toujours mieux leur roi qu'un étranger, se révolteroient, & lui rendroient la couronne. *Violent* n'oublieroit jamais sa prison, & ce seroit une guerre continuelle, qui rendroient deux peuples

malheureux; je veux, au contraire, rendre la liberté à *Violent*, & ne lui rien demander pour cela; je sais qu'il est généreux, il deviendra notre ami; son amitié vaudra mieux pour nous, que son royaume, qui ne nous appartient pas; & j'éviterai par-là une guerre, qui couteroit la vie à plusieurs milliers d'hommes. Ce que *Tity* avoit prévû, arriva. *Violent* fut si charmé de sa générosité, qu'il jura une alliance éternelle avec le roi *Guinguet*, & avec son fils.

Cependant, *Guinguet* fut fort en colère, quand il apprit que son fils avoit rendu la liberté à *Violent*, sans lui faire payer beaucoup d'argent, & ce prince avoit beau lui représenter, qu'il lui avoit donné ordre d'agir comme il le voudroit, il ne pouvoit lui pardonner. *Tity*, qui aimoit & respectoit son père, tomba malade de chagrin de lui avoir déplu. Un jour, qu'il étoit seul dans son lit, sans penser que c'étoit le premier jour du mois, il vit entrer deux jolis serins par sa fenêtre, & fut fort surpris, lorsque ces deux serins, reprenant leurs formes naturelles, lui présentèrent la fée & sa chère *Biby*. Il alloit remercier la bonne fée, quand la reine entra dans son appartement, tenant dans ses bras un gros chat qu'elle aimoit beaucoup, parce qu'il prenoit les souris qui mangeoient ses provisions, & qu'il

ne lui coutoit rien à nourrir. D'abord que la reine vit les ſerins, elle ſe fâcha de ce qu'on les laiſſoit courir, parce que cela gâtoit les meubles. Le prince lui dit, qu'il les feroit mettre dans une cage; mais elle répondit, qu'elle vouloit qu'on les prit dans le moment, qu'elle les aimoit beaucoup, & qu'elle les mangeroit à ſon diner. Le prince déſeſperé eut beau prier, tous les courtiſans & les domeſtiques couroient après les ſerins, & on ne l'écoutoit pas. Un valet prit un bâlai, & fit tomber à terre la pauvre *Biby*. Le prince ſe jeta hors de ſon lit pour la ſecourir; mais il ſeroit arrivé trop tard, car le chat de la reine s'étoit échappé de ſes bras, & alloit tuer le ſerin d'un coup de griffe, lorſque la fée, prenant tout d'un coup la figure d'un gros chien, ſauta ſur le chat, & l'étrangla; enſuite, elle prit auſſi bien que *Biby*, la figure d'une petite ſouris, & s'enfuirent toutes deux par un petit trou, qui étoit dans un coin de la chambre. Le prince étoit tombé évanoui à la vue du danger qu'avoit couru ſa chère *Biby*; mais la reine n'y fit pas d'attention, elle n'étoit occupée que de la mort de ſon chat, pour lequel elle jetoit des cris horribles: elle dit au roi, qu'elle ſe tueroit s'il ne vengeoit pas la mort de ce pauvre animal; que *Tity* avoit commerce avec des ſorciers, pour lui donner du chagrin, & qu'elle n'auroit pas

un moment de repos qu'il ne l'eût déshérité, pour donner la couronne à son frère. Le roi y consentit, & lui dit, que le lendemain il feroit arrêter le prince, & qu'on lui feroit son procès. Le fidèle *Eveillé* ne s'étoit pas endormi dans cette occasion ; il s'étoit glissé dans le cabinet du roi, & il vint tout de suite avertir le prince. La peur qu'il avoit eue, lui avoit ôté la fièvre, & il se disposoit à monter à cheval pour se sauver, lorsqu'il vit la fée, qui lui dit : Je suis lasse des méchancetés de votre mère, & de la foiblesse de votre père ; je vais vous donner une bonne armée, allez les prendre dans leur palais, vous les mettrez dans une prison avec leur fils *Mirtil*, vous monterez sur le trône, & vous épouserez *Biby* tout de suite. Madame, dit le prince à la fée, vous savez que j'aime *Biby* plus que ma vie ; mais le désir de l'épouser, ne me fera pas oublier ce que je dois à mon père, & à ma mère ; & j'aimerois mieux périr tout à l'heure, que de prendre les armes contre eux. Venez, que je vous embrasse, lui dit la fée ; j'ai voulu éprouver votre vertu : si vous aviez accepté mes offres, je vous aurois abandonné ; mais puisque vous avez eu le courage d'y résister, je serai toujours de vos amies, & je vais vous en donner une preuve. Prenez la forme d'un vieillard, & sûr de ne pouvoir être reconnu sous cette figure, parcourez

votre royaume, & vous instruisez par vous même de toutes les injustices qu'on commet contre vos pauvres sujets, afin de les réparer quand vous serez roi; l'*Eveillé*, qui restera à la Cour, vous rendra compte de tout ce qui arrivera pendant votre absence. Le prince obéit à la fée, & il vit des choses qui le firent frémir. On vendoit la justice, les gouverneurs pilloient le peuple, les grands maltraitoient les petits, & tout cela se faisoit au nom du roi. Au bout de deux ans, l'*Eveillé* lui écrivit que son père étoit mort, & que la reine avoit voulu faire couronner son frère; mais les quatres seigneurs qui étoient honnêtes gens, s'y étoient opposés, parce qu'il les avoit avertis qu'il étoit vivant, & qu'ainsi, la reine s'étoit sauvée avec son fils dans une province, qu'elle avoit fait révolter. *Tity*, qui avoit repris sa figure, alla dans sa capitale & fut reconnu roi, après quoi il écrivit une lettre fort respectueuse à la reine, pour la prier de ne point causer de révolte: il lui offrit aussi une bonne pension pour elle & pour son frère *Mirtil*. La reine, qui avoit une grosse armée, lui écrivit qu'elle vouloit la couronne, & qu'elle viendroit la lui arracher de dessus la tête. Cette lettre ne fût pas capable de porter *Tity* à sortir du respect qu'il devoit à la reine; mais cette méchante femme, ayant appris que le roi *Violent* venoit au se-

cours de ſon ami *Tity*, avec un grand nombre de ſoldats, elle fut forcée d'accepter les propoſitions de ſon fils. Ce prince ſe vit donc paiſible poſſeſſeur de ſon royaume, & il épouſa la belle *Biby*, au contentement de tous ſes ſujets, qui furent charmés d'avoir une ſi belle reine.

Lady SPIRITUELLE.

Et ce prince ne repara-t-il pas le mal qu'on avoit fait à ſes ſujets?

Madem. BONNE.

C'eſt ce que je vous dirai la première fois, mes enfans; il nous reſte à parler de la vie de *Tity* quand il fut roi, mais cela ſeroit trop long pour cette fois.

Lady MARY.

Et verrons-nous auſſi ce que devint l'*Eveillé*? Je l'aime bien, c'étoit un bon garçon.

Madem. BONNE.

Oui, ma chère: préſentement, dites votre hiſtoire.

Lady MARY.

Après avoir eu pluſieurs autres juges, les enfans d'Iſraël retournèrent à l'idolatrie, & Dieu permit aux Philiſtins de les tour-

menter : quand ils eurent beaucoup ſouffert ils demandèrent pardon à Dieu, qui, touché de leurs larmes, réſolut de leur envoyer un libérateur. Pour cela, l'ange du Seigneur apparut à une femme qui étoit ſtérile, & lui dit : je te déclare que tu auras un fils qui délivrera Iſraël, & ſera conſacré au Seigneur, pour perdre les Philiſtins ; c'eſt pourquoi, tu ne boiras point de vin, ni aucune choſe qui puiſſe enivrer, juſqu'à ce qu'il ſoit venu au monde. Cet enfant ſera Nazaréen, c'eſt-à-dire, qu'il ſera au Seigneur, qu'il ne boira point de liqueur qui puiſſe enivrer, & qu'il ne coupera jamais ſes cheveux. Cette femme dit donc à ſon mari, qu'elle avoit vu un grand homme, qui lui avoit promis un fils de la part de Dieu ; car elle ne ſavoit pas que c'étoit un ange. Son mari eut bien voulu voir cet homme, & comme l'ange apparut à la femme une ſeconde fois, elle le pria de reſter un moment, & elle fut appeler ſon mari. Le mari demanda à l'ange, comment il s'appeloit, & le pria de leur faire l'honneur de manger un chevreau avec eux ; mais l'ange lui répondit : mon nom eſt *Merveilleux*, mais quand tu m'apprêterois un chevreau, je ne mangerois pas avec toi, il faut plutôt l'offrir en holocauſte au Seigneur. L'homme obéit à l'ange, & lorſque la flamme de l'holocauſte commença à monter vers le

ciel, l'ange s'enveloppa dans cette flamme, & monta avec elle. Alors cette homme dit à sa femme : Certainement nous mourrons, car nous avons vu la face du Seigneur ; mais elle lui répondit : Si l'Eternel eût voulu nous faire mourir, il n'auroit pas reçu notre holocauste. Quelques temps après, cette femme eut un fils, qu'elle nomma *Samson*.

Madem. BONNE.

Continuez, Miss *Molly*.

Miss MOLLY.

Samson étant devenu grand, fut amoureux d'une fille des Philistins, & demanda à son père la permission de l'épouser. Son père lui dit : n'y a-t-il pas assez de filles en Israël ? pourquoi veux-tu épouser une étrangère ? *Samson* lui répondit : j'aime cette fille ; & comme c'étoit la volonté de Dieu qu'il l'épousât, son père y consentit. Un jour *Samson*, allant voir sa maîtresse, rencontra un jeune lion, il le prit avec ses mains, & le déchira en deux, car il étoit extrémement fort. Deux jours après, il regarda le corps de ce lion mort, & il vit que les mouches avoient fait du miel dans sa gueule. Il prit ce miel, le porta à son père, & à sa mère, mais il ne leur dit pas où il l'avoit pris. Quelques jours après, il se

maria, & donna un feſtin aux jeunes Philiſtins qui dura ſept jours. Le premier jour il leur dit; je veux vous donner une énigme à deviner, & je vous donne ſept jours pour cela. Si vous la devinez, je vous donnerai trente robes; mais ſi vous ne la devinez pas, vous me donnerez trente robes; voici mon énigme: *de celui qui mangeoit, eſt ſortie la viande: du fort, eſt ſortie la douceur.* Les jeunes gens, qui étoient à ſes nôces, n'avoient garde de deviner cette énigme; car ils ne ſavoient pas que *Samſon* avoit trouvé du miel dans la gueule de lion. Ils furent donc trouver la femme de *Samſon*, & lui dirent: Si vous ne faites pas en ſorte que votre mari vous explique cette énigme, nous vous brûlerons toute vive dans votre maiſon avec votre père. Cette femme fut donc trouver ſon mari le ſeptième jour, & lui dit: aſſurément vous ne m'aimez pas: car vous m'auriez dit ce que c'eſt que cette énigme, que vous avez donné à deviner. *Samſon* lui répondit: je n'en ai pas parlé à mon père, & à ma mère; mais toutefois je vous la découvrirai: auſſi tôt cette femme fut trouver les jeunes gens, & leur dit ce que c'étoit que l'énigme, & le ſoir ils dirent à *Samſon*: Qu'y a-t-il de plus doux que le miel, & de plus fort que lion. *Samſon* vit bien qu'on avoit ſéduit ſa femme, & comme il vouloit ſe venger, il tua trente

Philiſtins, & donna leurs robes à ceux qui avoient déviné l'énigme. Il s'étoit retiré dans ſa maiſon; mais quelques jours après, il vouloit aller voir ſa femme, qu'il aimoit pourtant malgré ſon infidélité; le père de cette fille lui dit: Je croyois que vous aviez abandonné votre femme, c'eſt pourquoi je l'ai donnée à un autre homme. Voici deux grandes injures que j'ai reçues des Philiſtins, dit *Samſon*; après avoir ſéduit ma femme, ils me l'ont encore ôtée; c'eſt pourquoi, je leur déclare une guerre éternelle. *Samſon*, voulant donc ſe venger, prit trois cens renards, & les attacha enſemble par la queue; il mit un flambeau allumé entre les queues de ces renards, & les ayant chaſſés devant lui ils mirent le feu aux vignes, aux oliviers, & aux bleds des Philiſtins. Ceux-ci ayant appris que *Samſon* avoit commis cette action pour ſe venger de ce qu'on lui avoit ôté ſa femme, la brulèrent dans ſa maiſon avec toute ſa famille; enſuite, ayant pris les armes, *Samſon* les battit, & les Philiſtins deſcendirent vers les Iſraëlites de la tribu de Juda, & leur dirent: nous ſommes venus pour prendre *Samſon*; livrez-le entre nos mains, ſinon nous allons vous exterminer. Trois mille hommes de cette tribu s'avancèrent vers *Samſon*, & lui dirent: ne ſais-tu pas que les Philiſtins ſont nos maîtres? pourquoi les as-tu traités ainſi? *Samſon* leur

répondit: Ce n'eſt pas moi qui ai commencé la querelle; ils m'ont attaqué, & il m'eſt permis de me venger d'eux; toutefois je vois que vous voulez me livrer à eux; j'y conſens; vous pouvez même me lier auſſi fort qu'il vous plaira. Lorſque les Philiſtins virent leur ennemi lié avec de bonnes cordes neuves, ils jetèrent de grands cris de joie; mais l'eſprit du Seigneur s'emparant de *Samſon*, il briſa les cordes, comme ſi elles euſſent été de fil très-fin, & comme il n'avoit point d'armes, il ſe ſaiſit d'une machoire d'âne, qu'il trouva à terre, & tua mille Philiſtins. Après cette victoire, il eut grand' ſoif, & comme il n'y avoit point d'eau dans cet endroit, il cria au Seigneur: C'eſt inutilement que vous m'avez tiré des mains des Philiſtins, puiſque je vais mourir de ſoif. Dieu écouta la voix de *Samſon*; une des dents de cette machoire d'âne qu'il tenoit à la main, s'ouvrit, & il en ſortit aſſez d'eau pour déſaltérer la ſoif de ce vaillant homme.

Madem. BONNE.

Finiſſez cette hiſtoire, Lady *Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Un jour, *Samſon* fut dans la ville de Gaza, & les Philiſtins mirent des gardes autour des murs, & fermèrent toutes les portes de la

ville. *Samſon*, s'étant levé à minuit pour s'en retourner, trouva les portes de la ville fermées; mais cela ne l'embarraſſa pas beaucoup; car ayant toute ſa force, il arracha les gonds de fer qui tenoient une des portes, & l'ayant miſe ſur ſes épaules, il l'emporta ſur une des montagnes voiſines, au grand étonnement des Philiſtins, qui diſoient: jamais nous ne pourrons nous débarraſſer de cet homme. Ils apprirent que *Samſon* étoit amoureux d'une fille de leur pays, & les chefs des Philiſtins furent la trouver, & lui dirent: nous te donnerons une grande ſomme d'argent, ſi tu peux nous livrer *Samſon*. Cette fille, qui ſe nommoit *Dalila*, & qui étoit méchante & avaricieuſe, réſolut de trahir ſon amant pour gagner cet argent; elle dit donc à *Samſon*: dites-moi, je vous prie, comment vous êtes ſi fort, & ce qu'il faudroit faire, pour vous ôter votre force. *Samſon* connut fort bien qu'elle vouloit le trahir, & il réſolut de ſe moquer d'elle; il lui dit donc: ſi on me lie, avec ſept cordes mouillées, je perdrai toute ma force. *Dalila* prit donc ſept cordes mouillées, & lia *Samſon* pendant qu'il dormoit. Elle avoit fait cacher des Philiſtins dans ſa chambre, & quand *Samſon* fut lié, elle l'éveilla, en diſant: voici les Philiſtins qui viennent pour vous prendre. *Samſon* étant éveillé, caſſa ſes ſept cordes, & les Philiſtins

s'enfuirent. Il trompa encore *Dalila* deux autres fois, & cette femme pleurant lui dit : je vois bien que vous ne m'aimez pas, car vous vous moquez toujours de moi. Elle tourmentoit *Samson* depuis le matin jusqu'au soir, ce qui le rendoit mélancolique. Enfin, fatigué des importunités de cette femme, il lui avoua la vérité, & lui dit: j'ai été consacré au Seigneur, avant de venir au monde, en qualité de Nazaréen; c'est pourquoi on ne m'a jamais coupé les cheveux, & dès le moment qu'ils seront coupés, je perdrai toute ma force. *Dalila* profita de cette connoissance, & ayant endormi *Samson* sur ses genoux, elle fit venir un homme qui le raza; alors, elle lui dit: *Samson*, voici les Philistins. Il crut qu'il pourroit encore les tuer comme les autres fois; mais le Seigneur l'avoit abandonné, & il étoit foible comme le reste des hommes. Les Philistins le prirent donc, & lui ayant crevé les yeux, ils le condamnèrent à tourner une meule de moulin, comme s'il eût été un cheval. Quelque temps après, les Philistins firent une grande fête, en l'honneur de leur dieu Dagon; & comme tous les chefs du peuple, & les personnes de qualité, étoient dans une grande salle à faire festin, ils commandèrent qu'on fit venir *Samson* pour les divertir. Quand il fut venu ils lui dirent: fais le bouffon devant

nous, pour nous divertir. Le peuple, ayant ſu que *Samſon* faiſoit le bouffon, vint à la ſalle pour le voir ; & ceux qui ne purent pas entrer, montèrent ſur le toit & aux fenêtres ; or les cheveux de *Samſon* commençoient à revenir, il dit donc à l'homme qui le conduiſoit, parce qu'il étoit aveugle : Conduis-moi à l'endroit où ſont les deux plus grands pilliers qui ſoutiennent la ſalle. Cet homme lui obéit, & quand *Samſon* fut dans cette place, il éleva ſon cœur à Dieu, & lui dit : Seigneur, rends-moi ton ſecours ! je ſerai content de mourir en cet endroit, pourvu que je faſſe périr les Philiſtins qui ſont ici. En même temps, il embraſſa avec force les deux pilliers qui ſoutenoient la ſalle, & les ſecouant, il les fit tomber, auſſi bien que la ſalle, ſur les Philiſtins, & il y en eut en cette occaſion trois mille d'écraſés : ainſi, *Samſon*, en mourant, en tua plus, qu'il n'avoit fait pendant ſa vie.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je ne conçois pas comment *Samſon* n'abandonna pas cette méchante *Dalila*, dès la première fois qu'il vit qu'elle cherchoit à le trahir. Comment pouvoit-il l'aimer encore, en connoiſſant qu'elle vouloit le faire périr ? il falloit qu'il eût perdu l'eſprit.

Lady SENSÉE.

Il auroit eu besoin, qu'*Astolphe* eût fait le voyage du royaume de la Lune, pour y chercher sa bouteille.

Madem. BONNE.

Assurément, mes dames, car comme je vous l'ai fait remarquer, les passions traversent la cervelle. Nous en avons un grand exemple dans la personne de *Samson*; &, si nous avions la connoissance de tout ce qui se passe dans le monde, nous verrions qu'il y a encore un grand nombre de femmes aussi traitresses que *Dalila*, qui trouvent des hommes aussi extravagans que *Samson*, qui connoissent leur méchanceté, & qui ne laissent pas de les aimer.

Lady MARY.

Ma Bonne, est-ce que les mouches font le miel? je ne savois pas cela.

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, ce sont les mouches qui font le miel & la cire.

Lady CHARLOTTE.

Est-ce qu'elles ont dans leurs corps de la cire & du miel? 6

Madem. BONNE.

Non, ma chère; mais elles vont ſucer les fleurs, & avec ce ſuc, elles font du miel & de la cire.

Miſs MOLLY.

Comment, cela ſe peut-il, ma Bonne? Quelquefois je m'amuſe à manger les bouquets qu'on me donne; ils ſont amers, & le miel eſt ſi doux.

Madem. BONNE.

Cela eſt vrai, ma chère, le ſuc des fleurs eſt amer, mais l'abeille, en le travaillant, & en le mêlant avec ſa propre ſubſtance, le rend doux comme vous le voyez.

Lady MARY.

J'ai ſouvent vu de groſſes mouches jaunes ſur les fleurs, mais je ne me ſerois jamais douté qu'elles vinſſent y chercher du miel.

Madem. BONNE.

Rien de plus admirable que le petit royaume des mouches à miel, qu'on appelle abeilles: je dis qu'elles compoſent un royaume; car dans chacune de leurs maiſons, qu'on nommes ruches, elles ont une reine, qui ne travaille point comme les autres, &

qu'on nourrit à rien faire. Il n'y a qu'elle qui ait permiſſion de ne point travailler; ſi d'autres vouloient faire les pareſſeuſes, on les tueroit ſans miſéricorde. Chacun a ſon emploi. Les unes ſont chargées de nettoyer la ruche, les autres de veiller ſur les ouvrières. Celles-ci courent dès le matin ſur les fleurs, & font ſouvent de grands voyages pour en trouver. Quand elles ont leur charges, elles reconnoiſſent fort bien le chemin de leur maiſon, & ne vont pas dans une autre; elles prennent enſuite du ſuc des fleurs, la partie qui eſt propre à faire la cire, & elles en font comme un petit panier, dans lequel elles ſerrent le miel, car ſans cela, il ne ſeroit pas proprement.

Lady MARY.

Ma Bonne, qu'eſt-ce qui apprend aux mouches à miel à faire tout cela?

Madem. BONNE.

Celui qui apprend aux oiſeaux à faire leurs nids ſi proprement. Celui qui apprend à la poule qu'il faut reſter longtemps ſur les œufs, ſi elle veut avoir des poulets. Celui qui apprend aux chats à faire ſemblant de dormir pour attraper des ſouris. Dieu a inſtruit toutes les créatures, auxquelles il a refuſé la raiſon, préciſément de

ce qu'elles doivent faire, & elles n'y manquent jamais.

Miss MOLLY.

En vérité, ma Bonne, j'ai bien de la peine à croire, que mon chien n'ait pas de raison : il m'entend comme si c'étoit une personne.

Lady SENSE'E.

Pour moi, ma Bonne, j'ai toujours pensé que les bêtes n'avoient pas une raison faite comme celle des hommes; mais pourtant je ne pourrois pas dire, en quoi consiste la différence qu'il y a d'elles à nous: je vous serois bien obligée, si vous vouliez me la faire voir.

Madem. BONNE.

Il faudroit peut-être plus de science que je n'en ai, pour vous expliquer cela; mais je vous dirai pourtant ce que j'en pense. Examinons premièrement, ce que c'est que la raison. Voyons ce que vous en pensez, Lady *Spirituelle.*

Lady SPIRITUELLE.

Cela est fort singulier, j'ai une raison, & je ne sais pas ce que c'est; il faut avouer que je suis bien sotte. Attendez pourtant, on dit qu'une personne est raisonnable,

quand elle se conduit comme il faut, & quand elle remplit tous les devoirs de son état. La raison consiste donc à se bien conduire.

Madem. BONNE.

A merveille, ma chère, mais pour mieux comprendre cela, voyons toutes les choses que notre âme est capable de faire. Je regarde au bout de cette chambre, & je vois une fenêtre & une porte: je m'approche, & je remarque qu'à côté de cette porte, il y a un escalier, par lequel je puis descendre petit à petit dans la cour; au lieu que si je sortois de la chambre par la fenêtre, j'y descendrois tout d'un coup. Comment est-ce que je remarque cette différence? En pensant. Or, cette facilité de penser, qui est en mon âme, je l'appellerai entendement, & je dirai toutes les fois, que mes yeux, ou mes oreilles, me montreront un objet, c'est mon entendement qui le connoît. Entendez-vous cela, mes enfans?

Miss MOLLY.

A merveille, ma Bonne. Je vois par mes yeux que vous êtes une femme, & qu'une femme n'est pas faite comme un lit; c'est mon entendement qui conçoit cela. Je vous entends parler & j'entends siffler mon oiseau. Ces deux voix, qui entrent

par mes oreilles, vont trouver mon entendement, & il décide, que votre voix eſt la voix d'une femme, & que l'autre eſt celle d'un oiſeau.

Madem. BONNE.

Miſs *Molley* explique cela comme un docteur. Reprenons notre première comparaiſon, mes enfans. Je veux ſortir de cette chambre; mon entendement m'a fait voir la différence qu'il y a entre ſortir par la fenêtre, ou par l'eſcalier, & il dit, ſi je ſors par la fenêtre, je ſerai tout d'un coup dans la cour; mais peut-être qu'en deſcendant, mon corps tournera de façon que je tomberai la tête la première, & je me la caſſerai; ou bien je tomberai ſur un bras, ou ſur une jambe, & je me la romprai. Si, au contraire, je deſcends par l'eſcalier, je ſerai un peu plus longtemps; mais je reſterai toujours ſur mes pieds, & je ne ſerai point en danger de me fendre la tête. L'entendement fait tout ce raiſonnement, l'âme l'écoute, & alors une autre choſe, qui eſt en elle, & que j'appellerai la volonté, dit: j'aime mieux aller plus doucement, & ne pas m'expoſer à quelque malheur; ainſi, je prendrai mon chemin par l'eſcalier, & non par la fenêtre. Ainſi l'entendement examine, pèſe les choſes, & la volonté choiſit. Je me retrouve ce ſoir dans cette chambre,

& je n'ai pas de lumière; par conféquent je ne vois plus la différence qu'il y a entre la fenêtre & la porte; mais je me reffouviens de cette différence que je ne vois plus: comment eft-ce que mon âme fe rappelle & fe rend préfente cette différence? C'eft qu'elle a une troifième puiffance, ou faculté, que je nommerai mémoire. Répétons cela: Combien notre âme a-t-elle de facultés, *Lady Charlotte*?

Lady CHARLOTTE.

Trois: l'*entendement*, qui nous fert à connoître les chofes; la *volonté*, qui nous fait choifir une chofe plûtôt qu'une autre, à caufe des différences que l'entendement y a remarquées; & la *mémoire*, qui nous fait fouvenir de ces différences, quand même nous ne verrions plus les objets que nos yeux montreroient à notre entendement, s'il faifoit jour.

Madem. BONNE.

Vous comprenez cela, on ne peut pas mieux, ma chère. Mais, remarquez, que la volonté eft une aveugle, qui ne connoit rien: fi elle étoit fage, elle demanderoit toujours confeil à l'entendement, & lui donneroit le temps d'examiner ce qui feroit le mieux; mais elles fe preffe de choifir avant l'examen, comme une étourdie: d'où

il arrive qu'elle choiſit tout de travers, & qu'elle eſt ainſi la cauſe de toutes les ſottiſes que nous faiſons? Voyons préſentement ce que c'eſt qu'une perſonne raiſonnable? C'eſt une perſonne qui fait un bon uſage de ſon entendement; qui s'accoûtume à ne rien faire, qu'après avoir pris du temps pour laiſſer examiner à l'entendement, ce qui eſt le plus convenable; par conſéquent, la raiſon n'eſt autre choſe, que la juſteſſe de l'entendement pour examiner, & la ſoumiſſion de la volonté aux lumières de l'entendement pour choiſir. Pour avoir de la raiſon, une raiſon telle qu'eſt la nôtre, & celle de tous les hommes, il faut donc deux choſes; un entendement pour examiner, & une volonté pour ſe déterminer. Une de ces choſes ſeroit inutile ſans l'autre; m'en diriez-vous bien la raiſon, Lady *Senſée*?

Lady Sensée.

Je penſe que oui, ma Bonne. A quoi me ſerviroit-il que mon entendement m'apprît, qu'il vaut mieux ſortir de la chambre par la porte, que par la fenêtre, ſi je n'avois pas la liberté de choiſir entre ces deux chemins, & ſi une force, à laquelle je ne pourrois réſiſter, me pouſſoit à me jeter par la fenêtre? Mon entendement, loin de m'être utile, ne ſerviroit qu'à me rendre malheureuſe, puiſqu'il me découvriroit à

tout moment mille dangers, que je ne ferois pas la maîtresse d'éviter.

Madem. BONNE.

Ce que vous avez répondu, est parfaitement vrai, ma chère. L'entendement qui ne fait qu'examiner, & qui ne peut vouloir, feroit inutile sans la volonté; & Dieu, qui ne fait rien d'inutile, ne peut pas donner un entendement sans volonté. Si je puis donc vous prouver que les bêtes n'ont point de volonté, il sera donc vrai de dire, qu'elles n'ont point d'entendement, puisque l'une ne va pas sans l'autre. Si les animaux n'ont ni entendement, ni volonté, il faut donc dire, qu'ils n'ont pas de raison, puisque nous avons décidé, que la raison est une volonté, qui se conduit par les lumières de l'entendement.

Lady SPIRITUELLE.

Je vous avoue, ma Bonne, qu'il ne m'est pas possible de croire, que les bêtes n'ont point de volonté & de raison. J'ai eu un joli petit singe, à qui l'ont donna un jour du vin de Canarie; il en but beaucoup, & la pauvre petite bête fut bien malade; depuis ce temps, elle n'a jamais voulu boire de vin. Mon singe pensoit donc, ce vin est bien bon, mais il m'a fait mal, & je me garde d'en boire une autre fois, de peur d'être encore

malade. Vous voyez qu'il raisonnoit, & que sa volonté obéissoit à la raison.

Madem. BONNE.

Lady *Spirituelle* est toute glorieuse de sa preuve. Mais, ma chère, j'en conclus tout le contraire, & l'exemple des hommes prouve ce que je dis. Dites moi, mes enfans, n'avez vous jamais rien mangé qui vous ait rendues malades ?

Lady CHARLOTTE.

Plus de quatre fois, ma Bonne: j'aime beaucoup le fruit, & toutes les fois que j'en puis attraper, j'en mange tant que je suis malade.

Miss MOLLY.

Et moi, j'aime le thé; on dit que cela fait mal aux petites filles, & Maman ne veut pas que j'en boive: mais je prie tant ma servante, qu'elle m'en donne toujours une demie tasse.

Madem. BONNE.

Et n'avez-vous pas vu aussi des hommes, qui meurent très-jeunes à force de boire; des femmes qui se fatiguent tant à danser, qu'elles s'échauffent le sang, & tombent malades; d'autres qui se ruinen tau jeu, & qui pourtant jouent & dansent encore tous les jours?

Lady SENSÉE.

Oui, ma Bonne; mais toutes ces personnes n'ont point de raison.

Madem. BONNE.

Et pourquoi n'ont-elles point de raison? c'est qu'elles ont une volonté qui ne veut pas obéir à leur entendement. Les sottises que font les hommes, prouvent qu'ils sont libres; & quand nous voyons les bêtes agir raisonnablement, comme elles le font toujours, nous devons penser qu'elles ne sont pas maîtresses de faire autrement; car si elles avoient une volonté comme les hommes, elles feroient des sottises comme les hommes. Le singe de Lady *Spirituelle* auroit bu du vin une autre fois, s'il avoit été le maître de le faire, comme le lord qui a été malade aujourd'hui pour avoir trop bu hier, & qui ne laissera pas de boire encore demain.

Lady SENSÉE.

Mais, ma Bonne, qu'est-ce donc qui fait agir les animaux, s'ils n'ont ni entendement, ni volonté?

Madem. BONNE.

Dieu, qui les a créés, leur a donné, au lieu de la raison, un instinct qui les force

à faire toutes les choses qu'il a voulu qu'elles fissent. Il vous a donné un petit chien pour vous amuser & vous garder; ce petit chien n'a pas la liberté de ne vous point aimer, si vous lui donnez tous les jours à manger; il n'a pas la liberté de se taire, s'il entre dans votre chambre une personne qu'il ne connoît pas; il aboye malgré lui, afin de vous avertir de prendre garde à cette personne, qui est peut-être entrée pour vous tuer, ou vous voler.

Lady Charlotte.

Ma Bonne, que je serois heureuse, & tous les hommes aussi, si au lieu de la raison, Dieu nous eût donné, comme aux animaux, un instinct qui nous eût forcé à faire ce que nous devons! je ne ferois pas tant de sottises, ni les autres non plus.

Madem. Bonne.

Il est vrai, ma fille, que nous ne sommes méchans, que parce que nous avons une volonté qui ne veut pas obéir à l'entendement; mais remarquez aussi, que sans la volonté nous ne pourrions être vertueux. Dieu vouloit être servi par des créatures qui l'aimassent volontairement, & sans y être forcées. Quand vous me faites du bien, je ne vous en sais obligation, que parce que je sais que vous n'avez pas été forcée de le

faire, & que vous avez voulu me faire du bien. En détruifant la volonté de l'homme, vous ôteriez tous les vices, mais vous ôteriez auffi toutes les vertus. Les bêtes n'ont pas befoin d'être vertueufes, parce qu'elles n'ont ni châtiment à craindre, ni récompenfe à efpérer dans l'autre vie. Quand leur corps meurt, tout meurt avec elles; mais Dieu, ayant créé l'homme pour vivre heureux pendant toute l'éternité, & ce Dieu étant infiniment jufte, il falloit qu'il laiffât à l'homme les moyens de mériter ce bonheur en pratiquant la vertu: & pour cela, qu'il lui laiffât la liberté de faire les chofes en quoi confifte la vertu. Mais, mes enfans, nous nous fommes amufées à philofopher, fans penfer qu'il eft bien tard; nous n'aurons pas le temps de dire un feul mot de notre Géographie: il faudra commencer par-là la première fois.

Lady MARY.

Et le prince *Tity*, ma Bonne?

Madem. BONNE.

Vous avez raifon, ma chère, nous le finirons, & enfuite nous parlerons de la France; c'eft la première partie qu'on trouve au milieu de l'Europe, en commençant à l'Oueft.

XXII. DIALOGUE.

Vingtième Journée.

Madem. BONNE.

J'AI promis de vous achever aujourd'hui le conte du prince *Tity*; je veux tenir ma promesse.

Tity, étant monté sur le trône, commença par rétablir le bon ordre dans ses états, & pour y parvenir, il ordonna, que tous ceux qui voudroient se plaindre à lui de toutes les injustices qu'on leur auroit faites, seroient les bien venus, & il défendit aux gardes, de renvoyer une seule personne qui auroit à lui parler, quand même ce seroit un homme qui demanderoit l'aumône; car, disoit ce bon prince, je suis le père de tous mes sujets, des pauvres comme des riches. D'abord les courtisans ne s'effrayèrent point de ce discours; ils disoient, le roi est jeune, cela ne durera pas longtemps; il prendra du goût pour les plaisirs, & sera forcé d'abandonner à ses favoris le soin des affaires; mais ils se trompoient. *Tity* ménagea si bien son temps, qu'il en eut pour tout; d'ailleurs le soin qu'il eut de punir les premiers qui commirent des injustices,

fit que personne n'osà plus s'écarter de son devoir. Il avoit envoyé des ambassadeurs au roi *Violent*, pour le remercier du secours qu'il lui avoit préparé. Ce prince lui fit dire, qu'il seroit charmé de le voir encore une fois, & que s'il vouloit se rendre sur les frontières de son royaume, il y viendroit volontiers, pour lui rendre visite. Comme tout étoit fort tranquile dans le royaume de *Tity*, il accepta cette partie qui convenoit à un dessein qu'il avoit formé: c'étoit d'embellir la petite maison, où il avoit vu sa chère *Biby* pour la première fois. Il commanda donc à deux de ses officiers, d'acheter toutes les terres qui étoient à l'entour, mais il leur défendit de forcer personne; car, disoit-il, je ne suis pas roi pour faire violence à mes sujets, & après-tout, chacun doit être maître de son petit héritage. Cependant, *Violent* étant arrivé sur la frontière, les deux Cours se réunirent; elles étoient brillantes. *Violent* avoit mené avec lui sa fille unique, qu'on nommoit *Elise*, qui étoit la plus belle fille du monde, depuis que *Biby* étoit femme, & qui étoit aussi très bonne.. *Tity* avoit mené avec lui, outre son épouse, une de ses cousines, qu'on nommoit *Blanche*, & qui, outre qu'elle étoit belle & vertueuse, avoit encore beaucoup d'esprit. Comme on étoit, pour ainsi dire, à la campagne, les deux rois dirent qu'il

falloit vivre en liberté, qu'on permettroit à plusieurs dames & seigneurs de souper avec les deux rois, & les princesses ; & pour ôter le cérémonial, on dit qu'on n'appelleroit point les rois *votre majesté*, & que ceux, qui le feroient, payeroient une guinée d'amende. Il n'y avoit qu'un quart-d'heure qu'on étoit à table, lorsqu'on vit entrer une petite vieille assez mal habillée. *Tity*, & l'*Eveillé*, qui la reconnurent, furent au devant d'elle : mais, comme elle leur fit un coup d'œil, ils pensèrent qu'elle ne vouloit pas être connue ; ils dirent donc au roi *Violent*, & aux princesses, qu'ils leurs demandoient la permission de leur présenter une de leurs bonnes amies, qui venoit leur demander à souper. La vieille, sans façons, se plaça dans un fauteuil qui étoit auprès de *Violent*, & que personne n'avoit osé prendre par respect. Elle dit à ce prince : Comme les amis de nos amis sont nos amis, vous voulez bien que j'en use librement avec vous. *Violent*, qui étoit un peu haut de son naturel, fut décontenancé de la familiarité de cette vieille, mais il n'en fit pas semblant. On avoit averti la bonne femme de l'amende qu'on payeroit toutes les fois qu'on diroit *votre majesté* ; cependant à peine fut-elle à table qu'elle dit à *Violent* : *Votre majesté* me paroit surprise de la liberté que je prends ; mais c'est une vieille habitude, &

je suis trop âgée pour me réformer; ainsi, *votre majesté* voudra bien me pardonner. A l'amende, s'écria *Violent*, vous devez deux guinées. Que *votre majesté* ne se fâche pas, dit la vieille; j'avois oublié qu'il ne falloit pas dire *votre majesté*: mais *votre majesté* ne pense pas, qu'en défendant de dire *votre majesté*, vous faites souvenir tout le monde de se tenir dans ce respect gênant, que vous voulez bannir. C'est comme ceux, qui pour se familiariser, disent à ceux qu'ils reçoivent à leurs tables, quoiqu'ils soient au dessous d'eux, buvez à ma santé; il n'y a rien de si impertinent que cette bonté là; c'est comme s'ils leur disoient: souvenez-vous bien que vous n'êtes faits pour boire à ma santé, si je ne vous en donnois pas la permission: Ce que j'en dis, au reste, n'est pas pour m'exempter de payer l'amende; je dois sept guinées, les voilà. En même temps, elle tira de sa poche une bourse aussi usée, que si elle eût été faite depuis cent ans, & jetta les sept guinées sur la table. *Violent* ne savoit, s'il devoit rire ou se fâcher, du discours de la vieille; il étoit sujet à se mettre en colère pour un rien, & son sang commençoit à s'échauffer. Toutefois, il résolut de se faire violence par considération pour *Tity*; & prenant la chose en badinant. Eh bien, ma bonne mère, dit il à la vieille, parlez à votre fantaisie, soit que vous disiez

votre majesté, ou non, je ne veux pas moins être un de vos amis. J'y compte bien, reprit la vieille, c'est pour cela que j'ai pris la liberté de dire mon sentiment, & je le ferai toutes les fois que j'en trouverai l'occasion ; car on ne peut rendre un plus grand service à ses amis, que de les avertir quand on croit qu'ils font mal. Il ne faudroit pas vous y fier, répondit *Violent* ; il y a des momens où je ne recevrois pas volontiers de tels avis. Avouez, mon prince, lui dit la vieille, que vous n'êtes pas loin d'un de ces momens : & que vous donneriez quelque chose de bon, pour avoir la liberté de m'envoyer promener tout à votre aise. Voilà nos héros. Ils seroient au désespoir qu'on leur reprochât d'avoir fui devant un ennemi, & de lui avoir cédé la victoire sans combat, & ils avouent de sang froid, qu'ils n'ont pas le courage de résister à leur colère, comme s'il n'étoit pas plus honteux de céder lâchement à une passion qu'à un ennemi, qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de vaincre. Mais, changeons ce discours, celui-ci ne vous est pas agréable ; permettez que je fasse entrer mes pages, qui ont quelques présens à faire à la compagnie. Dans le moment, la vieille frappa sur la table, & l'on vit entrer par les quatre fenêtres de la salle, quatre enfans ailés, qui étoient les plus beaux du monde. Ils por-

toient chacun une corbeille pleine de divers bijoux d'une richesse étonnante. Le roi *Violent* ayant en même temps jetté les yeux sur la vieille, fut surpris de la voir changée en une dame si belle, & si richement parée, qu'elle éblouissoit les yeux. Ah, madame, dit-il à la fée, je vous reconnois pour la marchande de nesles & de noisettes, qui me mit si fort en colère; pardonnez au peu d'égard que j'ai eu pour vous, je n'avois pas l'honneur de vous connoître. Cela doit vous faire voir qu'il ne faut jamais manquer d'égard pour personne, reprit la fée; mais, mon prince, pour vous montrer que je n'ai point de rancune, je veux vous faire deux présens. Le premier est ce gobelet; il est fait d'un seul diamant, mais ce n'est pas ce qui le rend précieux: toutes les fois que vous serez tenté de vous mettre en colère, emplissez ce verre d'eau, & le buvez en trois fois, & vous sentirez la passion se calmer, pour faire place à la raison. Si vous profitez de ce premier présent, vous vous rendrez digne du second. Je sais que vous aimez la princesse *Blanche*; elle vous trouve fort aimable, mais elle craint vos emportemens, & ne vous épousera qu'à condition que vous ferez usage du gobelet. *Violent*, surpris de ce que la fée connoissoit si bien ses défauts & ses inclinations, avoua qu'en effet il se croiroit fort heureux d'épouser

Blanche; mais ajouta-t-il, il me reste un obstacle à vaincre, quand même je serois assez heureux pour obtenir le consentement de *Blanche*; je me ferois toujours une peine de me remarier, par la crainte de priver ma fille d'une couronne. Ce sentiment est beau, dit la fée, & il se trouve peu de pères, capables de sacrifier leurs inclinations au bonheur de leurs enfans; mais que cela ne vous arrête point. Le roi de Mogolan, qui étoit un de mes amis, vient de mourir sans enfans, & par mon conseil, il a disposé de sa couronne en faveur de l'*Eveillé*. Il n'est pas né prince, mais il mérite de le devenir; il aime la princesse *Elise*, elle est digne d'être la récompense de la fidélité de l'*Eveillé*: & si son père y consent, je suis sure qu'elle lui obéira sans répugnance. *Elise* rougit à ce discours: il est vrai qu'elle avoit trouvé l'*Eveillé* fort aimable, & qu'elle avoit écouté avec plaisir ce qu'on lui avoit raconté de sa fidélité pour son maître. Madame, dit *Violent*, nous avons pris l'habitude de nous parler à cœur ouvert. J'estime l'*Eveillé*, & si l'usage ne me lioit pas les mains, je n'aurois pas besoin de lui voir une couronne, pour lui donner ma fille: mais les hommes, & surtout les rois, doivent respecter les usages reçus, & ce seroit blesser ces usages que de donner ma fille à un simple gentil-

homme, elle, qui ſort d'une des plus anciennes familles du monde ; car, vous ſavez bien que depuis trois cens ans nous occupons le trône. Mon prince, lui dit la fée, vous ignorez que la famille de l'*Eveillé* eſt tout auſſi ancienne que la vôtre, puiſque vous êtes parens, & que vous ſortez de deux frères ; encore l'*Eveillé* doit-il avoir le pas, car il eſt ſorti de l'aîné & votre père n'étoit que le cadet. Si vous voulez me prouver cela, dit le roi *Violent*, je jure de donner ma fille à l'*Eveillé* quand même les ſujets du feu roi de Mogolan refuſeroient de le reconnoître pour maître. Rien de plus facile que de vous prouver l'ancienneté de la maiſon de l'*Eveillé*, dit la fée. Il ſort d'*Eliſa*, l'aîné des fils de *Japhet*, fils de *Noé*, qui s'établit dans le Péloponèſe, & vous ſortez du ſecond fils de ce même *Japhet*. Il n'y eut perſonne qui n'eut beaucoup de peine à s'empêcher d'éclater de rire, en voyant que la fée ſe moquoit ſi ſérieuſement de *Violent*. Pour lui, la colère commençoit à s'emparer de ſes ſens, lorſque la princeſſe *Blanche*, qui étoit à côté de lui, lui préſenta le gobelet de diamant : il le but en trois fois, comme la fée le lui avoit commandé & pendant cet intervalle, il penſa en lui même, qu'effectivement tous les hommes étoient réellement égaux dans leur naiſſance, puiſqu'ils ſortoient tous de

Noé, & qu'il n'y avoit de vraie différence entre eux, que celle qu'ils y mettoient par leurs vertus. Ayant achevé de vider son verre, il dit à la fée : En vérité, Madame, je vous ai beaucoup d'obligation, vous venez de me corriger de deux grands défauts, de mon entêtement sur ma noblesse, & de l'habitude de me mettre en colère. J'admire la vertu du gobelet, dont vous m'avez fait présent ; à mesure que je buvois, j'ai senti ma colère se calmer, & les réflexions que j'ai faites, dans l'intervalle de trois coups que j'ai bus, ont achevé de me rendre raisonnable. Je ne veux pas vous tromper, lui dit la fée, il n'y a aucune vertu dans le gobelet, dont je vous ai fait présent ; & je veux apprendre à toute la compagnie, en quoi consiste le sortilége de cette eau, bue en trois coups. Un homme raisonnable ne se mettroit jamais en colère, si cette passion ne le surprenoit pas, & lui laissoit le temps de réfléchir : or, en se donnant la peine de faire remplir ce gobelet d'eau ; en le buvant en trois fois, on prend du temps ; les sens se calment, les réflexions viennent, & lorsque cette cérémonie est achevée, la raison a eu le temps de prendre le dessus sur la passion. En vérité, Madame, lui dit *Violent*, j'en ai plus appris aujourd'hui, que pendant le reste de ma vie. Heureux *Tity*, vous deviendrez le plus grand prince du

monde avec une telle protectrice; mais, je vous conjure d'employer le pouvoir que vous avez sur l'esprit de Madame, à la faire souvenir, qu'elle m'a promis d'être de mes amis. Je m'en souviens trop bien pour l'oublier, dit la fée, & je vous en ai déjà donné des preuves; je continuerai à le faire, tant que vous serez docile, & j'espère que ce sera jusqu'à la fin de votre vie. Aujourd'hui, ne pensons plus qu'à nous divertir pour célébrer votre mariage, & celui de la princesse *Elise*. En même temps, on avertit *Tity*, que les officiers, qu'il avoit chargés d'acheter toutes les terres & les maisons qui environnoient celle de *Biby*, demandoient à lui parler. Il commanda qu'on les fit entrer, & ils lui montrèrent le dessein de l'ouvrage qu'ils vouloient faire dans cette petite maison. Ils y avoient ajouté un grand jardin, & un grand parc, qui auroit été parfait, s'ils eussent pu abattre une petite maison, qui se trouvoit au beau milieu d'une des allées de ce parc, & qui en gâtoit la symétrie. Et pourquoi n'avez vous pas ôté cette bicoque? dit le roi *Violent*, en parlant à ces officiers & aux architectes. Seigneur, lui répondirent-ils, notre roi nous avoit défendu de faire violence à personne, & il s'est trouvé un homme qui n'a jamais voulu vendre sa maison, quoique nous ayons offert de la lui payer quatre fois plus qu'elle ne

vaut. Si ce coquin-là étoit né mon ſujet, je le ferois pendre, dit *Violent*. Vous videriez votre gobelet auparavant, dit la fée. Je crois que le gobelet ne pourroit lui ſauver la vie, répondit *Violent*; car enfin, n'eſt-il pas horrible, qu'un roi ne ſoit pas maître dans ſes états, & qu'il ſoit contraint d'abandonner un ouvrage qu'il ſouhaite achever, par l'obſtination d'un faquin, qui devroit s'eſtimer trop heureux de faire ſa fortune, en obligeant ſon maître, ſans le forcer à le contraindre, ou à abandonner ſon deſſein? Je ne ferai ni l'un ni l'autre, dit *Tity* en riant, & je prétends que cette maiſon ſoit le plus grand ornement de mon parc. Oh, je vous en défie, dit *Violent*, elle eſt tellement placée, qu'elle ne peut ſervir qu'à le gâter. Voici ce que je ferai, dit *Tity*, elle ſera environnée d'une muraille aſſez haute, pour empêcher cet homme d'entrer dans mon parc, mais pas aſſez pour lui en ôter la vue, car il ne ſeroit pas juſte de l'enfermer comme dans un priſon; cette muraille continuera des deux côtés, & l'on y lira ces paroles, écrites en lettres d'or: *Un roi, qui fit bâtir ce parc, aima mieux lui laiſſer ce défaut, que de devenir injuſte à l'égard d'un de ſes ſujets, en lui raviſſant l'héritage de ſes pères, ſur lequel il n'avoit d'autre droit, que celui de la force.* Tout ce que je vois me confond, dit *Violent*;

j'avoue que je n'avois pas même l'idée des vertus héroïques qui font les grands hommes. Oui, *Tity*, cette muraille sera l'ornement de votre parc, & la belle action que vous faites en l'élevant, sera l'ornement de votre vie. Mais, Madame, d'où vient *Tity* se porte-t-il naturellement aux grandes vertus, dont je n'ai pas même l'idée, comme je vous l'ai dit? Grand roi, lui répondit la fée, *Tity*, élevé par des parens, qui ne pouvoient pas le souffrir, a toujours été contredit depuis qu'il est au monde: il s'est accoutumé, par conséquent, à soumettre sa volonté à celle d'autrui dans toutes les choses indifférentes. Comme il n'avoit aucun pouvoir dans le royaume, pendant la vie de son père; qu'il ne pouvoit accorder aucune grace; & qu'on savoit que le roi avoit envie de le deshériter, les flatteurs n'ont pas daigné le gâter, parce qu'ils ne croyoient pas avoir rien à craindre, ni à espèrer de lui: ils l'ont abandonné aux honnêtes-gens, que le seul devoir attachoit à sa personne, & dans leur compagnie il a appris qu'un roi, qui est maître absolu pour faire du bien, doit avoir les mains liées, lorsqu'il est question de faire du mal; qu'il commande à des hommes libres, & non à des esclaves; que les peuples ne se sont soumis à leurs égaux, en leur donnant la couronne, que pour se donner des pères, des protecteurs

aux loix, un refuge aux pauvres & aux opprimés. Vous n'avez jamais entendu ces grandes vérités. Devenu roi dès l'âge de douze ans, les gouverneurs, à qui l'on a confié votre éducation, n'ont pensé qu'à faire leur fortune, en gagnant vos bonnes graces. Ils ont appelé votre orgueil, *noble fierté*; vos emportemens, des *vivacités excusables*: en un mot, ils ont réussi à gâter le plus heureux caractère, & ont fait jusqu'à ce jour votre malheur, & le malheur de vos pauvres sujets, que vous avez regardés & traités en esclaves; parce que vous pensiez, qu'ils n'étoient au monde que pour servir à vos caprices; au lieu que dans la vérité, vous n'y êtes que pour servir à les protéger, & à les défendre. *Violent* convint des vérités que lui disoit la fée; instruit de ses devoirs, ils s'appliqua à se vaincre pour les remplir; & il fut encouragé dans ses bonnes résolutions, par l'exemple de *Tity* & de l'*Eveillé*, qui conservèrent, sur le trône, les vertus qu'ils y avoient apportées.

Lady Spirituelle.

Ma Bonne, voilà le plus joli conte que j'aie entendu de ma vie; il me fait souvenir d'une petite histoire que j'ai entendu dire, & que je raconterai à ces dames, si vous voulez me le permettre.

Madem. Bonne.

Volontiers, ma chère.

Lady Spirituelle.

Il y avoit une femme d'une basse condition, qui étoit la plus malheureuse personne du monde ; elle avoit un mari qui la battoit tous les jours, jusqu'à la rendre malade. Elle fut trouver une vieille femme de ses voisines, qui passoit pour avoir beaucoup de science ; quelques-uns même disoient qu'elle étoit sorcière, parce qu'elle venoit à bout de tout ce qu'elle entreprenoit. La vérité est, que cette femme, ayant beaucoup de prudence, & s'attachant à connoître les caractères des personnes, avec lesquelles elle vivoit, leur faisoit faire tout ce qu'elle vouloit, & prévoyoit ce qu'elles avoient envie de faire. La bonne femme écouta les plaintes de sa voisine, & comme elle la connoissoit aussi bien que son mari, elle lui dit qu'elle vouloit employer sa science pour lui rendre service. Elle fut chercher une grande cruche pleine d'eau, la mit sur une table, fit trois tours, en disant quelques paroles latines ; puis elle mit deux grains de sel dans cette eau, & en ayant rempli une bouteille, elle dit à sa voisine : gardez cette eau bien soigneusement, & toutes les fois que vous verrez votre mari prêt à se fâcher,

empliſſez votre bouche de cette eau ; tant que vous l'aurez dans la bouche, je vous promets que votre mari ne vous battra pas. La femme remercia beaucoup ſa voiſine, & ne manqua pas de faire ce qu'elle lui avoit commandé. Elle ne douta plus que cette vieille ne fut véritablement ſorcière ; car pendant huit jours, que ſon eau dura, ſon mari ne la battit pas une ſeule fois. Elle fut fort affligée, quand elle vit ſa bouteille vide, & retourna chez la vieille pour la prier de la remplir. Vous n'en avez pas beſoin, lui dit cette femme ; cette eau eſt de l'eau de rivière, ſur laquelle j'ai dit des paroles qui ne ſignifioient rien. Mais pourtant, dit la jeune femme, cette eau a eu la vertu d'empêcher mon mari de me battre. Parce qu'elle vous a empêché de répondre à votre mari, dit la vieille ; car vous ne pouviez parler tout le temps que vous en aviez dans la bouche : retournez à votre maiſon, & quand vous verrez votre mari qui aura trop bu, ou qui ſera de mauvaiſe humeur, au lieu de l'obſtiner & de lui dire des injures, gardez le ſilence, comme ſi votre bouche étoit pleine d'eau, & vous verrez que ſa colère ſe paſſera. La jeune femme ſuivit le conſeil de la vieille, & elle s'en trouva bien ; car ſon mari, n'étant plus contredit mal-à-propos, perdit l'habitude de ſe mettre en colère, & vécut tou-

jours bien avec sa femme, qu'il aima beaucoup, aussi-tôt qu'elle fut devenue douce & patiente.

Madem. Bonne.

Votre histoire est fort jolie, ma chère: j'ai envie de donner une bouteille d'eau à Lady *Charlotte*. Vous en auriez grand besoin, n'est-ce pas, ma chère?

Lady Charlotte.

Oui, ma Bonne. Je vous assure pourtant, que je ne suis plus si méchante, & que je me corrige un peu tous les jours.

Madem. Bonne.

Si vous continuez, vous deviendrez bonne tout-à-fait. Parlons maintenant de la Géographie: mais avant d'examiner la situation de la *France*, je veux vous dire un mot de ce qu'elle étoit avant de porter ce nom.

Autrefois, on nommoit ce pays les *Gaules*, Il étoit habité par des peuples extrèmement forts & robustes, & qui avoient un courage féroce, qui les fit regarder longtemps comme invincibles. Ces peuples, s'étant multipliés, cherchèrent à s'établir dans d'autres pays, parce que les *Gaules*, quelque grandes qu'elles fussent, étoit devenues trop petites pour les contenir. Une grande armée de

Gaulois passa en Italie, & demandèrent honnêtement un pays qui n'étoit point cultivé, pour s'y établir. On le leur refusa, & on commit même une injustice à leur égard; ainsi, leur chef, nommé *Brenus*, après avoir demandé justice aux *Romains*, qui la lui refusèrent, mena son armée vers *Rome* qu'on avoit abandonnée. Ils brûlèrent ensuite cette ville, mais ayant été attaqués par un Romain, nommé *Camille*, au moment qu'ils croyoient avoir fait la paix, ils furent défaits & mis en pièces. Ces *Gaulois* qui brûlèrent la ville de *Rome*, sortoient de la ville de *Sens*, que je vais vous montrer sur la carte - - - - Dans d'autres temps, les *Gaulois* envoyèrent encore des armées, ou dans la Grèce, ou en Italie, mais elles furent presque toujours défaites, après avoir remporté de grandes victoires, & pillé les lieux où elles avoient passé. Enfin, les Gaules furent soumises par *Jules-César*, qui fut dix ans entiers à faire la guerre aux Gaulois. Je vous ai fait remarquer, en parlant de l'Angleterre, que la force des Romains diminuant de plus en plus, ils ne furent pas en état de conserver leurs conquêtes; elles leur furent enlevées par des nations, qui profitèrent de leur foiblesse. Un peuple, qu'on appeloit les *Visigots*, leur prirent le Languedoc & une partie de la Provence, que vous voyez au Sud de la France - - - Un autre

peuple, qu'on nommoit les *Bourguignons*, leur enleva ce pays que vous voyez, & qu'on appelle aujourd'hui *Bourgogne* & *Dauphiné*. Enfin, les Francs, qui demeuroient de l'autre côté du Rhin dans la Germanie, vinrent faire des courses dans les Gaules pour les piller, & à la fin ils s'y établirent sous un prince nommé *Clovis*, qui vint à bout d'en chasser le reste des Romains. *Clovis* fit par la suite un accommodement avec un autre peuple, qui, du consentement des Romains, s'étoit établi dans les Gaules; c'étoient les Anglois, comme nous l'avons vu en parlant de l'Angleterre. Ils habitoient la Bretagne, dont *Clovis* leur laissa une partie; mais, ce fut à condition que leurs princes ne prendroient plus la qualité de roi: depuis ce temps, on les nomma Comtes. Lady *Sensée* va me répéter en abregé ce que j'ai dit de la France. ——

Lady SENSÉE.

Ce pays autrefois s'appeloit les *Gaules*. Il fut soumis par *Jules-César*. Les *Visigots* & les *Bourguignons* s'y établirent en enlevant plusieurs provinces aux Romains, & fondèrent dans les Gaules deux royaumes, qu'on nommoit le royaume des *Bourguignons*, & celui des *Visigots*. Il y avoit un troisième royaume dans les Gaules, qu'on nommoit *Bretagne*, & il avoit été fondé par les

Anglois. Enfin *Clovis*, roi des *François*, ayant chassé des Gaules ce qui y restoit de Romains, y fonda le grand empire, qu'on a depuis nommé la *France*.

Madem. Bonne.

On ne peut pas mieux dire, ma chère. Allons, Lady *Mary*, répétez votre histoire.

Lady Mary.

Un homme, nommé *Eli-melec*, fut demeurer dans le pays des Moabites avec sa femme *Nahomi* & deux de ses fils, qui épousèrent des filles de Moab; ils avoient quitté leur contrée, parce qu'il y avoit une grande famine. Ils demeurèrent dix ans dans Moab, & pendant ce temps, le père & les deux fils moururent. *Nahomi* resta donc seule avec ses deux belles-filles, & elle eut envie de retourner dans son pays. Elle dit aux veuves de ses fils: retournez dans la maison de vos pères; je prie Dieu qu'il vous bénisse, parce que vous avez bien vécu avec mes fils, & ensuite avec moi. Dieu vous en récompensera, en vous donnant d'autres maris. Une de ses belles-filles lui dit adieu en pleurant, & retourna chez son père; mais l'autre qui se nommoit *Ruth*, lui dit: je ne vous quitterai point; votre Dieu sera mon Dieu, & votre peuple sera mon peuple, la mort seule me séparera de

tous. *Ruth* partit donc avec ſa belle-mère, & vint à *Bethléem*, qui étoit le pays de Nahomi, & tout le monde admiroit la vertu de cette jeune femme, qui avoit renoncé à tout, pour ſuivre ſa belle-mère, qui étoit fort pauvre. Comme c'étoit dans le temps de la moiſſon, Ruth dit à Nahomi : permettez que j'aille glaner, cela nous donnera moyen de vivre. Sa belle-mère y ayant conſenti, elle fut dans le champ d'un homme vieux & riche, qui ſe nommoit *Booz*, & qui étoit parent du père de ſon mari. *Booz*, étant venu voir ſes moiſſonneurs, & ayant appris que cette jeune femme étoit la Moabite, dont on admiroit le bon cœur, lui dit : Dieu vous béniſſe, ma chère fille : il vous récompenſera, j'en ſuis ſûr : ne ſortez point de mon champ, vous glanerez avec mes filles, & vous mangerez avec nous. Enſuite, *Booz* commanda à ſes ſerviteurs de reſpecter Ruth, & de laiſſer tomber, comme par hazard, beaucoup de bled, dans le lieu où elle glaneroit ; en ſorte qu'elle en ramaſſa une grande quantité, qu'elle porta à ſa belle-mère. Nahomi, charmée de la ſageſſe, de l'obéiſſance & de l'affection de Ruth, lui dit : mon enfant, je veux recompenſer ton amitié, & te donner le moyen de faire ta fortune : *Booz* eſt notre parent, & il doit t'épouſer ; va donc ce ſoir dans la grange où il couchera ; couche-toi à ſes

pieds, & il te dira ce qu'il faudra faire. Ruth obéit à sa belle-mère, & *Booz* s'étant éveillé à minuit, fut surpris de voir une femme couchée à ses pieds. Ruth lui dit: Monseignéur, vous savez que je suis votre parente, & que, selon la loi, vous devez m'épouser. *Booz* lui dit: en vérité, ma fille, tu montres que tu es bien sage; car tu n'as pas cherché un mari parmi les jeunes gens, mais tu as choisi un vieillard; il est vrai que je suis ton parent, mais il y a un autre homme qui est plus proche parent que moi, s'il refuse de t'épouser, comme la loi l'ordonne, je te prendrai pour ma femme; car tout le monde sait que tu as de la vertu. Le lendemain, *Booz* s'assit devant la porte de la ville, & ayant pris dix témoins parmi les anciens du peuple, il dit à cet homme, qui étoit plus proche parent que lui: Nahomi veut vendre la part de l'héritage de son mari, vois, si tu veux l'acheter, & épouser Ruth, pour donner des enfans à ton parent qui est mort. Cet homme lui répondit: je renonce à l'héritage & à la femme, prend-la pour toi. En même temps, il ôta son soulier selon la coûtume, car c'étoit une marque qu'il renonçoit à l'héritage du défunt. *Booz* prit le soulier, & épousa Ruth, & tout le peuple disoit, soyez heureuse avec cette femme, & que Dieu la bénisse, comme il a

fait *Rachel* & *Lia*. Dieu écouta les prières du peuple; car Ruth eut un fils, qui fut nommé *Obed*, & qui a été grand-père de David. Nahomi reçut cet enfant dans son sein; il la consola de tous ses malheurs, & lui tint lieu du mari, & des deux fils qu'elle avoit perdus.

Miss MOLLY.

Mon Dieu, ma Bonne, que cette histoire est touchante! j'ai eu envie de pleurer, en l'écoutant.

Madem. BONNE.

Et moi, ma chère, j'ai pleuré tout-à-fait. J'admire le bon cœur de Ruth pour sa belle-mère, sa sagesse, son obéissance: j'admire le bon cœur de *Booz*, qui veut lui faire du bien, comme par hazard, & sans qu'elle soit obligée de la remercier; remarquez bien cela, mes enfans. Ce n'est pas assez d'aimer à faire du bien; il faut encore apprendre à le faire. Il y a des gens qui assistent les pauvres; mais qui le font d'une manière si dure, qu'ils les font mourir de honte, au lieu de les soulager. Un honnête-homme est devenu pauvre; si vous allez lui dire: apparemment que vous avez perdu votre bien par votre mauvaise conduite; je veux bien pourtant vous emêpcher de mourir de faim, & je vous ferai l'aumône. Voyez-vous, mes enfans, cet

homme-là souffrira davantage, en recevant votre bienfait, qu'il n'eût souffert par la faim. Vous rendez service à un ami; mais vous lui faites valoir ce service, vous lui en parlez sans cesse; vous dites à tout le monde que cet homme vous a beaucoup d'obligation; & moi, je pense qu'il ne vous en a guères. Quand on rend un service, il faut tâcher que celui à qui on le rend ne le sache pas, il ne faut jamais lui en parler, mais tâcher de le lui rendre comme par hazard, & s'il découvre que vous avez voulu l'obliger, lui faire voir que vous avez eu plus de plaisir à lui rendre ce service, qu'il n'en a eu à le recevoir. Lady *Charlotte*, dites-nous votre histoire.

Lady CHARLOTTE.

Il y avoit un homme, nommé *Elkana*, qui avoit deux femmes; une d'elles, nommée *Anne*, n'avoit point d'enfans, & l'autre femme la méprisoit à cause de cela. Un jour, Anne fut au temple, pour demander au Seigneur de finir sa peine, & elle lui dit: Si tu me donnes un fils, O mon Seigneur, je le consacrerai à ton service. Comme Anne prioit avec ardeur, son visage étoit tout en feu, & le grand-prêtre *Héli* crut qu'elle avoit trop bu, & lui dit de sortir. Anne, au lieu de se mettre en colère, de ce qu'on la croyoit une ivrogneſſe, dit au grand-prêtre: Seigneur, je ne suis pas ivre;

je suis une pauvre femme affligée, qui vient demander du secours au Seigneur : s'il m'accorde un fils, le rasoir ne passera point sur sa tête, & je le consacrerai à mon Dieu. Que le Seigneur t'accorde ta demande ! reprit le grand-prêtre. Anne se releva pleine d'espérance, & le Seigneur lui accorda la grace qu'elle lui avoit demandée. Elle eut un fils qu'on nomma *Samuel*, & lorsqu'il fut sevré, Anne le mena au grand-prêtre, & lui dit: Seigneur, vous voyez cette femme qui étoit si affligée. Dieu m'a consolée, c'est pourquoi je vous amène mon fils, afin qu'il serve le Seigneur dans son temple. Le grand-prêtre bénit Anne & son mari, en disant : que le Seigneur vous envoie d'autres enfans, pour celui que vous lui donnez ! Anne eut donc encore trois fils & deux filles : une nuit, que le jeune Samuel dormoit auprès de l'arche du Seigneur, une voix l'appela. Il crut que c'étoit le grand-prêtre Héli, & s'étant levé, il fut lui demander ce qu'il lui vouloit. Je ne vous ai point appelé, mon fils, lui dit Héli, allez vous recoucher. La même chose étant arrivée trois fois de suite, Héli comprit que c'étoit Dieu qui appeloit Samuel, & lui dit : si l'on t'appelle encore une fois, tu répondras : parle, Seigneur, ton serviteur t'écoute. Samuel fit ce qu'Héli lui avoit commandé, & Dieu lui dit : Héli a négligé de corriger ses en-

fans, c'eſt pourquoi je lui ai annoncé, qu'aucun de ſes enfans ne parviendroit juſqu'à la vieilleſſe; car ſes enfans ſont des méchans, & il s'eſt contenté de les reprendre, ſans les punir ſévèrement, comme il le devoit. Samuel auroit bien voulu taire cette viſion au grand-prêtre, mais Héli lui ayant commandé de lui dire la vérité, Samuel lui raconta ce que le Seigueur lui avoit dit; & Héli répondit, que la volonté de Dieu s'accompliſſe! Depuis ce temps, le Seigneur fut avec Samuel, qui demeuroit en Scilo, & tout le peuple connut qu'il étoit un Prophète.

Lady SENSE'E.

Plus nous avançons dans l'hiſtoire de la Sainte Ecriture, plus je la trouve belle. Il me paroit qu'Héli étoit un honnête-homme, c'eſt bien dommage qu'il eût des enfans méchans.

Madem. BONNE.

C'étoit ſa faute, ma chère, autrement Dieu ne la lui auroit pas reprochée. Il s'étoit contenté de les reprendre, & cela dans les temps qu'ils commettoient de grands crimes, qui méritoient des châtimens plus ſévères. Combien de pères & de mères, qui feront malheureux, pour n'avoir pas puni leurs enfans? Vous voyez, Meſdames, qu'il ne faut pas ſe fâcher contre vos parens & vos maîtres, quand ils vous corrigent; ils

y ſont obligés; Dieu les puniroit bien ſévèrement, s'ils ne le faiſoient pas, comme vous verrez qu'il punit Héli.

Miſs MOLLY.

Dieu menaça les enfans d'Héli de les faire périr avant qu'ils devinſſent vieux. C'eſt donc une punition de Dieu quand on meurt jeune.

Madem. BONNE.

Souvent, ma chère; mais il arrive ſouvent auſſi, que la mort dans la jeuneſſe eſt un effet de la bonté de Dieu. Il enlève les enfans de ce monde, avant qu'ils aient commis de grands péchés, s'il prévoit qu'ils en doivent commettre, & devenir méchans; quelquefois auſſi, il y a des jeunes gens ſi vertueux, qu'ils ſont morts pour le ciel dès leurs premières années. Je liſois l'autre jour, qu'un prince, qui devoit être roi de Navarre, mourut à ſeize ans, & on croyoit qu'il avoit été empoiſonné en jouant de la flute. C'étoit le plus beau jeune homme qu'on pût voir, & à cauſe de ſa beauté on l'avoit ſurnommé *Phébus*; mais il avoit beaucoup de vertu, car au lieu de murmurer de ce qu'il mouroit ſi jeune, il dit ces belles paroles à ceux qui pleuroient auprès de ſon lit: *Mon royaume n'eſt pas de ce monde, ne me pleurez pas, je vais à mon père.* Vous

voyez bien, mes enfans, que la mort de cet aimable prince, étoit la récompense de sa piété, Dieu se hâtoit de le couronner dans sa gloire. Dites-nous votre histoire, Miss *Molly*.

Miss MOLLY.

Les Philistins, ayant déclaré la guerre aux Israëlites, les battirent, & ces derniers firent venir l'arche du Seigneur dans leur camp; mais comme ils étoient méchans, Dieu ne les assista point: ils furent défaits, l'arche du Seigneur fut prise par les Philistins, & les deux fils d'Héli furent tués. Cependant, Héli se tenoit sur le chemin pour apprendre des nouvelles, & il étoit plus inquiet pour l'arche du Seigneur, que pour ses fils. Un homme, qui s'étoit sauvé de la bataille, lui ayant dit, que l'arche étoit entre les mains des Philistins: il en eut une si vive douleur qu'il se laissa tomber, & s'étant cassé la nuque du cou: il mourut âgé de quatre-vingt dix ans. Les Philistins firent porter l'arche dans le temple de leur faux dieu Dagon; mais le matin, ils trouvèrent que l'idole de Dagon étoit tombée, la face contre terre, devant l'arche; ils la relevèrent, & le lendemain ils la trouvèrent encore contre terre, mais ses pieds & ses mains, qui étoient coupés, étoient sur le pas de la porte. Depuis, ils furent affligés de toutes sortes de maladies, à cause de l'arche; ils la promenoient de

ville en ville, & partout où elle entroit, les hommes tomboient malades. Après avoir gardé l'arche pendant sept mois, ils la mirent sur un chariot, auquel ils attachèrent deux vaches qui avoient de jeunes veaux, & qui n'avoient jamais été attelées. Ces vaches, au lieu de retourner à leurs écuries, prirent le chemin du pays des Israëlites; & les Philistins avoient aussi mis sur le chariot des présens, pour appaiser la colère du Seigneur, les vaches s'arrêtèrent dans un lieu, où les Bethsamites faisoient la moisson; ils jetèrent des cris de joie, quand ils virent l'arche; mais, l'ayant examinée curieusement & sans respect, Dieu en fit mourir un grand nombre. On porta l'arche dans une maison, ou elle demeura vingt-ans; & après ce temps les Israëlites se repentirent de leurs péchés; ils jetèrent hors de leurs maisons les idoles qu'ils avoient adorées, & Samuel ayant prié pour eux, ils obtinrent miséricorde. Depuis ce moment, ils furent toujours victorieux des Philistins, & reprirent leurs villes, & Samuel les jugeoit au nom du Seigneur.

Lady MARY.

Ma Bonne, étoit-ce donc un si grand péché de regarder l'arche, que Dieu fit mourir ceux qui l'avoient regardée avec curiosité?

Madem. BONNE.

Apparemment, ma chère ; car Dieu ne punit févèrement que ceux qui le méritent. Dieu avoit dit aux Ifraëlites, qu'il réfidoit dans l'arche d'une manière plus particulière, que dans les autres lieux ; il falloit donc ne la regarder qu'avec crainte & tremblement. Adieu, mes enfans, continuez à être bien fages, & à bien apprendre ; fouvenez-vous auffi que Dieu demeure d'une manière particulière, dans les lieux où l'on s'affemble pour prier, & pour écouter fa parole ; & craignez qu'il ne vous puniffe comme il a fait les Bethfamites, fi vous n'avez pas foin de vous tenir en fa préfence avec refpect, & d'une manière pieufe & décente.

XXIII. DIALOGUE.

Vingt & unième Journée.

A cette leçon il y a une nouvelle écolière, qu'on nomme Lady Tempête, *âgée de* 12 *ans.*

Lady SENSÉE.

MA Bonne veut bien, Mefdames, que je vous répète une petite hiftoire, que nous avons lue hier au foir : je vais donc vous la raconter.

Il y avoit une femme, qui étoit bien méchante; elle ne pouvoit garder aucun domestique, elle battoit ses enfans, & elle les rendoit si malheureux, qu'elle les fit mourir de chagrin, aussi bien que son mari. Quoique cette femme fût encore jeune, qu'elle eût une grande fortune, & qu'elle fût riche, personne ne se présentoit pour l'épouser, tant elle étoit haïe. A la fin, un gentil-homme du voisinage eut le malheur d'en devenir amoureux, & il la demanda en mariage. Comme c'étoit un fort honnête-homme, tout le monde le plaignit, & un de ses amis lui représenta, qu'il alloit faire la plus grande sottise du monde, en épousant cette furie, qui le feroit mourir de chagrin. Ne vous embarrassez de rien, lui répondit le gentil-homme; avant qu'il soit un mois je veux rendre cette femme douce comme un mouton. Le mariage se fit dans de château de la dame, à quatre heures du matin, & au sortir de la chapelle, elle voulut monter à sa chambre pour faire sa toilette; car elle attendoit une grande compagnie qu'elle avoit priée à diner: elle fut fort surprise, lorsque son mari lui dit, qu'il n'étoit pas nécessaire qu'elle s'habillât, parce qu'il étoit résolu de la mener diner à sa terre, qui étoit à quatre lieues de-là. En vérité, monsieur, lui dit la femme, je crois que vous êtes devenu fou; avez-vous oublié que nous attendons compagnie? Je

n'ai point de compte à vous rendre de mes actions, lui répondit le nouveau marié; accoûtumez-vous à m'obéir sans raisonner, madame; car je suis si brutal que vous auriez sujet de vous repentir de votre résistance; montez donc à cheval tout-à-l'heure. Cette femme furieuse dit à son mari, qu'il pouvoit partir tout seul, mais qu'assurément elle ne sortiroit pas. Le gentil-homme, sans s'émouvoir, appela quatre grands laquais, qu'il avoit menés avec lui, & leur dit: si madame ne monte pas à cheval de bonne grace, prenez-la de force, & la liez sur le cheval. Cette femme outrée, voyant qu'elle n'étoit pas la plus forte, monta sur le cheval, en vomissant mille injures contre son mari, qui ne faisoit pas semblant de l'entendre. Pendant ce temps, une chienne, qu'il aimoit beaucoup, vint le caresser; retire-toi, lui dit-il, je ne suis pas d'humeur de recevoir tes caresses. Cette pauvre chienne, qui ne l'entendoit pas, revint une seconde fois pour le caresser; oh, dit-il, je n'aime pas qu'on m'obstine; & ayant pris un pistolet, qui étoit à l'arçon de sa selle, il brûla la cervelle à cette pauvre bête. A ce spectacle, la dame effrayée, cessa de lui dire des injures; ce brutal-là, dit-elle en elle-même, pourroit bien me traiter comme sa chienne. Ils firent trois lieues de chemin, sans dire un seul mot; mais le cheval de la femme ayant refusé de passer

auprès d'un arbre, qui lui faisoit peur, son mari lui commanda de descendre, puis il dit au cheval, je t'apprendrai à obéir; & prenant son pistolet, il lui cassa la tête avec le plus grand sang-froid du monde. Mon Dieu, ayez pitié de moi, disoit tout bas la femme; que vais-je devenir seule avec cet enragé? il me tuera au premier moment. J'ai changé de pensée, lui dit le gentilhomme, retournons au château, je ferai marcher mon cheval au petit pas, afin que vous puissiez me suivre; mais comme je ne veux pas perdre la selle du cheval que j'ai tué, vous aurez la bonté de la porter sur vos épaules. Cette femme, plus morte que vive, prit la selle, sans oser dire un seul mot, & arriva à son château, suant à grosses goutes. Pendant son absence, on avoit donné congé à tous ses domestiques, & elle en trouva d'autres qu'elle ne connoissoit pas, & qui avoient une mine si terrible, qu'ils la faisoient trembler; elle eut bien voulu s'enfuir, mais il n'y avoit pas moyen d'y penser. Son mari la fit diner & souper sans qu'elle eût appétit, & elle crut être morte, quand il lui dit qu'elle pouvoit monter dans sa chambre, parce qu'il vouloit se coucher; car en même temps, il prit ses pistolets. En entrant dans cette chambre, qu'elle regardoit comme devant être son tombeau, il s'assit dans un fauteuil, & lui commanda de le déchausser. Elle obéit en silence.

enfuite, fon mari lui ayant dit de s'affeoir dans le même fauteuil, la déchauffa à fon tour. Il eft bien jufte, lui dit-il, que je vous rende le même fervice que j'ai reçu de vous, car tel eft mon humeur; je traite les gens comme ils me traitent: c'eft à vous à prendre vos mefures là-deffus. Pour une brutalité que vous me ferez, je vous en rendrai quatre; mais auffi vous n'aurez pas pour moi la moindre complaifance, que je ne vous la rende avec ufure, c'eft-à-dire, beaucoup plus grande. Votre conduite réglera donc la mienne, & il ne tiendra qu'à vous, d'être la plus heureufe de toutes les femmes avec moi; mais fouvenez-vous bien, que fi vous vouliez faire le Diable avec moi, comme vous l'avez fait avec le défunt, vous trouveriez en moi un Diable cent fois plus méchant que vous. Cela fuffit, monfieur, lui dit la femme; tenez votre parole, je fuis contente: fi mes manières doivent régler les vôtres, comme je reconnois que cela eft jufte, je ne vous reverrai jamais, tel que je vous ai vu aujourd'hui. Effectivement, cette femme fit de férieufes réflexions fur fa conduite paffée, & fermement perfuadée qu'elle avoit enfin trouvé plus méchant qu'elle, elle fe détermina à fe corriger, & elle y réuffit au grand étonnement de tout le monde; en forte qu'il n'y eut jamais de mariage plus heureux.

Madem. BONNE.

Avouez, Mesdames, que ce gentil-homme avoit pris un bon parti. Vous voyez, par exemple, combien je suis douce envers vous; je ne vous ai jamais grondée, je puis pourtant vous assurer, que, si j'avois trouvé parmi vous une écolière, qui ressemblât à cette dame, j'aurois pris le même parti que ce gentil-homme; car il n'y a pas d'autre moyen de ranger celles qui ne veulent pas se corriger par la douceur. S'il plaît à Dieu, je n'aurai jamais besoin d'en venir à ces extrémités; vous êtes toutes bonnes & dociles: j'espère que Lady *Tempête*, qui vient passer quelques mois avec sa cousine, Lady *Sensée*, suivra vos bons exemples, & que nous serons toujours bonnes amies.

Lady TEMPETE.

Je l'espère, Mademoiselle.

Madem. BONNE.

Appelez-moi votre Bonne, comme les autres, ma chère; venez m'embrasser, & ne soyez point timide avec moi. Car, comme je vous l'ai dit, je veux être votre bonne amie; je la suis de toutes ces dames; elles font tout ce que je veux, je ne cherche qu'à leur faire plaisir; demandez-le à Lady *Charlotte*, qui étoit autrefois méchante comme un petit démon, & qui

eſt devenue ſi bonne fille, qu'elle eſt ma favorite aujourd'hui.

Lady Mary.

Ma Bonne, ſi vous aimez mieux Lady *Charlotte* que moi, je ſerai jalouſe.

Madem. Bonne.

Je vous aime toutes de tout mon cœur, Meſdames : il eſt vrai que j'ai un grand foible pour celles qui ſont un peu dragons, quand je ſuis venue à bout de les vaincre.

Lady Tempete.

Je pourrai donc devenir votre favorite.

Madem. Bonne.

Comment, ma chère, ſeriez-vous un peu dragon?

Lady Tempete.

Je ſuis ſure, que Maman vous l'a dit, & que c'eſt à cauſe de moi que vous avez fait répéter à Lady *Senſée* l'hiſtoire de cette méchante femme.

Madem. Bonne.

Tenez, ma chère, je ne veux pas vous tromper : vous l'avez deviné. Mais, pourvu que vous ayez de la bonne volonté, je ne m'effraie point de vos défauts, nous les corrigerons. Soyez bien attentive à la leçon,

ma chère; peut-être trouverons-nous quelque chose dans ce qui va être répété, qui vous encouragera à devenir bonne fille. Lady *Spirituelle*, vous avez lu l'histoire de France; dites-nous, combien il y a eu de différentes maisons sur le trône, depuis l'établissement de la monarchie.

Lady SPIRITUELLE.

Il est vrai, ma Bonne, que j'ai lu l'histoire de France; mais je l'ai lue si vîte, que je ne m'en souviens pas d'un mot. Quand j'ai des livres, je suis comme un gourmand qui est devant une bonne table, je voudrois les lire tous en une fois, je me dépêche, je les avale, pour en lire d'autres.

Madem. BONNE.

Et comme le gourmand n'engraisse pas toujours, & qu'au contraire il a souvent des indigestions, vous vous donnez des indigestions de lecture, qui ne vous rendent pas plus savante: il faut vous corriger de ce défaut, ma chère. Lady *Sensée* lit moins que vous, mais elle tire plus de profit de ses lectures; elle va répondre à la question que je vous ai faite.

Lady SENSE'E.

Il y a eu en France trois maisons, ou trois races; on nomme la première la race des *Mérovingiens*, à cause d'un des aïeux

de *Clovis*, qui ſe nommoit *Mérové*, & qui avoit fait quelques courſes dans les Gaules ſans s'y être établi. La ſeconde race eſt celles des *Carlovingiens*; on la nomme ainſi à cauſe de *Charlemagne*, quoique ce ſoit ſon père *Pepin*, qui ait fait entrer la couronne dans ſa maiſon; & la troiſième race eſt celle des *Capétiens*, qui a commencé ſous *Hugues Capet*, & qui règne encore aujourd'hui en France.

Madem. BONNE.

Retenez bien ceci, Meſdames; voyons maintenant, comment nous partagerons la France, telle qu'elle eſt aujourd'hui, mais nous ne nommerons pas toutes les provinces, nous ne parlerons que des principales.

On trouve au Nord de la France, la Lorraine, les Pays-Bas François, la Picardie, les Pays reconquis, la Normandie, & la Bretagne. Retenez bien ces provinces, mes enfans; la premiere fois, je vous dirai ce qu'il y a de particulier dans chacune de ces provinces. Lady *Mary*, dites-nous préſentement votre hiſtoire.

Lady MARY.

Samuel étant devenu vieux, ſes enfans jugèrent le peuple à ſa place; mais ils ne reſſembloient point à leur père, car ils étoient méchans, & prenoient de l'argent pour condamner les innocens, & pardonner

aux coupables. Les Iſraëlites dirent donc à *Samuel*: donnez-nous un roi pour nous gouverner, comme les autres nations. Cette demande affligea *Samuel*, mais le Seigneur lui dit: ce n'eſt pas toi que le peuple a rejeté, c'eſt moi; explique-leur à quoi ils s'engagent en demandant un roi, & enſuite donne-leur en un. Il prendra leurs fils pour les faire courir devant ſon chariot: Il obligera leurs filles à être ſes cuiſinières & ſes ſervantes: Il prendra la dixième partie de leurs biens, de leurs champs, & de leurs vignes, pour les donner à ſes ſerviteurs; alors ils crieront vers moi, qui ſuis le Seigneur, contre le roi qu'ils auront choiſi; mais je ne les écouterai pas. *Samuel* repréſenta toutes ces choſes aux Iſraëlites; mais comme ils s'obſtinèrent à demander un roi, Dieu dit à *Samuel*, de préparer un ſacrifice, & qu'il lui enverroit celui qu'il avoit choiſi. Il y avoit un homme de la tribu de Benjamin, nommé *Saül*, qui étoit beau de viſage & plus grand que tous les jeunes gens de ſon âge. Le père de *Saül*, ayant perdu ſes âneſſes, commanda à ſon fils de les aller chercher, & il courut fort loin avec ſon ſerviteur, pour les trouver. Après avoir cherché longtemps, ſon ſerviteur lui dit: Allons conſulter *Samuel*, qui eſt l'homme de Dieu. Et *Samuel*, ayant invité *Saül* à diner, lui fit donner la meilleure part, & le mena enſuite

fur le haut de la maifon : là il répandit fur lui uue phiole d'huile, & lui dit, que Dieu l'avoit choifi pour gouverner fon peuple. Et comme *Saül* lui répondit, qu'il étoit de la dernière des tribus du peuple ; *Samuel* lui donna plufieurs fignes pour lui prouver fon élection, & lui dit entre autres chofes : *vous* rencontrerez au fortir d'ici une troupe de prophètes ; vous vous mêlerez avec eux, & vous prophétiferez, enfuite vous m'attendrez pendant fept jours, pour offrir un facrifice au Seigneur. *Saül* étant forti, rencontra les prophètes, & l'efprit de Dieu l'ayant rempli, il devint un autre homme. Ceux, qui le connoiffoient, furent tout étonnés de l'entendre prophétifer, & difoient : *Saül, entre les prophètes!* ce qui a paffé en proverbe. Cependant, *Samuel* ayant affemblé le peuple, on tira au fort, & il tomba fur *Saül*, qu'on eut bien de la peine à trouver, car il s'étoit caché.

Lady CHARLOTTE.

Je vous prie, ma Bonne, pourquoi *Saül* fe cachoit-il pour ne pas être roi ? tous les hommes fouhaitent de l'être.

Madem. BONNE.

Ce font des aveugles, qui ne connoiffent ni les périls, ni les devoirs de la royauté. Il s'eft trouvé des hommes parmi les payens, qui ont fait comme *Saül*, & on a eu beau-

coup de peine à les déterminer à recevoir la couronne. Un roi eſt l'homme chargé du bonheur du peuple, auquel il doit ſacrifier toutes ſes inclinations, & tous ſes plaiſirs. Un bon roi n'en doit point avoir d'autres; mais il eſt d'autant plus malheureux, qu'il ne fait pas tout le bien qu'il ſouhaiteroit de faire, & qu'on ſe ſert de ſon nom, pour faire ſouvent beaucoup de mal. Un homme ſenſé doit donc trembler en devenant roi, comme fit *Saül.* Continuez, Lady *Charlotte.*

Lady CHARLOTTE.

Les Ammonites marchèrent contre les habitans de Jabes, qui leur dirent: faites alliance avec nous, & nous vous ſervirons. Mais le chef des Ammonites répondit: toute l'alliance que je ferai avec vous, eſt de vous crever à chacun l'œil droit. Les habitans de Jabes, bien effrayés, demandèrent ſept jours pour faire réponſe, & ayant fait ſavoir leur ſituation à leurs frères les Iſraëlites, ils jetèrent de grands cris. *Saül*, qui labouroit la terre, ayant ſu la cauſe de cette déſolation, fut ſaiſi de l'eſprit du Seigneur, & ayant coupé en pièces les bœufs avec leſquels il labouroit, il les envoya par toutes les villes, & dit, qu'il feroit le même traitement à ceux qui refuſeroient de ſuivre *Samuel* & lui. Il aſſembla donc une grande armée, & battit tellement les Ammonites, qu'il n'en reſta pas deux enſemble. Il y

avoit eu plusieurs personnes parmi le peuple, qui n'avoient pas été contentes de ce que *Saül* étoit devenu roi ; elles l'avoient méprisé, & ne lui avoient point fait de présens, ce qu'il avoit sagement dissimulé ; mais après cette grande victoire, le peuple dit, qui sont ces personnes qui ont murmuré contre l'élection de *Saül*; donnez-nous les, & nous les ferons mourir. *Saül* alors remporta une plus grande victoire sur lui même, que celle qu'il avoit remportée sur les ennemis. On ne fera mourir personne aujourd'hui, dit-il, d'autant que c'est un jour de réjouissance, dans lequel le Seigneur nous a délivrés. *Saül* régna paisiblement pendant deux ans ; mais son fils *Jonathan* ayant attaqué les Philistins, ils assemblèrent une armée innombrable contre les Israëlites. Le plus grand nombre effrayé, se cacha, & les autres s'assemblèrent auprès de *Saül*. Or, *Samuel* avoit dit à *Saül* : vous m'attendrez pour sacrifier au Seigneur. *Saül* attendit sept jours ; mais, voyant que *Samuel* ne venoit point, & que ses soldats désertoient, il offrir seul le sacrifice. A peine fut-il achevé, que *Samuel* arriva, qui dit à *Saül* : Si vous eussiez obéi à ce que le Seigneur vous a commandé par ma bouche, la couronne seroit restée dans votre famille ; mais parce que vous avez désobéi, le Seigneur vous rejette, & a choisi un autre roi, qui sera selon son cœur. Cette parole af-

fligea *Saül*, qui ſe prépara pourtant à combattre contre les Philiſtins.

Lady SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, *Saül* avoit attendu *Samuel* pendant ſept jours; il avoit, ce me ſemble, une bonne raiſon d'offrir le ſacrifice, puiſque tous ſes ſoldats s'en alloient: qu'auroit-il fait tout ſeul contre les Philiſtins?

Madem. BONNE.

Le Seigneur, auquel il auroit obéi, auroit été avec lui, ma chère, & ſon ſecours vaut mieux que des millions de ſoldats. Quand Dieu commande, ce n'eſt pas à nous de raiſonner, il faut ſeulement nous ſoumettre. *Saül* déſobéit parce qu'il perdit la confiance en Dieu, il douta de ſa puiſſance, de la vérité de ſes promeſſes, lui qui avoit reçu tant de preuves de ſa divine protection; n'étoit-ce pas une grande ingratitude de ſa part? Continuez cette hiſtoire, Miſs *Molly*.

Miſs MOLLY.

Les Philiſtins avoient leur camp proche de celui des Iſraëlites, & *Jonathan*, plein de confiance en Dieu, auquel il demanda du ſecours, fut dans leur camp ſuivi d'un ſeul homme: il tua vingt Philiſtins, & Dieu les frappa d'une telle crainte, qu'ils s'entre-tuoient, ou jettoient leurs armes pour fuir plus vîte. *Saül* les pourſuivit, & dit; mau-

dit soit celui qui mangera avant que j'aie fini de vaincre mes ennemis. Le peuple étoit fort fatigué, & avoit une grande faim; mais quoiqu'il passât dans un bois où il y avoit beaucoup de miel, personne n'osa y toucher. *Jonathan*, qui ne savoit pas les paroles que son père avoit dites, se trouva mal du besoin de manger, & il prit un rayon de miel au bout de sa baguette; ce petit secours le fortifia, & quelqu'un lui ayant dit le serment que son père avoit fait, il le blama. Cependant après la victoire, *Saül* consulta Dieu pour savoir, s'il devoit encore combattre les Philistins; mais le Seigneur ne lui répondant point, il connut par la, que quelqu'un avoit manqué au serment qu'il avoit fait. Il tira au sort pour connoître le coupable, & le sort tomba sur *Jonathan*. *Saül* vouloit le faire mourir, mais le peuple s'y opposa, & força le roi de lui accorder sa grace.

Lady CHARLOTTE.

Je mourrois de peur que *Saül* ne fit mourir *Jonathan*; il n'étoit pas coupable, puisqu'il ne savoit pas le serment que son père avoit fait.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, ma chère; mais il avoit pris la liberté de murmurer contre son père à cause du serment qu'il avoit fait; cette

faute devoit être punie, & elle le fut par la frayeur qu'il eut de mourir. Admirez la conduite de ce jeune prince. Il commence par s'adresser au Seigneur; & plein de confiance en son secours, il ne craint point d'attaquer une grande armée, n'ayant qu'un seul homme avec lui. Que ne ferions-nous pas par le secours de la prière, & de la confiance en Dieu?—Allons, Lady *Tempête*, c'est-là qu'il faut chercher du secours: vous avez un grand nombre d'ennemis à combattre; l'orgueil, l'entêtement, la colère. Vous n'en viendrez pas à bout, si vous êtes toute seule; mais si Dieu combat avec vous, comme avec Jonathan, & avec les Israëlites, vous remporterez certainement la victoire, & cela sans avoir autant de peine que vous vous l'imaginez.

Lady TEMPETE.

On vous a fait un joli portrait de mon caractère; mais on ne vous a pas dit, que souvent on me force à me mettre en colère, en m'obstinant mal-à-propos. Après tout, Mademoiselle, chacun a son caractère; & je vous assure, que celles qui parlent du mien, en ont encore un plus mauvais.

Madem. BONNE.

Ce que vous dites-là, n'est pas bien, ma chère; vous savez que vous devez du respect à celles qui m'ont avertie.

Lady TEMPETE.

Je fais que je dois du refpect à ma mère; mais elle ne vous auroit rien dit, fi ma fervante ne l'avoit pas fait parler, & je ne crois pas devoir du refpect à ma fervante.

Madem. BONNE.

Vous êtes dans l'erreur, Madame. La perfonne, que votre mère a mife auprès de vous, & qu'il vous plaît d'appeler votre fervante, a reçu ordre de votre mère de veiller fur votre conduite, & par conféquent, elle tient fa place, & vous lui devez du refpect. J'ajoute même, que vous en devez à tout le monde; & que, fi vous ne changez pas votre caractère, perfonne ne vous en devra.

Lady TEMPETE.

Je fuis d'un rang qui me donnera les moyens de me faire refpecter, quand même on ne le voudroit pas.

Madem. BONNE.

Puifque vous me forcez à vous dire des verités dures, je vous avertis, mon enfant, que loin d'avoir aucun refpect pour votre rang, ni pour votre perfonne, je vous méprife plus que les femmes qui vendent du poiffon dans les rues; vous n'avez au deffus d'elles que votre orgueil, or, c'eft un

titre qui n'inſpire de reſpect à perſonne. Je vous prie, Madame, de ne point travailler quand je vous parle, & de m'écouter avec attention.

Lady TEMPETE.

Je ne fais point de mal en travaillant, cela m'amuſe : & c'eſt par mauvaiſe humeur que vous voulez me priver de ce plaiſir ; mais je ne laiſſerai pas pour cela de continuer.

Madem. BONNE.

Il y a du mal à travailler, quand une perſonne, à qui vous devez du reſpect, vous parle, & vous m'en devez, Madame, auſſi bien que de l'obéiſſance.

Lady TEMPETE, *riant.*

Moi, je vous dois du reſpect & de l'obéiſſance !

Madem. BONNE.

Oui, ma très-chère, & certainement ſi vous m'en manquez, ce ſera intérieurement ; car je ne le ſouffrirai pas. Je commence par vous montrer, que je ſuis la maîtreſſe ici, en jetant votre ouvrage au feu. Je ſuis charmée que vous nous don-

piez, dès le premier jour, un échantillon de votre méchanceté, je commencerai auſſi à vous montrer ce que je ſais faire. Vous êtes comme cette méchante femme, dont je vous ai fait raconter l'hiſtoire; vous avez trouvé plus méchante que vous. Je ne me flatte plus de vous rendre bonne; mais au moins, je ſuis ſure de vous rendre la plus malheureuſe de toutes les créatures. Pour commencer, je vous avertis que vous reſterez, toute la journée, avec des perſonnes de votre ſorte, c'eſt-à-dire, ſans éducation, & que vous mangerez avec les ſervantes à la cuiſine.

Lady Charlotte *à Lady* Tempête.

Ma chère, ſi vous voyez combien vous êtes devenue laide, depuis que vous parlez inſolemment à ma Bonne, vous lui demanderiez pardon tout-à-l'heure.

Madem. Bonne.

Laiſſez-la, ma chère, elle ne mérite pas qu'on s'intéreſſe à elle. Je ſuis pourtant charmée, mes enfans, que cela ſe ſoit paſſé devant vous. Cette leçon vous fera plus de bien, que tout ce que je pourrois vous dire contre l'orgueil.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, quand je penſe que j'étois comme cela, il y a ſept mois, cela me fait trembler. Que je vous ai d'obligation, de m'avoir aidé à me corriger ?

Madem. BONNE.

Vous aviez de la bonne volonté, mon enfant; d'ailleurs vous n'aviez que ſept ans: le dragon d'orgueil, qui étoit dans votre cœur, étoit encore tout petit, nous l'avons étranglé facilement; mais le dragon de cette malheureuſe créature eſt fort, il a treize ans, & il l'étranglera elle-même au premier jour. Qu'avez-vous à pleurer, Lady *Senſée ?*

Lady SENSE'E.

Ma Bonne, vous ſavez que j'aime ma couſine de tout mon cœur, jugez combien je ſuis affligée de la voir ſi méchante: eſt-ce donc qu'elle eſt déjà trop vieille pour ſe corriger ?

Madem. BONNE.

Il n'eſt jamais trop tard, ma chère; mais il eſt vrai, qu'elle aura plus de peine à ſe corriger aujourd'hui, qu'elle n'en auroit eu

hier, que cela sera plus difficile demain qu'aujourd'hui, & que cela deviendra plus difficile de jour en jour. En vérité, elle me fait pitié. Je vous recommande à toutes, de prier beaucoup Dieu pour elle, afin qu'il la convertisse.

Lady Spirituelle.

De tout mon cœur, ma Bonne; mais peut-être qu'elle a regret à présent de toutes les sottises qu'elle a faites.

Madem. Bonne.

Non, ma chère, je m'y connois, elle crève d'orgueil actuellement; elle fait ce qu'elle peut pour paroître gaie, parce qu'elle croit me braver par-là, & elle étouffe d'envie de pleurer. La pauvre enfant croit me donner du chagrin, & elle m'en donne effectivement; car elle se fait un grand tort à elle-même. Pour moi, qui ne m'intéresse à elle que par charité, si son orgueil ne blessoit pas son ame que j'aime, je lui pardonnerois de tout mon cœur les sottises qu'elle m'a dites, cela ne m'a pas donné la fièvre, ni mal à la tête; & elle m'en diroit cent fois davantage, que cela ne pourroit me faire aucun tort. Adieu, Mesdames, je suis fâchée que cela nous ait dérangées;

j'avois un joli conte à vous dire, mais je le garde pour la première fois.

Lady SENSE'E, *embraffant la* BONNE.

Ma chère amie, pour l'amour de Dieu, ne laiffez pas ma coufine dans fon orgueil, pardonnez-lui : mon Dieu ! fi elle mouroit cette nuit, que deviendroit-elle ?

Madem. BONNE.

Mais, ma chère, quand je lui pardonnerois, le bon Dieu ne lui pardonnera pas, fi elle n'a pas de regret.

Lady TEMPETE *fe jette entre les bras de la Gouvernante en pleurant.*

Madem. BONNE.

Voilà l'orgueil qui crève. Courage, mon enfant, avez-vous regret de votre faute ?

Lady TEMPETE.

A quoi cela ferviroit il ? Vous dites, que je fuis trop vieille pour me corriger.

Madem. BONNE.

Je ne dis pas cela, mon enfant ; mais je dis que vous aurez plus de peine qu'une autre. Si vous vouliez me promettre de

faire tout ce que je vous dirai, je pourrois vous promettre aussi qu'avec le temps vous deviendrez bonne.

Lady Tempete.

Je ne sais ce que je veux, je vois bien que je suis un monstre d'orgueil, que ces dames doivent me mépriser, que vous devez me haïr, & que je me hais moi-même.

Madem. Bonne.

C'est déjà quelque chose que de savoir tout cela, mon enfant. Prenez courage. Vous avez une occasion de vous corriger, que vous ne retrouverez jamais; profitez en. D'ailleurs, considérez combien vous serez malheureuse, si vous ne le faites pas. Votre mère vous a abandonnée à ma discrétion; je trahirois sa confiance, si je vous laissois avec vos défauts: me voilà donc dans la nécessité de vous tourmenter misérablement; car il est bien sûr, que j'offenserois Dieu, si je vous laissois telle que vous êtes. Ne vaudroit-il pas mieux que nous fussions bonnes amies, & que nous travaillassions toutes les deux à vous corriger petit-à-petit? Je ne demanderai pas l'impossible. D'ailleurs, tout ce que je vous dirai, ce sera par amitié, & non pas pour vous donner du chagrin. Je n'aime pas à gronder, & je

vous assure que je serai malade de ce que j'ai fait aujourd'hui.

Lady TEMPETE.

Mais, si je vous promets de me corriger, me ferez-vous manger avec les servantes à la cuisine?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère; vous y mangerez ce soir, pour punir la sottise que vous avez faite aujourd'hui. Quand on a véritablement envie de se corriger, on fait de bon cœur les choses qu'on nous ordonne pour cela.

Lady SENSE'E.

Permettez-moi d'y manger aussi, ma Bonne, afin qu'elle ne soit pas si honteuse.

Madem. BONNE.

Je loue votre charité, mon enfant; mais il ne faut pas diminuer sa peine, elle mérite de la souffrir. Elle s'est abaissée au dessous d'une servante par son orgueil; & je vous assure, qu'elle est actuellement la dernière des créatures aux yeux de Dieu. Il faut donc qu'elle rachète son rang par cette réparation; cela lui attirera la grace du bon Dieu, pour devenir meilleure; mais pour

cela, il faut qu'elle le faſſe de bon cœur. Lady *Tempête*, je vous laiſſe la maîtreſſe là deſſus; mais penſez-y bien, j'ai dans l'eſprit que cela vous corrigera.

Lady Tempete.

Puiſque vous croyez que cela peut ſervir à me corriger, je le ferai; mais cela eſt pourtant bien horrible de ſouper avec ces créatures.

Madem. Bonne.

Ces créatures ſont des créatures comme vous, ma chère enfant; & comme ce ſont de braves filles, & qu'elles font bien leur devoir, ce ſont des créatures actuellement au deſſus de vous. Si elles ſavoient combien vous êtes méchante, elles ne voudroient pas vous faire cet honneur, & ſe croiroient deshonorées. Car enfin, il n'eſt point honteux d'être née fille d'un payſan, ou d'un ſavetier, de demander l'aumône, & d'être ſervante: tout cela ne deshonore point; tout cela n'eſt point un péché, & ne mène pas en enfer; mais il eſt honteux d'avoir de l'orgueil, cela damne. Vous avez lu l'Evangile, Lady *Tempête*. N'avez-vous pas vû que Jéſus-Chriſt, qui eſt le Roi du ciel & de la terre, étoit ſi pauvre, qu'il eſt né dans une étable? Il a pris

des pauvres pour être ses compagnons, & celui, qui passoit pour son père, étoit un pauvre charpentier, quoiqu'il fût de la famille royale.

Lady Tempete.

Allons, je prends une bonne résolution. Oui, ma Bonne, je souperai avec les servantes à la cuisine.

Madem. Bonne.

De bon cœur?

Lady Tempete.

Oui, de bon cœur.

Madem. Bonne.

Venez m'embrasser, mon enfant, faisons la paix: je commence à espérer quelque chose: puisque vous vous êtes soumise généreusement à la pénitence que je vous ai imposée, je vous en dispense pour cette fois, & je me contente de votre obeïssance.

Lady Tempete.

Vous êtes bien bonne, de me pardonner comme cela; je vous assure que cela me rend toute honteuse, d'avoir pu vous donner du chagrin.

Lady MARY, *sautant de joye.*

Et moi, je suis si contente de voir que Lady *Tempête* est devenue bonne, que je lui pardonne de bon cœur le tort qu'elle nous a fait en empêchant ma Bonne de nous dire un conte.

Madem. BONNE.

Lady *Mary* en revient toujours à ses contes, elle les aime terriblement.

Lady MARY.

Cela est vrai, ma Bonne. Mais vous nous avez dit que celui qui passoit pour le père de Jésus-Christ, étoit de la famille royale; comment donc se pouvoit-il faire qu'il fût charpentier?

Lady SPIRITUELLE.

Cela arrive quelquefois, ma chère, & je me souviens d'avoir vu dans l'histoire ancienne, qu'il y avoit un homme de la famille royale de Sidon qui étoit jardinier.

Lady MARY.

Ma Bonne, voulez-vous permettre à Lady *Spirituelle*, de nous raconter cette histoire?

Madem. BONNE.

Nous avons encore un demi quart d'heure, ainsi elle peut vous la raconter.

Lady SPIRITUELLE.

Il y avoit un roi, nommé *Alexandre*, dont le favori se nommoit *Ephestion*. Ce roi vint dans la ville de *Sidon*, & les Sidoniens le prièrent de leur donner un roi de sa main. *Alexandre* dit à *Ephestion:* je vous donne cette couronne, vous pouvez en faire présent à quelqu'un de vos amis. *Ephestion* logeoit chez deux gentils-hommes qui étoient frères & fort honnêtes gens. Il leur dit, qu'*Alexandre* lui ayant permis de disposer de la couronne, il ne pouvoit mieux faire que de la donner à l'un d'eux. Les deux frères le remercièrent de sa bonne volonté; mais ils lui dirent que selon leurs lois ils ne pouvoient pas monter sur le trône, parce qu'ils n'étoient pas de la famille royale. *Ephestion* fut charmé du respect que ces dignes frères avoient pour les lois de leur pays, & leur dit, qu'il avoit une telle confiance dans leur vertu, qu'il remettoit cette couronne qu'ils refusoient, pour la donner à quelqu'un qui fût du sang royal & honnêté homme. Il y avoit dans la ville un homme de la famille royale, mais qui étoit

devenu si pauvre qu'il n'avoit pour tout bien qu'un petit jardin, qu'il cultivoit lui-même, afin de gagner sa vie. Les deux frères furent à la maison de cet homme, qui se nommoit *Abdolonime.* Ils le trouvèrent avec un mauvais habit, & lui dirent : quittez cet ouvrage qui n'est pas digne de vous, & venez occuper le trône de vos pères. *Abdolonime* crut que ces hommes se moquoient de lui, & leur dit : il n'est pas honnête de venir dans ma maison pour vous moquer de moi, parce que je suis pauvre. Les deux frères, voyant qu'il ne vouloit pas croire ce qu'ils lui disoient, lui arrachèrent ses méchans habits, & lui mirent une robe royale qu'ils avoient apportée. *Alexandre*, ayant appris cette aventure, eut envie de voir cet homme. *Abdolonime* parut devant lui avec une modeste fermeté, & *Alexandre* lui ayant demandé comment il supporteroit sa nouvelle dignité ; ce vieillard lui répondit ces belles paroles : *Plaise à Dieu, que je supporte ma grandeur avec autant de courage que ma pauvreté ! Jusqu'à présent mes bras ont fourni à ma nourriture, & tant que je n'ai rien eu, je n'ai manqué de rien.* Alexandre admira cette réponse, & fit de grands présens au roi de Sidon, auquel il accorda son estime.

XXIV. DIALOGUE.

Vingt-deuxième Journée.

Madem. BONNE.

JE vous ai promis un conte, mes enfans, & je vous tiendrai parole; mais auparavant je veux vous dire, que Lady *Tempête* a été douce comme un mouton, & qu'elle n'a fait qu'une seule faute, qu'elle a réparée sur le champ: aussi, je l'aime de tout mon cœur, & elle me disoit ce matin, qu'elle n'avoit jamais été si contente de toute sa vie, que pendant ces trois jours-ci. Au reste, si elle peut corriger son orgueil & sa colère, comme je l'espère, elle deviendra fort aimable; car elle aime l'étude, elle ne manque pas d'esprit, & elle a le cœur fort bon.

Lady TEMPETE.

Vous êtes bien bonne de m'encourager.

Madem. BONNE.

Je vous assure, ma chère, que je ne serai jamais plus aise, que quand je pourrai

vous louer avec justice: cela est bien plus agréable que de gronder. Je ne vivrois pas longtemps, si j'avois souvent des scènes pareilles à celles que nous eumes la dernière fois, mais je veux l'oublier. Ecoutez donc mon conte, Mesdames.

Il y avoit une fois, une fée qui vouloit épouser un roi; mais comme elle avoit une fort mauvaise réputation, le roi aima mieux s'exposer à toute sa colère, que de devenir le mari d'une femme que personne n'estimeroit; car il n'y a rien de si fâcheux pour un honnête-homme, que de voir sa femme méprisée. Une bonne fée, qu'on nommoit *Diamantine*, fit épouser à ce prince une jeune princesse, qu'elle avoit élevée, & promit de le défendre contre la fée *Furie*; mais peu de temps après, *Furie*, ayant été nommée reine des fées, son pouvoir, qui surpassoit de beaucoup celui de *Diamantine*, lui donna le moyen de se venger. Elle se trouva aux couches de la reine, & doua un petit prince qu'elle mit au monde, d'une laideur que rien ne put surpasser. *Diamantine*, qui s'étoit cachée dans la ruelle du lit de la reine, essaya de la consoler, lorsque *Furie* fut partie. Ayez bon courage, lui dit-elle; malgré la malice de votre ennemie, votre fils sera fort

heureux un jour. Vous le nommerez *Spirituel*, & non-seulement il aura tout l'esprit possible, mais il pourra encore en donner à la personne qu'il aimera le mieux. Cependant, le petit prince étoit si laid, qu'on ne pouvoit le regarder sans frayeur: soit qu'il pleurât, soit qu'il voulût rire, il faisoit de si laides grimaces, que les petits enfans, qu'on lui amenoit pour jouer avec lui, en avoient peur, & disoient, que c'étoit la bête. Quand il fut devenu raisonnable, tout le monde souhaitoit de l'entendre parler; mais on fermoit les yeux, & le peuple, qui ne fait la plupart du temps ce qu'il veut, prit pour *Spirituel* une haine si forte, que la reine, ayant eu un second fils, on obligea le roi de le nommer son héritier; car dans ce pays-là, le peuple avoit le droit de se choisir un maître. *Spirituel* céda sans murmurer la couronne à son frère, & rebuté de la sottise des hommes, qui n'estiment que la beauté du corps, sans se soucier de celle de l'ame, il se retira dans une solitude, où, en s'appliquant à l'étude de la sagesse, il devint extrèmement heureux. Ce n'étoit pas là le compte de la fée *Furie*; elle vouloit qu'il fût misérable, & voici ce qu'elle fit pour lui faire perdre son bonheur.

Furie avoit un fils, nommé *Charmant*;

elle l'adoroit, quoiqu'il fût la plus grande bête du monde. Comme elle vouloit le rendre heureux, â quelque prix que ce fût, elle enleva une princesse qui étoit parfaitement belle; mais, afin qu'elle ne fût point rebutée de la bêtise de *Charmant*, elle souhaita qu'elle fût aussi sotte que lui. Cette princesse, qu'on appelloit *Astre*, vivoit avec *Charmant*, & quoiqu'ils eussent plus de seize ans, on n'avoit jamais pu leur apprendre à lire. *Furie* fit peindre la princesse, & porta elle-même son portrait dans une petite maison, où *Spirituel* vivoit avec un seul domestique. La malice de *Furie* lui réussit, & quoique *Spirituel* sût, que la princesse *Astre* étoit dans le palais de son ennemie, il en devint si amoureux, qu'il résolut d'y aller: mais en même temps, se souvenant de sa laideur, il vit bien qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'il étoit sûr, de paroître horrible aux yeux de cette belle fille. Il résista longtemps au désir qu'il avoit de la voir; mais enfin sa passion l'emporta sur sa raison. Il partit avec son valet, & *Furie* fût enchantée de lui voir prendre cette résolution, pour avoir le plaisir de le tourmenter tout à son aise. *Astre* se promenoit dans un jardin avec *Diamantine*, sa gouvernante; lorsqu'elle vit approcher le prince,

elle fit un grand cri, & vouloit s'enfuir; mais *Diamantine* l'en ayant empêchée, elle se cacha la tête dans ses deux mains, & dit à la fée: ma bonne, faites sortir ce vilain homme, il me fait mourir de peur. Le prince voulut profiter du moment, où elle avoit les yeux fermes pour lui faire un compliment bien arrangé, mais c'étoit comme s'il lui eût parlé Latin, elle étoit trop bête pour le comprendre. En même temps, *Spirituel* entendit *Furie*, qui rioit de toute sa force, en se moquant de lui. Vous en avez assez fait pour la première fois, dit-elle au prince; vous pouvez vous retirer dans un appartement, que je vous ai fait préparer, & d'où vous aurez le plaisir de voir la princesse tout à votre aise. Vous croyez peut-être, que *Spirituel* s'amusa à dire des injures à cette méchante femme; mais il avoit trop d'esprit pour cela: il savoit qu'elle ne cherchoit qu'à le fâcher, & il ne lui donna point le plaisir de se mettre en colère. Il étoit pourtant bien affligé; mais ce fut bien pis, lorsqu'il entendit une conversation d'*Aimée* avec *Charmant*; car elle dit tant de bêtises, qu'elle ne lui parût plus si belle de moitié, & qu'il prit la résolution de l'oublier, & de retourner dans sa solitude. Il voulut auparavant prendre congé de *Diamantine*; qu'elle fut sa sur-

prise lorsque cette fée lui dit, qu'il ne devoit point quitter le palais, & qu'elle savoit un moyen de le faire aimer de la princesse. Je vous suis bien obligé, madame, lui répondit *Spirituel*; mais je ne suis pas pressé de me marier. J'avoue qu'*Astre* est charmante, mais c'est quand elle ne parle pas; la fée *Furie* m'a guéri, en me faisant entendre une de ses conversations: j'emporterai son portrait, qui est admirable, parce qu'il garde toujours le silence. Vous avez beau faire le dédaigneux, lui dit *Diamantine*; votre bonheur dépend d'épouser la princesse. Je vous assure, madame, que je ne le ferai jamais, à moins que je ne devienne sourd; encore faudroit-il que je ne pusse m'ôter de l'esprit cette conversation. J'aimerois mieux cent fois épouser une femme plus laide que moi, si cela étoit possible, qu'une stupide avec laquelle je ne pourrois avoir une conversation raisonnable, & qui me feroit trembler, quand je serois en compagnie avec elle, par la crainte de lui entendre dire une impertinence, toutes les fois qu'elle ouvriroit la bouche. Votre frayeur me divertit, lui dit *Diamantine*; mais, prince, apprenez un secret, qui n'est connu que de votre mère & de moi. Je vous ai doué du pouvoir de donner de l'esprit à la personne que vous aime-

riez le mieux ; ainsi vous n'avez qu'à souhaiter : *Astre* peut devenir la personne la plus spirituelle, elle sera parfaite alors : car c'est la meilleure enfant du monde, & elle a le cœur fort bon. Ah, madame, dit *Spirituel*, vous allez me rendre bien misérable ; *Astre* va devenir trop aimable pour mon repos, & je le serai trop peu pour lui plaire ; mais n'importe, je sacrifie mon bonheur au sien, & je lui souhaite tout l'esprit qui dépend de moi. Cela est bien généreux, dit *Diamantine*, mais j'espère que cette belle action ne demeurera pas sans récompense. Trouvez-vous dans les jardins du palais à minuit ; c'est l'heure où *Furie* est obligée de dormir, & pendant trois heures elle perd toute sa puissance. Le prince s'étant retiré, *Diamantine* fut dans la chambre d'*Astre* ; elle la trouva assise, la tête appuyée dans ses mains, comme une personne qui rêve profondément. *Diamantine* l'ayant appellée, *Astre* lui dit : Ah ! Madame, si vous pouviez voir ce qui vient de se passer en moi, vous seriez bien surprise ; depuis un moment je suis comme dans un nouveau monde : je réfléchis, je pense, mes pensées s'arrangent dans une forme, qui me donne un plaisir infini, & je suis bien honteuse en me rappelant ma répugnance pour les livres & pour les sciences. Eh bien, lui dit *Diamantine*, vous pourrez

vous en corriger : vous épouserez dans deux jours le prince *Charmant*, & vous étudierez ensuite tout à votre aise. Ah ! ma bonne, répondit *Astre*, en soupirant, seroit-il bien possible que je fusse condamnée à épouser *Charmant* ? il est si bête, si bête, que cela me fait trembler ; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi est-ce que je n'ai pas connu plutôt la bêtise de ce prince ? C'est que vous étiez vous-même une sotte, dit la fée ; mais voici justement le prince *Charmant*. Effectivement, il entra dans sa chambre avec un nid de moineaux dans son chapeau. Tenez, dit-il, je viens de laisser mon maître dans une grande colère, parce qu'au lieu de lire ma leçon, j'ai été dénicher ce nid. Mais votre maître a raison d'être en colère, lui dit *Astre* ; n'est-il pas honteux qu'un garçon de votre âge ne sache pas lire. Oh ! vous m'ennuyez aussi bien que lui, répondit *Charmant*, j'ai bien affaire de toute cette science : moi, j'aime mieux un cerf-volant, ou une boule, que tous les livres du monde. Adieu, je vais jouer au volant. Et je serois la femme de ce stupide ? dit *Astre*, lorsqu'il fut sorti. Je vous assure, ma bonne, que j'aimerois mieux mourir que de l'épouser. Quelle différence de lui à ce prince que j'ai vu tantôt ! Il est vrai, qu'il est bien laid ; mais, quand je me rappelle son discours, il me semble qu'il n'est plus si horrible : pour-

quoi n'a-t-il pas le vifage comme *Charmant*? Mais, après tout, que fert la beauté du vifage? Une maladie peut l'ôter; la vieilleffe la fait perdre à coup fûr, & que refte-t-il alors à ceux qui n'ont pas d'efprit? En vérité, ma bonne, s'il falloit choifir, j'aimerois mieux ce prince, malgré fa laideur, que ce ftupide qu'on veut me faire époufer. Je fuis bien aife de vous voir penfer d'une manière fi raifonnable, dit *Diamantine*: mais j'ai un confeil à vous donner. Cachez foigneufement à *Furie* tout votre efprit; tout eft perdu fi vous lui laiffez connoître le changement qui s'eft fait en vous. *Aftre* obéit à la gouvernante, & fitôt que minuit fut fonné, la bonne fée propofa à la princeffe de defcendre dans les jardins: elles s'affirent fur un banc, & *Spirituel* ne tarda pas à les joindre. Quelle fut fa joie, lorfqu'il entendit parler *Aftre*, & qu'il fut convaincu qu'il lui avoit donné autant d'efprit qu'il en avoit lui-même. *Aftre* de fon côté étoit enchantée de la converfation du prince; mais lorfque *Diamantine* lui eut appris l'obligation qu'elle avoit à *Spirituel*, fa reconnoiffance lui fit oublier fa laideur, quoiqu'elle le vît parfaitement; car il faifoit clair de lune. Que je vous ai d'obligation, lui dit-elle, & comment pourrai-je m'acquitter envers vous? Vous le pouvez facilement, répondit la fée, en devenant l'époufe de *Spirituel*;

il ne tient qu'à vous de lui donner autant de beauté, qu'il vous a donné d'esprit. J'en serois bien fâchée, répondit *Astre*; *Spirituel* me plaît tel qu'il est; je ne m'embarrasse guère qu'il soit beau, il est aimable, cela me suffit. Vous venez de finir tous ses malheurs, dit *Diamantine*: si vous eussiez succombé à la tentation de le rendre beau, vous restiez sous le pouvoir de *Furie*; mais à présent, vous n'avez rien à craindre de sa rage. Je vais vous transporter dans le royaume de *Spirituel*: son frère est mort, & la haine, que *Furie* avoit inspirée contre lui au peuple, ne subsiste plus. Effectivement, on vit revenir *Spirituel* avec joie, & il n'eut pas demeuré trois mois dans son royaume, qu'on s'accoûtuma à son visage; mais on ne cessa jamais d'admirer son esprit.

Lady Charlotte.

Mais pourquoi la princesse ne donna-t-elle pas la beauté à *Spirituel?* Car elle ne savoit pas que cela la remettroit sous la puissance de *Furie*.

Madem. Bonne.

C'est qu'*Astre* étoit devenue une personne d'esprit; & qu'une fille, qui a du bon sens, ne se soucie pas d'épouser un bel homme.

Lady SPIRITUELLE.

Pourquoi cela, ma Bonne?

Madem BONNE.

C'eſt que preſque toujours un bel homme eſt un ſot, tout amoureux de ſa propre figure, tout rempli de ſon mérite, tout occupé, comme une femme, du ſoin de ſon ajuſtement; or, vous ſentez bien, qu'il n'y a rien de plus mépritable qu'un tel homme.

Lady TEMPETE.

Cela eſt vrai, ma Bonne, je connois un homme qu'on appelle ....

Madem. BONNE.

Il ne faut pas nommer les perſonnes, quand on veut en dire quelque choſe de mal. Finiſſez donc ce que vous vouliez nous dire, mais ne dites pas le nom de ce gentil-homme.

Lady TEMPETE.

Eh bien, il met trois heures tous les jours à s'ajuſter; comme feroit une femme. Outre ſon nom, que je ne dirai pas, on l'appelle *Narciſſe.*

Miſs MOLLY.

Qu'eſt-ce que veut dire ce nom, s'il vous plait?

Madem. Bonne.

C'eſt que *Narciſſe* étoit un jeune homme, extrêmement beau, qui devint amoureux de ſa propre figure qu'il voyoit dans une fontaine bien claire. Il appeloit cette belle figure, qui ne pouvoit pas venir, comme vous penſez bien, & il eut tant de douleur de ne pouvoir la faire ſortir de l'eau, qu'il en mourut; & les dieux le changèrent en fleur. Depuis ce temps, quand un homme aime trop ſa figure, on l'appelle *Narciſſe*. Diſons préſentement un mot de la Géographie. Quelle eſt la province, qu'on trouve au Nord-Eſt de la France? Répétez-moi cela, Lady *Senſée*.

Lady Sensée.

Les Pays-Bas François. On les appelle François, parce qu'il y a les Pays-Bas Hollandois, & ceux qui appartiennent à la Maiſon d'Autriche?

Lady Mary.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, la Maiſon d'Autriche?

Madem. Bonne.

C'eſt comme qui diroit la Famille d'Autriche. Pour bien entendre la Géographie Hiſtorique, il faut connoître les *principales familles de l'Europe*. Ecoutez bien ceci,

mes enfans. Quand je dis, *les principales familles de l'Europe*, je ne veux parler que de celles des principaux rois. La première famille, ou maison de l'Europe, est celle d'*Autriche*. Depuis un grand nombre d'années, ce sont les princes de cette maison qui ont été Empereurs; mais présentement c'est un prince de la maison de Lorraine. Auparavant, ce prince étoit maître de cette province, que vous voyez à l'Est de la France: mais il n'étoit pas roi, car la Lorraine, depuis bien longtemps, est un duché.

Lady MARY.

J'entends, le duc de Lorraine, étoit un duc, comme le Papa de Lady *Tempête*.

Madem. BONNE.

Non, ma chère. Il y a deux sortes de ducs, de princes, de comtes & de marquis. Les uns, qui sont nés dans un royaume qui a un maître; ils sont de grands seigneurs, comme le Papa de Lady *Tempête*, mais ils ne sont pas souverains; les autres sont absolument les maîtres de leur pays, parce qu'il n'y a point de roi, & on dit qu'ils sont princes souverains.

Miss MOLLY.

Et quel privilége leur donne leur souveraineté?

Madem. BONNE.

Je viens de vous le dire; ils sont maîtres dans leurs pays, ils peuvent faire faire des pièces d'or, d'argent, ou d'autre métal, où est leur image; & dans leur pays, ces pièces servent à acheter les choses dont on a besoin: c'est ce qu'on appelle avoir le droit de faire battre monnoie. Ils peuvent encore accorder la vie à un criminel qui seroit condamné à être pendu. Il faut être prince souverain, pour faire battre monnoie, & accorder la vie à un criminel. N'oubliez donc pas ce que c'est qu'un *prince souverain*. La seconde maison de l'Europe est celle de *Bourbon*, qui descend de *Hugues Capet*. On partage cette famille en deux, & on appelle cela deux branches, l'ainée, & la cadette, c'est-à-dire, que deux princes de la maison de *Bourbon* sont souverains. La famille du prince ainé, qu'on appelle la branche ainée, règne en France: la famille, ou la branche qui sort du cadet, règne en Espagne. La maison de *Brandebourg* règne en Prusse. Celle de *Brunswick*, unie à celle de *Stuart*, par les femmes, règne en Angleterre. La maison de *Savoye* régne en Sardaigne, & dans le Piémont. L'Electeur de *Saxe* règne en Pologne. Les descendans de *Gustave* règnent en Suède. Il n'y a plus de considerable que la maison

des Czars; mais je ne la connois que depuis *Pierre le Grand*, & je ne sais pas son nom. Je sais seulement qu'elle est fort ancienne.

Lady TEMPETE.

Permettez-moi de vous dire une chose, ma Bonne. Vous me disiez l'autre jour que vous ne faisiez pas grand cas de mon titre; cependant vous nous faites remarquer aujourd'hui, qu'il y a des maisons plus anciennes, & plus grandes les unes que les autres; c'est donc quelque chose d'être sorti d'une grande maison.

Madem. BONNE.

Certainement, ma chère, c'est quelque chose. Vous savez que tous les hommes sont sortis de *Noé:* ils sont donc tous égaux par leur nature, & sont parens; comme tous les Israëlites étoient parens entre eux. Mais les hommes, qui sont égaux par leur nature, ne le sont pas par les qualités de l'ame, du corps & de l'esprit; & voilà ce qui a produit la noblesse. Il étoit juste d'honorer particulièrement ceux qui étoient meilleurs que les autres, ou qui avoient quelques talens, qu'ils faisoient servir à rendre leurs frères plus heureux. Ces hommes-là furent donc honorés avec justice; & pour encourager leurs enfans à

leur ressembler, aussi bien que par respect pour la mémoire de leurs pères, on les honora aussi. C'est donc quelque chose d'être sorti d'une famille noble & ancienne. Car cela suppose qu'on a eu quelque grand-père qui a eu des talens, ou des vertus supérieures aux autres; mais remarquez que cela oblige les enfans, à suivre l'exemple de leurs pères, sans quoi il ne seroit pas juste de les honorer pour les vertus d'autrui. Concevez cela par un exemple. Nous avons en France une coûtume fort sotte: s'il se trouve dans une famille un coquin, qui se fasse pendre, toute la famille est deshonorée, quand même elle seroit composée des plus honnêtes gens du monde: & personne ne voudroit épouser la fille ou la sœur de cet homme qui auroit été pendu.

Lady Charlotte.

Mais cela est fort injuste; ce n'est pas ma faute, si mon père, mon frère, ou mon cousin, est un mal-honnête homme; on ne doit me mépriser que pour mes propres actions.

Madem. Bonne.

Et il ne seroit pas juste non plus, de vous honorer pour les actions d'autrui; & seulement parce que vos ancêtres étoient honnêtes gens, & avoient un mérite supé-

rieur. C'eſt une choſe eſtimable d'être née d'une ancienne maiſon; mais il eſt mille fois plus glorieux de faire entrer la nobleſſe dans ſa maiſon par une action héroïque, que de la trouver toute établie, & de ne rien faire pour la ſoutenir.

Lady SPIRITUELLE.

On ne doit donc pas de reſpect aux rois, & aux grands ſeigneurs, quand ils ne ſont pas vertueux.

Madem. BONNE.

Il y a *deux ſortes de reſpect*, mes enfans. Celui qui eſt dans le cœur, & qu'on a pour les perſonnes vertueuſes: or celui-là n'eſt dû qu'aux honnêtes gens, & nous ne devons pas l'avoir pour les rois, & les grands qui deshonorent leurs rangs par leurs vices. Mais il y a un reſpect extérieur, qui conſiſte à obéir aux rois & aux magiſtrats, & à leur rendre certaines marques de reſpect extérieur; parce qu'ils tiennent la place de Dieu ſur la terre; le bon ordre demande qu'on conſerve ce ſecond reſpect: c'eſt-à-dire, qu'on doit honorer le titre, l'autorité, & le rang, dans le temps même qu'on mépriſe ſouverainement la perſonne. Retenez bien ceci, mes enfans; vous êtes toutes filles de condition, c'eſt-à-dire,

que vous êtes toutes dans l'obligation d'être plus vertueuses que les autres; si vous y manquez, je ne vois plus en vous, qu'une fille de *Noé*, cousine du porteur de chaise, quoique d'un peu loin. Je respecterai votre titre, c'est-à-dire, que je vous ferai la réverence, quand vous passerez à côté de moi; mais d'ailleurs, je vous estimerai moins que votre arrière petit cousin, le porteur de chaise; car peut-être, que s'il eût eu quelque grand-père aussi honnête-homme que les vôtres, ou qu'il eût reçu votre éducation, il seroit beaucoup plus vertueux que vous.

Lady SENSÉE.

Mais, ma Bonne, la noblesse a-t-elle toujours été la récompense de la vertu? *Nemrod*, qui a été le premier roi des Assyriens, étoit un ambitieux. Ne voyons-nous pas tous les jours, qu'on devient noble quand on a beaucoup d'argent? Dans deux cens ans, les enfans de ces nobles diront, qu'ils sortent d'une maison ancienne, & si leurs pères ne s'étoient pas enrichis par des moyens injustes, ils ne seroient aujourd'hui que des personnes du peuple, & sans titre.

Madem. BONNE.

Votre réflexion est excellente, ma chère

On abuſe de tout. La nobleſſe, qui ne devoit être que la récompenſe des vertus & des talens, eſt devenue le prix de l'ambition, de l'avarice, & de pluſieurs autres crimes. Cela nous prouve encore mieux que tout ce que j'ai dit, que la nobleſſe de nos aïeux, eſt un tître bien mince, & bien équivoque, & qu'il ne faut compter que ſur celle qu'on acquiert par ſes propres actions. Mais cet abus des moyens d'acquérir la nobleſſe, montre toujours, quelle a été l'intention des hommes, en l'accordant à quelques uns d'entr'eux. On ne penſoit pas à l'ambition de *Nemrod*, lorſqu'on lui accorda le tître de roi, mais ſeulement aux grands ſervices qu'il avoit rendus à la ſociété, en tuant les bêtes ſauvages, & en accoutumant les jeunes gens à l'obéiſſance militaire. Un homme s'enrichit dans le commerce, on lui vend des tîtres de nobleſſe, ou on lui en accorde: c'eſt qu'on ſuppoſe, qu'il s'eſt comporté en honnête homme, & que ſes richeſſes ſont le prix de ſon application, & de ſon travail. Mais il eſt temps de répéter nos hiſtoires. Commencez, Miſs *Molly*.

Miſs Molly.

Samuel alla trouver *Saül*, & lui dit: Dieu t'ordonne par ma bouche, d'aller faire la guerre aux Amalécites, car la me-

ſure de leurs péchés eſt pleine; c'eſt pourquoi, tu les tueras depuis le premier juſqu'au dernier, auſſi bien que toutes leurs bêtes; car leurs crimes ont rendu tout ce qui leur appartient abominable aux yeux du Seigneur. *Saül* & les Iſraëlites marchèrent donc contre les Amalécites, & remportèrent la victoire. Ils tuèrent toutes les bêtes qui étoient maigres; mais ils conſervèrent toutes celles qui étoient graſſes, ſous prétexte d'en faire un ſacrifice au Seigneur; & *Saül* n'oſa les empêcher. *Saül* lui même déſobéit à Dieu, en ſauvant la vie à *Agag*, roi des Amalécites. Alors, Dieu parla à *Samuel*, & lui dit: *Saül* a négligé mes ordres, c'eſt pourquoi je l'ai abandonné, & j'ai choiſi un autre roi pour mon peuple. *Samuel* fut fort affligé; car il aimoit *Saül*. Il fut trouver *Saül*, & lui annonça les paroles du Seigneur; & comme ce prince vouloit s'excuſer, en diſant qu'on avoit gardé ces bêtes pour les ſacrifier à Dieu, *Samuel* lui répondit: *Dieu aime mieux l'obéiſſance que le ſacrifice.* Enſuite, *Samuel* commanda, qu'on fit venir *Agag*, qui étoit gras, & qui trembloit de toutes ſes forces. Le prophète lui dit: parce que tu as fait pleurer un grand nombre de mères, en faiſant mourir leurs enfans avec ton épée, de même je ferai pleurer ta mère aujourd'hui. Et *Samuel* le tua. Il vouloit enſuite ſe retirer, mais *Saül* lui dit: j'ai

péché, demandez miséricorde au Seigneur pour moi. Et comme il retenoit le prophète par son manteau, il en déchira un morceau. *Samuel* lui dit: comme tu as déchiré ce manteau & ôté ce morceau de dessus mon corps; de même Dieu ôtera de toi le royaume d'Israël, pour le donner à un homme plus fidèle. *Saül* dit au prophète: si le peuple s'apperçoit que le Seigneur m'a rejetté il ne voudra plus m'obéir; c'est pourquoi, je te prie, viens avec moi, afin que le peuple, nous voyant ensemble, ne sache pas que Dieu ne veut plus de moi. *Samuel* eut encore cette complaisance pour *Saül*, mais ce fut la dernière; car il ne le vit plus le reste de sa vie.

Lady CHARLOTTE.

Puisque *Saül* confessoit son péché, & qu'il en demandoit pardon; pourquoi Dieu, qui est si bon, ne lui pardonnoit-il pas?

Madem. BONNE.

Dieu connoit le fond des cœurs, ma chère; il voyoit que *Saül* n'étoit fâché de l'avoir offensé, que parce que cela lui feroit perdre son royaume. Vous voyez bien, qu'il fut content, lorsque *Samuel* eût paru devant le peuple avec lui. S'il eût été vraiment repentant de sa faute, il eût dit

au prophète, que le Seigneur m'ôte mon royaume, j'en suis content, pourvu qu'il me pardonne mon péché; je suis sure que Dieu lui auroit pardonné. Voyez-vous, mes enfans, il faut être fâché d'avoir péché parce que cela déplait à Dieu, & non pas parce que le péché nous a attiré quelque malheur. Un gourmand, qui meurt parce qu'il a trop mangé, est bien fâché d'avoir été gourmand, non pas parce que cela offense Dieu, mais parce que sa gourmandise le fait mourir. Vous sentez bien, que cette douleur du péché n'est pas bonne, & c'étoit-là la douleur de *Saül*. Continuez, Lady *Mary*.

Lady MARY.

Dieu dit à *Samuel*, va à *Bethléem* dans la maison d'*Isaï*, car j'ai choisi un de ses fils pour être roi. Quand *Samuel* vit l'ainé de ses fils, qui étoit grand & bienfait, il crut que c'étoit celui que le Seigneur avoit choisi; mais Dieu lui dit: ce n'est point celui-là; car je ne regarde pas à la taille d'un homme, mais à son coeur. Et les sept fils d'*Isaï* passèrent devant *Samuel*, mais le Seigneur n'en choisit aucun, & le prophète lui dit: n'avez-vous point d'autres enfans? *Isaï* lui dit: j'ai encore un jeune fils nommé *David*, qui garde mes troupeaux. On fit venir *David*, qui étoit petit & beau de visage, & le Seigneur ayant

fait connoître à *Samuel*, que c'étoit celui qu'il avoit choisi, il répandit sur lui une fiole d'huile, pour le sacrer. Depuis ce temps, l'esprit du Seigneur fut avec *David*; & *Saül*, au contraire, fut livré au mauvais esprit, qui le tourmentoit si fort, qu'il entroit en fureur. On dit à *Saül*, que, s'il faisoit jouer de la harpe devant lui, il seroit soulagé; & comme *David* jouoit fort bien de cet instrument, le roi le demanda à son père. Aussi-tôt que *Saül* eut vu *David*, il l'aima; il lui faisoit porter ses armes, & toutes les fois que le malin esprit le tourmentoit, *David* jouoit de la harpe, & il étoit soulagé.

Madem. BONNE.

Continuez, Lady *Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Il y avoit parmi les Philistins un géant, nommé *Goliath*, qui étoit armé d'une manière terrible. Il vint défier les Israëlites au combat, mais personne n'osoit l'attaquer. Cependant, *David* étoit retourné garder ses moutons, & son père lui dit d'aller porter des vivres à ses frères, qui étoient au camp. Quand il y fut arrivé, il vit le géant qui se moquoit des Israëlites, & de leur Dieu; ce qui fâcha *David*, & il demanda, quelle seroit la récompense de celui

qui tueroit cet homme? On lui répondit, que le roi lui donneroit sa fille en mariage. Le frère de *David*, qui entendit la demande qu'il faisoit, lui dit, qu'il étoit un orgueilleux, & qu'il feroit bien mieux de retourner garder son troupeau. *Saül* ayant appris les questions que faisoit *David*, lui dit: mon ami, est-ce que tu voudrois combattre le géant? tu n'es qu'un enfant. *David* lui répondit: pendant que je gardois les troupeaux de mon père, un lion & un ours sont venus les attaquer; je les ai déchirés, & je pense que Dieu, qui m'a délivré de la gueule du lion & de l'ours, peut aussi me délivrer de la main du géant. Alors, *Saül* donna ses propres armes à *David*, mais les ayant trouvées trop pesantes, il prit seulement sa fronde, c'est-à-dire, une machine pour jetter des pierres, & il ramassa aussi cinq cailloux. Le géant, voyant *David* qui avoit l'air d'un jeune garçon fort délicat, se moqua d'un tel ennemi, & lui dit: est-ce que tu me prends pour un chien, que tu viens avec des pierres & un bâton? mais je vais te tuer, & je donnerai ton corps à manger aux oiseaux. *David* lui répondit: tu crois être en sûreté avec tes armes; mais je viens au devant de toi, armé de la puissance du Seigneur, qui me fera remporter la victoire. En même temps, il courut contre le géant, & lui lança une pierre, qui lui entra

dans le front, & le tua, & *David* lui coupa la tête avec sa propre épée. Les Philistins, voyant le géant mort, s'enfuirent, & les Israëlites en tuèrent un grand nombre. On fit de grandes réjouissances pour cette victoire, & les femmes chantoient, en jouant des instrumens: *Saül en a tué mille, & David dix mille.* Ces paroles donnèrent une grande jalousie au roi, & il commença à ne plus aimer *David*; car tout réussissoit à ce jeune homme, parce que Dieu étoit avec lui. Mais *Jonathan*, fils de *Saül*, fut plus juste que son père; il admira la belle action de *David*, & lui fit présent de l'habit qu'il portoit; car en ce temps là, c'étoit la plus grande marque d'estime qu'on pût donner à une personne: Et il aima toujours *David*.

Lady MARY.

J'avois pitié de *Saül*; mais je commence à ne l'aimer guère, car il étoit bien méchant d'être jaloux de *David*, qui lui avoit rendu un si grand service, & qui avoit fait une si belle action.

Madem. BONNE.

Il y a eu plusieurs princes qui ont ressemblé à *Saül*; ils étoient jaloux de leurs sujets qui avoient fait de belles actions. Assurément, cela est bien bas, & bien injuste. Faites encore une réflexion, Mesdames.

David ne dit pas à *Saül*, c'eſt par ma force que j'ai tué un lion & un ours, c'eſt par ma force que je vaincrai *Goliath*; c'eſt toujours par le ſecours du Seigneur, qu'il avoue avoir vaincu ces terribles animaux, & c'eſt encore par le ſecours du Seigneur qu'il eſpère vaincre *Goliath*. On eſt bien fort, mes enfans, quand on met toute ſa confiance en Dieu. Lady *Tempête*, vous avez des ennemis à combattre, plus forts que ceux que *David* a vaincus; vous n'en viendrez pas à bout vous toute ſeule, cela eſt impoſſible; mais, ſi le Seigneur combat avec vous, vous remporterez la victoire: il faut donc, ma chère amie, lui demander continuellement ſon ſecours.

Lady Spirituelle.

Ma Bonne, vous nous avez dit, en parlant des provinces de France, que la Lorraine eſt au Nord-eſt, comment cette province peut-elle appartenir à la France, puiſque l'empereur étoit duc de Lorraine?

Madem. Bonne.

Pour vous expliquer cela, il faudroit vous raconter une grande hiſtoire; mais il eſt trop tard aujourd'hui, je commencerai par là, la première fois. Lady *Mary*, cela ſera bien plus joli qu'un conte de fée, car tout ce que je vous dirai, ſera vrai.

XXV. DIALOGUE.

Vingt troisième Journée.

Lady MARY.

VOUS nous avez promis pour aujourd'hui une histoire sur la Lorraine.

Madem. BONNE.

Je tiendrai ma parole, mes enfans; mais auparavant, il faut que je vous apprenne la différence qu'il y a entre un royaume *électif*, & un royaume *héréditaire*.

Lady MARY.

Qu'est-ce que veulent dire ces deux mots?

Madem. BONNE.

On dit qu'un royaume est *électif*, quand les fils du roi ne sont pas rois après lui, & que le peuple peut donner la couronne à un homme qui n'est pas de la famille royale; & on dit que le royaume est *héréditaire*, quand la loi oblige les peuples à reconnoître pour maître le fils de leur roi, ou son plus proche parent.

Le royaume de *Pologne* est électif, mes enfans: c'est le peuple qui se choisit un roi.

Or le roi de *Suède*, ayant fait la guerre aux Polonois, les obligea de chasser leur prince & d'en nommer un autre. Ce nouveau roi se nommoit *Stanislas*, & il étoit le meilleur prince du monde; mais le roi détrôné lui ayant fait la guerre, *Stanislas* ne fut pas le plus fort, & fut obligé de se sauver, déguisé, avec un seigneur de la Cour. Ce seigneur portoit la bourse, où étoit tout l'argent de *Stanislas*. Un jour que ce Seigneur donnoit de l'argent à un homme, on vint lui dire, qu'on le demandoit pour une affaire pressée; il sortit, & par bonheur il oublia de remettre la bourse dans sa poche, car on vint dire à *Stanislas*, que les ennemis venoient pour le prendre, & il fut obligé de se sauver, or jugez, combien il auroit été embarrassé, si ce seigneur n'avoit pas oublié la bourse sur la table; car tout l'argent du pauvre prince étoit dedans. *Stanislas* pria des hommes qu'il rencontra, de lui aider à se sauver; mais c'étoit de méchantes gens, qui lui firent souffrir toutes sortes de maux, pendant plusieurs jours qu'il resta avec eux; ils le menaçoient à tous momens de le livrer aux ennemis; car, quoiqu'ils ne sussent pas que c'étoit le roi, ils pensoient que c'étoit un grand seigneur de sa Cour; & si on eût pris *Stanislas*, on l'eût fait mourir. Il se sauva pourtant heureusement, & passa plusieurs années dans les états d'un prince, qui lui donna une re-

traite. Vous ſentez bien, mes enfans, qu'il avoit perdu tout ſon bien; mais comme il étoit bon chrétien, il ſe ſoumettoit à la volonté de Dieu, & vivoit content. Il avoit une fille, qui étoit auſſi bonne que ſon père. Une autre en ſa place, ſeroit morte de chagrin, de voir que ſon père n'étoit plus roi; mais pour elle, elle diſoit: apparemment qu'il eſt mieux pour mon père, d'avoir perdu ſa couronne, que de l'avoir gardée, puiſque Dieu l'a permis comme cela. Dieu voulut récompenſer la piété & la ſageſſe de cette princeſſe, & pour cela, il inſpira à un prince, qui gouvernoit la France, de la faire épouſer au roi de France, quoiqu'elle fût plus âgée que lui, & qu'elle ne fût pas très-belle. Le roi l'épouſa & l'aima beaucoup, parce qu'elle étoit très-vertueuſe. Quelque temps après, il y eut une grande guerre, & quand on fit la paix, ce fut à condition que le duc de Lorraine donneroit ſon pays à *Staniſlas*, & qu'il prendroit en la place un pays plus riche, qui eſt en Italie, & qu'on nomme la Toſcane. Depuis ce temps, qui étoit dans l'année 1737, *Staniſlas* eſt duc de Lorraine, où il n'eſt occupé que du ſoin de rendre ſes peuples heureux, & de faire du bien aux pauvres, & quand il ſera mort, la Lorraine appartiendra au roi de France.

Lady MARY.

Ce prince *Staniſlas* eſt donc encore en vie?

Madem. BONNE.

Et ſa fille auſſi, ma chère; elle eſt reine de France: & comme elle avoit ſacrifié ſa couronne au bon Dieu, il lui a rendu un bien plus riche; une couronne héréditaire, au lieu d'une élective. Car on ne ſacrifie jamais rien au Seigneur, qu'il n'en rende beaucoup davantage, ſouvent en cette vie; mais toujours ſûrement dans l'autre.

Miſs MOLLY.

Vous dites que la couronne de France eſt héréditaire, c'eſt donc à dire, que quand le roi meurt, le peuple eſt obligé de laiſſer monter ſur le trône ſon fils, ou ſa fille s'il en a, ou ſon plus proche parent.

Madem. BONNE.

Dans le royaume de France, les filles ne peuvent pas hériter de la couronne, parce qu'une loi défend aux filles d'hériter des terres Saliques, c'eſt-à-dire, des terres nobles, ou comme l'on dit, des fiefs, ou titres nobles. Vous voyez, que la couronne eſt le plus noble de tous les titres; ainſi, par

cette loi, les filles n'en peuvent hériter. Ce n'eſt pas de même en Angleterre, en Eſpagne, dans la Moſcovie, &c. La couronne peut tomber en quenouille, c'eſt-à-dire, que quand le roi meurt ſans garçons, ſa fille ainée monte ſur le trône. Parlons maintenant des autres provinces que l'on trouve au Nord de la France. La première, qui eſt au Nord-eſt, eſt l'*Alſace*. Cette province n'appartient à la France que depuis le ſeizième ſiècle; ſa capitale eſt *Straſbourg* ſur le Rhin.

Miſs MOLLY.

Qu'eſt-ce qu'un ſiècle, ma Bonne?

Madem. BONNE.

C'eſt cent ans, ma chère. Tous les peuples du monde ont choiſi un grand événement pour marquer les années. Ainſi, les enfans de Noé avoient pris le déluge pour *ère*, c'eſt-à-dire, pour le temps duquel ils commençoient à compter, cela s'appelle *ère*. Les Grecs comptoient les années par leurs aſſemblées, qui ſe tenoient tous les cinq ans dans la ville d'Olympe, ainſi l'eſpace de cinq années faiſoit une Olympiade; & l'on diſoit, un tel homme a vécu dans la dixième ou la vingtième Olympiade. L'*ère* des Grecs étoit donc le temps où l'on avoit commencé à s'aſſembler à Olympe. Les Romains avoient pris pour leur *ère*, l'année

dans laquelle Rome avoit été bâtie; ainsi ils disoient, nous avons fait telle guerre l'an deux cent de Rome, c'est-à-dire, deux cens ans après que Rome a été bâtie. L'*ère* des Chrétiens est la naissance de *Jésus-Christ*; ainsi, si je vous demande, dans quelle année sommes-nous? ma chère, que me répondrez-vous?

Miss MOLLY.

Nous sommes dans l'année mil sept cent cinquante-six.

Madem. BONNE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Lady *Spirituelle?*

Lady SPIRITUELLE.

Cela veut dire, qu'il y a cette année 1756 années, que *Jésus-Christ* est venu au monde.

Lady MARY.

Mais, j'entends souvent parler de *Jésus-Christ:* je dis tous les jours dans ma prière, que je crois en *Jésus-Christ*; savez-vous bien, ma Bonne, que je ne comprends pas fort bien ce que je dis?

Madem. BONNE.

C'est que vous répétez votre prière comme un perroquet, sans y faire attention. Fi-

nissons notre Géographie, & après cela, ma chère, vous répéterez votre symbole, & je vous ferai remarquer ce que vous y dites, touchant *Jésus-Christ*; en attendant que nous ayons fini d'apprendre l'Ecriture sainte, qu'on appelle l'Ancien Testament, c'est-à-dire l'histoire de tout ce que Dieu a fait pour les hommes avant la naissance de *Jésus-Christ :* ensuite, quand vous saurez bien cette histoire, nous apprendrons le Nouveau Testament, c'est-à-dire, l'histoire de *Jésus-Christ* pendant le temps qu'il a été sur la terre.

Nous avons parlé de l'Alsace & de sa capitale. La capitale de la Lorraine est *Nanci.* Après la Lorraine, en tirant au Nord-Ouest, on trouve les *Pays-Bas François*, dont la capitale est *Lille.* En allant toujours vers l'Ouest, on trouve la *Picardie*, dont la capitale est *Amiens*, sur la rivière de Somme : ensuite, on trouve la *Normandie*, dont la capitale est *Rouën* sur la rivière de Seine; & enfin tout au Nord-Ouest, on trouve la *Bretagne*, dont la capitale est *Rennes*, sur la rivière de la Vilaine. J'aurois bien des choses à vous faire remarquer sur ces provinces; mais j'ai promis a Lady *Mary* de lui faire réciter le symbole; ainsi, nous parlerons de ces provinces la première fois. Répétez votre symbole, Lady *Mary*.

Lady MARY.

Je crois en Dieu le Père Tout-puissant, Créateur du ciel & de la terre; & en Jésus-Christ son Fils unique, notre Seigneur.

Madem. BONNE.

Vous dites tous les jours que *Jésus-Christ* est le *Fils unique* de Dieu, du Tout-puissant, de celui qui a créé le ciel & la terre: vous ajoutez, qu'il est *notre Seigneur*, notre Maître, notre Roi, notre Juge, celui qui a droit de nous donner des lois; car le mot de *Seigneur* veut dire toutes ces choses. Voyons présentement ce qu'a fait *Jésus-Christ.*

Lady MARY.

Il a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers; le troisième jour, il est ressuscité des morts, est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père Tout-puissant, d'où il viendra juger les vivans & les morts.

Madem. BONNE.

Jésus-Christ, qui est notre Seigneur, comme nous l'avons remarqué, est venu au monde par la vertu du Saint-Esprit, & est né d'une fille qu'on nommoit *Marie*. Mais

pourquoi *Jésus-Christ* s'est-il fait homme, lui qui est Dieu ? pour réconcilier Dieu son Père avec les hommes, qui étoient tous pécheurs ; pour venir faire pénitence de nos péchés, & les expier, en souffrant & en mourant sous Ponce-Pilate. Dieu est si juste, qu'il faut nécessairement qu'il punisse le péché, & *Jesus-Christ*, pour l'amour de nous, s'est offert à ce châtiment. Si vous voulez savoir, combien le péché est horrible, remarquez combien *Jesus-Christ* a souffert, pour nous en obtenir le pardon. Les méchans l'ont pris, l'ont lié, lui ont donné des soufflets, lui ont craché au visage ; après cela, ils l'ont déchiré à coups de fouets ; ensuite, ils lui ont enfoncé une couronne d'épine sur la tête, ensorte que les épines entroient dans sa chair. Représentez-vous *Jésus-Christ* dans cet état, mes enfans : son corps tout déchiré, le visage couvert de crachats & de sang caillé, qui avoit découlé des blessures que les épines avoient faites à sa tête ! Eh bien, mes enfans, tout cela n'est rien ; dans ce misérable état, on lui a mis sur les épaules une grande croix qu'on l'a obligé de porter sur une haute montagne : il étoit si foible, qu'il est tombé en chemin : mais ne croyez pas qu'on lui ait ôté cette lourde croix, on s'est contenté d'obliger un homme à lui aider. Quand il a été sur cette montagne, on l'a couché sur cette croix, & puis on a pris de gros

clous, pour lui percer les pieds & les mains avec ces clous, & ensuite on l'a laissé mourir sur cette croix. Vous pleurez, mes pauvres enfans, & vous en avez bien sujet; car enfin, c'est pour l'amour de vous qu'il a souffert tous ces tourmens: c'est pour vous empêcher d'aller en enfer: c'est pour vous obtenir la grace d'aller au ciel. Si vous aviez commis un crime, & qu'on vous eût condamnée à être pendue, & que je fisse dire au roi: Sire, pardonnez à Lady *Spirituelle* & à Lady *Tempête*; que le roi me répondit: cela ne se peut pas, elles ont commis un crime, il faut qu'elles soient punies; & que je disse ensuite au roi: Eh bien, Sire, pardonnez-leur, & je serai pendue à leur place. N'est-il pas vrai, que vous ne m'oublieriez jamais; & que vous diriez tous les jours de votre-vie: Cette pauvre Bonne, sans elle j'aurois été pendue il y a bien longtemps: cette femme m'aimoit beaucoup, puisqu'elle a fait cela; si elle pouvoit revenir à la vie, je lui donnerois tout mon bien, & je l'aimerois plus que toute chose au monde.

Lady Tempete.

Oh! ma Bonne, je suis une grande misérable, une grande ingrate, de n'avoir pas seulement pensé à tout ce que *Jésus-Christ* a souffert pour moi, pendant que j'aime tant ceux qui me font du bien.

L'autre jour, ma cousine *Sensée* vous demanda permission de manger avec moi à la cuisine, afin que je fusse moins honteuse : Eh bien, quand je vivrois cent ans, je n'oublierai jamais cette bonté qu'elle a eue pour moi; je l'aimerai à cause de cela, & pourtant je ne pense pas aimer *Jésus-Christ*, qui a fait bien davantage pour moi.

Madem. BONNE.

Vous avez fait bien pis, ma chère; c'est qu'au lieu de l'aimer, vous l'avez beaucoup offensé. *Jésus-Christ* dit à votre cœur: Mon enfant, quand tu te mets en colère, quand tu manques à ton devoir, tu m'offenses, moi qui t'ai tant aimée; je te prie, corrige-toi, deviens bonne, car sans cela, tu n'iras pas en paradis, & ce sera inutilement que j'aurai tant souffert pour toi. Cependant vous fermez vos oreilles, & vous méprisez ses remontrances; n'est-il pas vrai, que c'est être plus barbare que les tigres & les lions?

Lady SPIRITUELLE.

Je vous assure, ma Bonne, que cela vient de ce qu'on ne pense pas à toutes ces choses. Je récite tous les jours le symbole; mais avec moins d'attention que je ne ferois une chanson.

Lady Mary.

Je ne pourrai plus m'empêcher de pleurer quand je le dirai: & puisque *Jésus-Christ*, qui m'aime tant, ne me demande que d'être bonne, je vous assure que je n'oublierai rien de ce que vous me direz pour me corriger. Mais, dites-moi, ma Bonne, comment est-ce qu'il y a eu des hommes assez méchans, pour faire tant souffrir *Jésus-Christ?* quel mal leur avoit-il fait?

Madem. Bonne.

Jésus-Christ étoit né parmi les Juifs, & descendoit d'*Abraham* & de *David*, & voici ce qu'il avoit fait parmi les Juifs. Il avoit guéri leurs malades, ressuscité leurs morts, fait du bien à tout le monde: mais il reprochoit aux prêtres & à des hypocrites, qu'on nommoit Pharisiens, il leur reprochoit, dis-je, leur hypocrisie & leurs autres vices. D'ailleurs, le peuple suivoit *Jésus-Christ*, qui leur faisoit tant de bien: ces méchans hommes en conçurent une telle jalousie, qu'ils étoient comme des enragés & qu'ils trompèrent le peuple, en leur disant, que *Jésus-Christ* étoit un méchant, & ainsi on le fit mourir de la façon cruelle & barbare que je vous ai dite; mais trois jours après il sortit vivant du tombeau, & après avoir encore resté qua-

rante jours ſur la terre, il monta au ciel en préſence de pluſieurs perſonnes, il y eſt aſſis à la droite de Dieu ſon Père, d'où il viendra juger tous les hommes à la fin du monde. Mais nous verrons toutes ces choſes plus amplement, quand nous apprendrons l'hiſtoire du Nouveau Teſtament, comme je vous l'ai promis. Achevons auparavant l'hiſtoire de l'Ancien Teſtament que nous avons commencée.

Lady MARY.

La colère & la jalouſie de *Saül* contre *David* augmentant tous les jours, il réſolut de le faire périr. Il lui dit donc, qu'il lui donneroit ſa fille *Michol* en mariage, pourvu qu'il tuât cent Philiſtins; car il penſoit que *David* en trouveroit un, à la fin, qui le tueroit lui même; mais le Seigneur protégeoit *David*, qui tua deux cens Philiſtins au lieu de cent, & *Saül* fut forcé de lui donner ſa fille. Mais un jour que *David* jouoit de la harpe devant lui, *Saül* voulut le percer de ſa halebarde, *David* ſe ſauva dans ſa maiſon, & le roi envoya des ſoldats pour le prendre. *Michol*, ſa femme, le deſcendit par la fenêtre, & mit une poupée dans ſon lit avec le bonnet de ſon mari, & elle dit aux ſoldats qu'il étoit malade, ainſi *David* eut le temps de ſe ſauver. *Jonathan* fit tout ce qu'il put pour engager

ſon père à rendre ſon amitié à *David*; mais comme il vit qu'il n'y pouvoit pas réuſſir; il conſeilla à ſon ami de s'enfuir, & ils ſe jurèrent devant le Seigneur une amitié éternelle. *David*, en ſe ſauvant fut chez le grand-prêtre *Abimélec*, & le pria de lui donner quelques pains & des armes. Le grand-prêtre, qui ne ſavoit pas que *David* étoit brouillé avec *Saül*, lui donna cinq pains, & l'épée de *Goliath*; mais un Iduméen, ſerviteur de *Saül*, ayant vu cela, le dit à ſon maître, qui ordonna à ſes ſoldats de tuer le grand-prêtre avec toute ſa famille, quoique *Abimélec* lui fit voir qu'il étoit innocent. Les ſoldats, n'oſant mettre la main ſur le prêtre du Seigneur, *Saül* commanda à l'Iduméen de le tuer, ce qu'il fit ſur le champ. Et il tua quatre-vingt-cinq des ſacrificateurs; il fit détruire auſſi une ville qui appartenoit à ces ſacrificateurs, & il fit tuer les femmes & les enfans nés, même ceux qui ne l'étoient pas encore.

Lady CHARLOTTE.

Oh, le méchant homme que *Saül!* Comment eſt-ce que Dieu ne le punit pas?

Madem. BONNE.

Donnez-vous patience; Dieu ſouffre longtemps le pécheur, il amaſſe ſes crimes; mais enfin ſa bonté ſe laſſe, & il vient

un moment, où il fait partir le tonnerre qu'il avoit retenu si longtemps suspendu sur sa tête. Continuez, Lady *Charlotte*.

Lady Charlotte.

Saül poursuivoit *David*, dans tous les lieux où il croyoit pouvoir le rencontrer. Or un jour, que *David* étoit caché dans le fond d'une caverne, avec soixante de ses gens, *Saül* eut un besoin qui l'obligea d'y entrer: or vous savez bien, Mesdames, que quand on sort du grand jour, & qu'on entre dans un lieu obscur, on ne voit rien; *Saül* ne vit donc pas *David*, mais *David* le vit fort bien, & ceux, qui étoient avec lui, lui conseilloient de le tuer; mais *David* leur répondit: Dieu me préserve de mettre la main sur mon roi; sur celui qu'il a sacré de son huile sainte. Il se contenta donc de lui couper un morceau de son habit, encore en eut-il regret après, craignant d'avoir manqué de respect à son roi. Quand *Saül* fut sorti, *David* monta sur le rocher qui étoit au dessus de la caverne, & appela *Saül*, en lui disant: Seigneur, pourquoi écoutez-vous les discours de ceux qui vous parlent mal de moi? puisque j'ai pu couper un morceau de votre habit, je pouvois aussi vous tuer; mais je vous ai respecté, parce que vous êtes mon roi: le Seigneur sera juge entre vous & moi; car il sait, que

vous me perfécutez injuftement, moi qui fuis devant vous comme une puce. *Saül* ayant entendu ces paroles, dit: n'eft-ce pas votre voix, mon fils *David?* Et il pleura, & dit encore: vous êtes plus jufte que moi, & je connois à votre bonté, que Dieu vous a certainement choifi pour vous donner la couronne; jurez-moi devant Dieu, que quand vous ferez monté fur le trône, vous ne ferez point mourir ma famille. *David*, le lui ayant juré, le roi fe retira. *Jonathan* avoit fait la même prière à *David*, & lui avoit dit: ayez bon courage, mon père ne peut vous faire périr, & il fait très-bien, que vous ferez roi d'Ifraël; pour moi, je ne ferai point jaloux de vous voir fur le trône, & je ferai très-content d'être le premier après vous. Car le prince *Jonathan* aimoit *David* plus que fa vie.

Lady MARY.

Je fuis bien contente de voir *David* bon ami avec *Saül*; apparemment que le roi ne cherchera plus à lui faire du mal, après la bonté que *David* avoit eue de ne le point tuer.

Madem. BONNE.

Un méchant cœur ne fe corrige pas comme cela, mes enfans. Il y a des momens, où il eft honteux de fa méchanceté; mais il oublie bientôt cette honte pour re-

tourner à sa méchanceté, comme vous verrez que fit *Saül.*

Lady SPIRITUELLE.

Ce méchant roi avoit un bon fils, & j'aime *Jonathan* de tout mon cœur. J'espère que *David* lui aura fait beaucoup de bien, quand il sera devenu roi.

Madem. BONNE.

David n'eut pas ce plaisir, ma chère, & *Jonathan* fut tué avant que *David* fut roi; mais nous verrons cela la première fois. Continuez, Miss *Molly.*

Miss MOLLY.

Samuel mourut en ce temps-là, & *David* fut dans le désert, proche de la montagne de Carmel. Il y avoit dans ce quartier un homme, nommé *Nabal*, qui étoit extrêmement riche, mais fort brutal; & il avoit une femme très-belle & très-prudente, nommée *Abigaïl. David* ayant su que *Nabal* faisoit tondre ses moutons en Carmel, lui envoya quelques-uns des siens, pour lui faire son compliment, & lui représenter, que, pendant tout le temps qu'ils avoient été dans le désert avec ses bergers, il avoit eu soin qu'on ne lui fit pas tort en la plus petite chose, & qu'ainsi, il le prioit, selon la coûtume, de lui faire un petit présent. *Nabal*, au lieu de répondre à cette politesse,

répondit à ceux qui lui avoient été envoyés: je ne connois point *David*; le monde eſt plein de ces ſerviteurs qui fuient leurs maîtres. *David*, ayant appris cette brutalité, partit avec quatre cens hommes, & jura de le faire périr, lui & tous ceux qui lui appartenoient. Un des bergers de *Nabal*, ayant appris cette réſolution, fut trouver *Abigaïl*, & lui dit: ces gens nous ont gardé bien fidèlement, & cependant notre maître a excité leur colère par ſa brutalité, & ils viennent pour le détruire. *Abigaïl* ſe leva promptement, & ayant préparé un grand préſent de choſes prêtes à manger, elle fut au devant de *David*, & lui parla avec tant de ſageſſe, qu'elle déſarma ſa colère. Il ſentit alors qu'il avoit été ſur le point de commettre une grande faute, en ſe vengeant de *Nabal*, & il remercia cette dame de l'avoir empêché de commettre un crime. *Abigaïl*, étant retournée à ſa maiſon, trouva ſon mari dans un grand feſtin, & comme il étoit ivre, elle ne lui dit rien de ce qui étoit arrivé, juſqu'au lendemain matin. *Nabal* fut ſi effrayé du péril qu'il avoit couru, qu'il en tomba malade, & mourut huit jours après; alors *David* dit: parce que j'ai ſacrifié ma colère & le déſir que j'avois de me venger, le Seigneur m'a vengé lui-même. En même temps, il ſe ſouvint d'*Abigaïl*, & penſant qu'une telle femme, qui

avoit eu l'esprit d'arrêter sa colère, étoit un trésor, parce qu'elle l'empêcheroit de faire des fautes, il l'envoya demander en mariage, & il l'épousa. Il avoit déjà deux autres femmes, *Michol* & *Abinoham*. Cependant, *Saül* oubliant que *David* avoit respecté sa vie, assembla encore une armée pour le poursuivre. Etant arrivé dans une plaine, on dressa des tentes pour passer la nuit, & *Abner* gardoit la tente du roi avec des soldats; mais, au lieu de faire bonne garde, ils s'endormirent, & *David* avec un de ses gens, entra jusques dans la tente du roi: celui qui suivoit *David*, lui demanda de tuer *Saül*; mais *David* l'en empêcha en lui disant: l'homme qui mettra la main sur l'oint du Seigneur, ne sera point innocent. Il se contenta donc, d'emporter la coupe & la hallebarde de *Saül* & quand il fut bien loin, il cria, & dit à *Abner:* Vous êtes un brave homme, certainement vous avez mérité la mort, pour n'avoir pas gardé le roi. *Saül*, entendant ces paroles, appela encore *David* son fils, & convint qu'il étoit plus honnête homme que lui; il lui promit même de ne plus chercher à lui faire du mal: mais *David* le connoissoit trop bien pour oser se fier à sa parole, & il s'enfuit dans un autre lieu.

Lady Spirituelle.

Il m'impatiente ce *Saül*, avec ſes promeſſes qu'il ne tint point. Il falloit en vérité, que *David* fût bien bon, pour ne pas ſe débarraſſer tout d'un coup d'un homme, qui le perſécutoit ſi cruellement.

Madem. Bonne.

Mais cet homme étoit ſon roi; cet homme étoit ſon beau-père. Parce que *Saül* étoit méchant, falloit-il que *David* devint méchant auſſi? Que deviendroit le monde, mes enfans, ſi chacun ſe croyoit autoriſé à ſe venger? Il faut remettre ce ſoin à la juſtice des hommes, & ſi on ne peut y avoir recours, à la juſtice de Dieu. *David* venoit d'éprouver, que Dieu l'avoit vengé de *Nabal*, ſans qu'il s'en mêlât, & il n'avoit garde de s'expoſer une ſeconde fois à commettre un crime.

Lady Tempete.

Mais pourtant avec toute ſa patience, *David* étoit très-miſerable, car il ſe voyoit à tous momens en danger de perdre la vie. Il étoit obligé de vivre dans les bois, de manquer des choſes les plus néceſſaires; & cela, dans le temps, où il étoit le vrai roi, car *Samuel* l'avoit ſacré avec l'huile.

Madem. BONNE.

Auriez-vous mieux aimé être à la place de *Saül* qu'à celle de *David?*

Lady TEMPETE.

Non, ma Bonne, je n'aurois pas voulu être à la place de *Saül*, je pense qu'il étoit encore plus malheureux que David.

Madem. BONNE.

Vous avez bien raison, ma chère. On n'est point à plaindre, quand on est vertueux, & *David* l'étoit. Ce ne sont point les accidens de la vie, les incommodités, la pauvreté, qui rendent les hommes malheureux: toutes ces choses sont les maux du corps, or votre corps n'est point vous; c'est un étranger, l'habit de votre ame: & les maux de ce corps ne sont considérables, qu'à mesure que votre ame y prend intérêt. Si j'aime beaucoup mon habit, je serai bien fâchée d'y voir une tache, ou un trou; mais si je suis raisonnable, je m'en consolerai bientôt. *David*, en souffrant toutes les incommodités que *Saül* lui occasionnoit, savoit que cela ne gâtoit que son habit; mais s'il se fût vengé, il auroit gâté son ame: or cette ame devoit l'intéresser beaucoup plus que son corps, qui n'étoit que son habit; car son ame c'étoit lui-même.

Lady CHARLOTTE.

Mais, ma Bonne, mon corps eſt moi, auſſi bien que mon ame.

Madem. BONNE.

Point du tout, ma chère. Quand vous ſerez morte, les vers mangeront votre chair, vos os tomberont en pouſſière, & cependant vous exiſterez encore, car votre ame reſtera telle qu'elle eſt. Vous ſavez bien qu'elle eſt immortelle.

Lady CHARLOTTE.

On me l'a dit, mais je ne le conçois pas.

Madem. BONNE.

Vous le concevrez quelque jour, ma chère. Quand nous ſerons plus avancées, nous parlerons de ces choſes qui ſont encore trop difficiles pour vous. Voyons préſentement, ſi l'hiſtoire d'*Abigaïl* ne nous préſente point quelque bonne réflexion?

Lady SENSE'E.

Oui, ma Bonne. Je penſe que *David* étoit bien ſage; il n'épouſa point cette femme, parce qu'elle étoit belle & riche, mais parce qu'elle étoit prudente; qu'elle l'avoit empêchée de commettre un crime, en calmant ſa colère; & qu'il eſpéroit ſans

doute, qu'elle lui rendroit le même ſervice en pareille occaſion.

Madem. BONNE.

Votre réflexion eſt très-ſage, ma chère. La choſe la plus précieuſe eſt un ami qui nous aime aſſez, pour nous avertir, quand nous ſommes prêts à faire quelques ſottiſes, & il faut préférer cet ami aux dons les plus précieux, ainſi *David* agit en homme de bon ſens, en épouſant *Abigaïl*.

Lady MARY.

Mais il avoit déjà deux autres femmes, ma Bonne; eſt-ce que cela eſt permis, d'avoir pluſieurs femmes?

Madem. BONNE.

Cela étoit permis autrefois, ma chère: mais cela ne l'eſt plus aujourd'hui parmi les Chrétiens, parce que *Jéſus-Chriſt* le leur a défendu.

Lady CHARLOTTE.

J'en ſuis bien aiſe. Si un mari pouvoit avoir pluſieurs femmes, je ne me marierois jamais; car alors je ne pourrois pas être maîtreſſe dans la maiſon, & je m'imaginerois toujours, que mon mari aimeroit mieux ſes autres femmes que moi.

Madem. BONNE.

C'eſt-à-dire, que vous êtes diſpoſée à devenir jalouſe, ma très-chère; vous auriez donc été fort malheureuſe, ſi vous étiez née à la Chine.

Lady MARY.

Eſt-ce que les Chinois ont pluſieurs femmes?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, ainſi que preſque tous les peuples de l'Aſie. Comme il nous reſte un demi-quart d'heure, je vais vous raconter comme ſe font les mariages dans la Chine. Il faut que vous ſachiez d'abord, que dans la Chine les femmes ne ſortent point à pied, & ne voyent jamais d'autres hommes que leurs pères & leurs maris.

Lady SENSÉE.

Comment peut-on donc ſe marier, ma Bonne? Eſt-ce qu'un homme n'a pas au moins la liberté de voir une fille, quand il veut l'épouſer?

Madem. BONNE.

Ce ne ſont pas ceux qui doivent ſe marier, qui ſe mêlent de faire le mariage;

ce font les pères. Un homme qui a un fils, va trouver un autre homme qui a une fille. Il s'informe des qualités de cette fille, & s'il croit qu'elle foit convenable à fon fils, il la demande pour lui. Le père, l'ayant accordée, va dire à fa fille qu'il vient de la marier. Alors, on lui met fes plus beaux habits, & on l'enferme dans une machine qui eft fermée, & on la porte dans la maifon de fon mari. Le nouveau marié attend avec bien de l'impatience le moment de voir fa femme. Quelquefois il eft content de fon marché; d'autres fois fa femme n'eft pas de fon goût, mais ne croyez pas pour cela qu'il ait de mauvaifes façons pour elle; il a trop de refpect pour fon père qui l'a choifie. Il demeure avec elle pendant huit jours, & au bout de ce temps, il lui demande permiffion de choifir une autre femme parmi celles qu'on lui a données pour la fervir. La femme ne lui refufe jamais cette permiffion; mais cette autre femme, que le mari prend, refte toujours fa fervante, & la femme que le père a choifie, refte toujours maîtreffe de la maifon; les enfans de la fervante l'appellent leur mère, & lui font foumis.

Lady TEMPETE.

Eh bien, cela doit la confoler, puifqu'elle refte toujours la maîtreffe; & fa

la ſervante étoit inſolente, pourroit-elle la punir ?

Madem. BONNE.

Sans doute, ma chère; mais cela n'arrive point. La ſervante ſait qu'elle doit reſpecter ſa maîtreſſe, & travailler à gagner ſes bonnes graces pour elle & ſes enfans.

La maîtreſſe, par complaiſance pour ſon mari, & pour s'en faire aimer, traite bien une femme qu'il aime, & tous ces gens vivent ordinairement dans la meilleure intelligence du monde.

Lady SENSE'E.

Mais ces gens-là ſont donc plus raiſonnables que les autres peuples. J'ai lu dans la vie de *Denis*, tyran de Syracuſe, qu'il avoit épouſé deux femmes dans un même jour, & qu'il avoit trouvé le ſecret de les faire vivre en paix: & j'ai ouï dire que cèla prouvoit que *Denis* étoit le plus habile homme du monde, parce que rien n'étoit plus difficile que de conſerver la bonne intelligence entre deux femmes, qui vivent dans une même maiſon, & qui doivent partager l'autorité.

Madem. BONNE.

Cet homme avoit d'autant plus de

raiſon, que ces deux femmes de *Denis* avoient chacune des enfans, et qu'il étoit naturel qu'elles cherchaſſent à les mettre ſur le trône: mais dans la Chine, cela eſt moins difficile; ſi la maîtreſſe a des enfans ils ſont toujours au deſſus de ceux de la ſervante. D'ailleurs, mes enfans, l'éducation fait tout. Les filles ſont inſtruites dès leur jeuneſſe, que c'eſt la coutume du pays; elles s'y attendent, & cela ne leur paroît point extraordinaire.

Miſs MOLLY.

Mais ces pauvres femmes doivent bien s'ennuyer, puiſqu'elles ne ſortent jamais.

Madem. BONNE.

Je vous aì dit, qu'elles ne ſortent jamais à pied; mais on les porte dans ces machines fermées, chez les autres dames, pour faire des viſites. C'eſt quelque choſe de honteux pour une femme que de paroître en public: il n'y a que les pauvres, & les mal-honnêtes femmes, à qui cela ſoit permis. Et puis, quand les dames aimeroient à courir, elles ne pourroient pas aller bien loin, à cauſe de leurs pieds.

Lady MARY.

Eſt-ce que leurs pieds ſont autrement faits que les nôtres?

Madem. BONNE.

Quand elles viennent au monde, elles ont les pieds faits comme les nôtres; mais on a soin de leur plier les doigts des pieds en dedans, & de les attacher avec des bandes; quand elles sont grandes, les doigts de leurs pieds semblent collés en dessous, comme sont nos doigts quand nous avons la main fermée. On ne sait pas, qui a commencé à faire cela aux enfans; mais apparemment, qu'on a voulu par là apprendre aux dames, qu'elles ne doivent pas aimer à courir, & que leur vraie place est leur maison, où elles doivent rester pour avoir soin de leurs enfans & de leur ménage. Adieu, mes enfans, notre temps est passé.



XXVI. DIALOGUE.

Vingt quatrième Journée.

Lady MARY.

MA Bonne, il y a longtemps que vous ne nous avez raconté de conte, n'en aurons-nous point un aujourd'hui?

Madem. BONNE.

Je le veux bien, mes enfans.

Il y avoit une fois un ſeigneur qui avoit deux filles jumelles, à qui l'on avoit donné deux noms qui leur convenoit parfaitement. L'aînée, qui étoit très-belle, fut nommée *Belote*, & la ſeconde, qui étoit fort laide, fut nommée *Laidronette*. On leur donna des maîtres, & juſqu'à l'âge de douze ans, elles s'appliquèrent à leurs exercices ; mais alors leur mère fit une ſottiſe, car ſans penſer qu'il leur reſtoit encore bien des choſes à apprendre, elle les mena avec elle dans des aſſemblées. Comme ces deux filles aimoient à ſe divertir, elles furent bien contentes de voir le monde, & elles n'étoient plus occupées que de cela, même pendant le temps de leurs leçons ; enſorte que leurs maîtres commencèrent à les ennuyer. Elles trouvèrent mille prétextes pour ne plus apprendre ; tantôt il falloit célébrer le jour de leur naiſſance ; une autrefois elles étoient priées à un bal, à une aſſemblée, & il falloit paſſer le jour à ſe coëffer ; enſorte qu'on écrivoit ſouvent des cartes aux maîtres, pour les prier de ne point venir. D'un autre côté les maîtres, qui voyoient que les deux petites filles ne s'appliquoient plus, ne ſe ſoucioient pas

beaucoup de leur donner des leçons : car dans ce pays, les maîtres n'enſeignoient pas ſeulement pour gagner de l'argent, mais pour avoir le plaiſir de voir avancer leurs écolières. Ils n'y alloient donc guère ſouvent, & les jeunes filles en étoient bien aiſes. Elles vécurent ainſi juſqu'à quinze ans ; & à cet âge, *Belote* étoit devenue ſi belle, qu'elle faiſoit l'admiration de tous ceux qui la voyoient. Quand la mère menoit ſes filles en compagnie, tous les cavaliers faiſoient la cour à *Belote* ; l'un louoit ſa bouche, l'autre ſes yeux, ſa main, ſa taille ; & pendant qu'on lui donnoit toutes les louanges, on ne penſoit ſeulement pas que ſa ſœur fût au monde. *Laidronette* mouroit de dépit d'être laide, & bientôt elle prit un grand dégoût pour le monde & les compagnies, où tous les honneurs & toutes les préferences étoient pour ſa ſœur. Elle commença donc à ſouhaitir de ne plus ſortir ; & un jour qu'elles étoient priées à une aſſemblée, qui devoit finir par un bal, elle dit à ſa mère, qu'elle avoit mal à la tête, & qu'elle ſouhaitoit de reſter à la maiſon. Elle s'y ennuya d'abord à mourir, & pour paſſer le temps, elle fut à la bibliothèque de ſa mère, pour chercher un roman ; mais elle fut bien fâchée de ce que ſa ſœur en avoit emporté la clef. Son père avoit auſſi une bibliothèque ; mais c'étoit

des livres férieux, & elle les haïffoit beaucoup. Elle fut pourtant forcée d'en prendre un: c'étoit un recueil de lettres, & en ouvrant le livre, elle trouva celle que je vais vous raconter.

VOUS me demandez pourquoi la plus grande partie des belles perfonnes font extrêmement fottes & ftupides? Je crois pouvoir vous en dire la raifon. Ce n'eft pas qu'elles ayent moins d'efprit que les autres, en venant au monde; mais c'eft qu'elles négligent de le cultiver. Toutes les femmes ont de la vanité; elles veulent plaire. Une laide connoit qu'elle ne peut être aimée à caufe de fon vifage; cela lui donne la penfée de fe diftinguer par fon efprit. Elle étudie donc beaucoup, & elle parvient à devenir aimable, malgré la nature. La belle, au contraire, n'a qu'à fe montrer pour plaire, fa vanité eft fatisfaite: comme elle ne réfléchit jamais, elle ne penfe pas que fa beauté n'aura qu'un temps; d'ailleurs elle eft fi occupée de fa parure, du foin de courir les affemblées pour fe montrer, pour recevoir des louanges, qu'elle n'auroit pas le temps de cultiver fon efprit, quand même elle en connoîtroit la néceffité. Elle devient donc une fotte, toute occupée de puérilités, de chiffons, de fpectacles; cela dure jufqu'à trente ans,

quarante ans au plus, pourvu que la petite vérole, où quelque autre maladie, ne viennent pas déranger plutôt sa beauté. Mais quand on n'est plus jeune, on ne peut plus rien apprendre : ainsi, cette belle fille, qui ne l'est plus, reste une sotte pour toute sa vie, quoique la nature lui eût donné autant d'esprit qu'à une autre ; au lieu que la laide, qui est devenue fort aimable, se moque des maladies & de la vieillesse, qui ne peuvent rien lui ôter. - - -

Laidronette, après avoir lu cette lettre, qui sembloit avoir été écrite pour elle, résolut de profiter des vérités qu'elle lui avoit découvertes. Elle redemande ses maîtres, s'applique à la lecture, fait de bonnes réflexions sur ce qu'elle lit, & en peu de temps devient une fille de mérite. Quand elle étoit obligée de suivre sa mère dans les compagnies, elle se mettoit toujours à côté des personnes, en qui elle remarquoit de l'esprit & de la raison ; elle leur faisoit des questions, & retenoit toutes les bonnes choses qu'elle leur entendoit dire ; elle prit même l'habitude de les écrire, pour s'en mieux souvenir, & à dix-sept ans, elle parloit & écrivoit si bien, que toutes les personnes de mérite se faisoient un plaisir de la connoître, & d'entretenir un commerce de lettres avec elle. Les deux sœurs

ſe marièrent le même jour. *Belote* épouſa un jeune prince qui étoit charmant, & qui n'avoit que vingt-deux ans. *Laidronette* épouſa le miniſtre de ce prince... c'étoit un homme de quarante-cinq ans. Il avoit reconnu l'eſprit de cette fille, & il l'eſtimoit beaucoup; car le viſage de celle qu'il prenoit pour ſa femme, n'étoit pas propre à lui inſpirer de l'amour, & il avoua à *Laidronette*, qu'il n'avoit que de l'amitié pour elle: c'étoit juſtement ce qu'elle demandoit, & elle n'étoit point jalouſe de ſa ſœur qui épouſoit un prince, qui étoit ſi fort amoureux d'elle, qu'il ne pouvoit la quitter une minute, & qu'il rêvoit d'elle toute la nuit. *Belote* fut fort heureuſe pendant trois mois; mais au bout de ce temps, ſon mari, qui l'avoit vue tout à ſon aiſe, commença à s'accoutumer à ſa beauté, & à penſer qu'il ne falloit pas renoncer à tout pour ſa femme. Il fut à la chaſſe, & fit d'autres parties de plaiſir, dont elle n'étoit pas, ce qui parut fort extraordinaire à *Belote;* car elle s'étoit perſuadée, que ſon mari l'aimeroit toujours de la même force: & elle ſe crut la plus malheureuſe perſonne du monde, quand elle vit que ſon amour diminuoit. Elle lui en fit des plaintes; il ſe fâcha; ils ſe racommodèrent: mais comme ces plaintes recommençoient tous les jours, le prince ſe fatigua de l'entendre. D'ailleurs

Belote, ayant eu un fils, devint maigre, & ſa beauté diminua conſidérablement; enſorte qu'à la fin, ſon mari, qui n'aimoit en elle que ſa beauté, ne l'aima plus du tout. Le chagrin qu'elle en conçût, acheva de gâter ſon viſage; & comme elle ne ſavoit rien, ſa converſation étoit fort ennuyeuſe. Les jeunes gens s'ennuyoient avec elle, parce qu'elle étoit triſte; les perſonnes plus âgées, qui avoient du bon ſens, s'ennuyoient auſſi avec elle, parce qu'elle étoit ſotte: enſorte qu'elle reſtoit ſeule preſque toute la journée. Ce qui augmentoit ſon deſeſpoir, c'eſt que ſa ſœur *Laidronette* étoit la plus heureuſe perſonne du monde. Son mari la conſultoit ſur les affaires, il lui confioit tout ce qu'il penſoit, il ſe conduiſoit par ſes conſeils, & diſoit par-tout, que ſa femme étoit le meilleur ami qu'il eût au monde. Le prince même, qui étoit un homme d'eſprit, ſe plaiſoit beaucoup dans la compagnie de ſa belle-ſœur, & diſoit, qu'il n'y avoit pas moyen de reſter une demi-heure ſans bâiller avec *Belote*, parce qu'elle ne ſavoit parler que de coëffures & d'ajuſtemens, auquel il ne connoiſſoit rien. Son dégoût pour ſa femme devint tel, qu'il l'envoya à la campagne, où elle eut le temps de s'ennuyer tout à ſon aiſe, & où elle ſeroit morte de chagrin, ſi ſa ſœur *Laidronette* n'avoit pas eu la charité

de l'aller voir le plus fouvent qu'elle pouvoit. Un jour qu'elle tâchoit de la consoler, *Belote* lui dit : mais, ma fœur, d'où vient donc la différence qu'il y a entre vous & moi ? Je ne puis pas m'empêcher de voir que vous avez beaucoup d'esprit, & que je ne suis qu'une sotte ; cependant quand nous étions jeunes, on disoit que j'en avois pour le moins autant que vous. *Laidronnette* alors raconta son aventure à sa fœur, & lui dit : vous êtes fort fâchée contre votre mari, parce qu'il vous a envoyée à la campagne, & cependant cette chose, que vous regardez comme le plus grand malheur de votre vie, peut faire votre bonheur, si vous le voulez. Vous n'avez pas encore dix-neuf ans : ce seroit trop tard pour vous appliquer, si vous étiez dans la dissipation de la ville ; mais la solitude, dans laquelle vous vivez, vous laisse tout le temps nécessaire pour cultiver votre esprit. Vous n'en manquez pas, ma chère fœur ; mais il faut l'orner par la lecture & les réflexions. *Belote* trouva d'abord beaucoup de difficulté à suivre les conseils de sa fœur, par l'habitude qu'elle avoit contractée de perdre son temps en niaiseries ; mais à force de se gêner, elle y réussit, & fit des progrès surprenans dans toutes les sciences : à mesure qu'elle s'instruisoit, devenoit plus raisonnable, & comme la philosophie la consoloit de ses

malheurs, elle reprit son embonpoint, & devint plus belle qu'elle n'avoit jamais été; mais elle ne s'en soucioit plus du tout, & ne daignoit pas même se regarder dans le miroir. Cependant, son mari avoit pris un si grand dégoût pour elle, qu'il fit casser son mariage. Ce dernier malheur pensa l'accabler, car elle aimoit tendrement son mari; mais sa sœur *Laidronette* vint à bout de la consoler. Ne vous affligez pas, lui disoit-elle, je sais le moyen de vous rendre votre mari; suivez seulement mes conseils, & ne vous embarrassez de rien. Comme le prince avoit eu un fils de *Belote*, qui devoit être son héritier, il ne se pressa point de prendre une autre femme, & ne pensa qu'à se bien divertir. Il goûtoit extrêmement la conversation de *Laidronette*, & lui disoit quelquefois, qu'il ne se remarieroit jamais, à moins qu'il ne trouvât une femme qui eût autant d'esprit qu'elle. Mais, si elle étoit aussi laide que moi, lui répondit elle en riant. En vérité, madame, lui dit le prince, cela ne m'arrêteroit pas un moment: on s'accoûtume à un laid visage, le vôtre ne me paroît plus choquant, par l'habitude que j'ai de vous voir; quand vous parlez, il ne s'en faut de rien que je ne vous trouve jolie; & puis, à vous dire la vérité, *Belote* m'a dégouté des belles; toutes les fois que j'en rencontre une, j'ai

dans la tête que c'est une stupide, & je n'ose lui parler, dans la crainte qu'elle ne me réponde une sottise. Cependant, le temps du carnaval arriva, & le prince crut qu'il se divertiroit beaucoup, s'il pouvoit courir le bal sans être connu de personne. Il ne se confia qu'à *Laidronette*, & la pria de se masquer avec lui ; car, comme elle étoit sa belle-sœur, personne ne pouvoit y trouver à redire, & quand on l'auroit su, cela n'auroit pû nuire à sa réputation. Cependant, *Laidronette* en demanda la permission à son mari, qui y consentit d'autant plus volontiers, qu'il avoit lui-même mis cette fantaisie en tête au prince, pour faire réussir le dessein qu'il avoit, de le réconcilier avec *Belote*. Il écrivit à cette princesse abandonnée, de concert avec son épouse, qui marqua en même temps à sa sœur, comment le prince devoit être habillé. Dans le milieu du bal, *Belote* vint s'asseoir entre son mari & sa sœur, & commença avec eux une conversation extrêmement agréable : d'abord, le prince crut reconnoitre la voix de sa femme ; mais elle n'eut pas parlé un demi-quart d'heure, qu'il perdit le soupçon qu'il avoit eu au commencement. Le reste de la nuit passa si vîte, à ce qu'il lui sembla, qu'il se frotta les yeux quand le jour parut, croyant rêver ; & il demeura charmé de l'esprit de l'inconnue, qu'il ne put

jamais engager à se démasquer: tout ce qu'il en put obtenir, c'est qu'elle reviendroit au premier bal avec le même habit. Le prince s'y trouva des premiers; & quoique l'inconnue y arriva un quart-d'heure après lui, il l'accusa de paresse, & lui jura qu'il s'étoit beaucoup impatienté. Il fut encore plus charmé de l'inconnue cette seconde fois, que la premiere, & avoua à *Laidronette*, qu'il étoit amoureux comme un fou de cette personne. J'avoue, qu'elle a beaucoup d'esprit, lui répondit sa confidente: mais si vous voulez que je vous dise mon sentiment, je soupçonne qu'elle est encore plus laide que moi: elle connoit que vous l'aimez, & elle craint de perdre votre cœur, quand vous verrez son visage. Ah! madame, dit le prince, que ne peut-elle lire dans mon ame! l'amour qu'elle m'a inspiré, est indépendant de ses traits: j'admire ses lumieres, l'étendue de ses connoissances, la supériorité de son esprit, & la bonté de son cœur. Comment pouvez-vous juger de la bonté de son cœur, lui dit *Laidronette*? Je vais vous le dire, reprit le prince, quand je lui ai fait remarquer de belles femmes, elle les a louées de bonne foi, & elle m'a même fait remarquer avec adresse des beautés qu'elles avoient, & qui échapoient à ma vue. Quand j'ai voulu, pour l'éprouver, lui conter les mauvaises histoi-

res, qu'on mettoit ſur le compte de ces femmes, elle a détourné adroitement la converſation ou bien elle m'a interrompu, pour me raconter quelque belle action de ces perſonnes: & enfin, quand j'ai voulu continuer, elle m'a fermé la bouche, en me diſant, qu'elle ne pouvoit ſouffrir la médiſance. Vous voyez bien, madame, qu'un femme qui n'eſt point jalouſe de celles qui ſont belles, une femme qui prend plaiſir à dire du bien du prochain, une femme qui ne peut ſouffrir la médiſance, eſt d'un excellent caractère, & ne peut manquer d'avoir un bon cœur. Que me manquera-t-il pour être heureux avec une telle femme, quand même elle ſeroit auſſi laide que vous le penſez? Je ſuis donc réſolu à lui déclarer mon nom, & à lui offrir de partager ma puiſſance. Effectivement, dans le premier bal, le prince apprit ſa qualité à l'inconnue, & lui dit, qu'il n'y avoit point de bonheur à eſpérer pour lui, s'il n'obtenoit pas ſa main; mais, malgré ces offres, *Belote* s'obſtina à demeurer maſquée, ainſi qu'elle en étoit convenue avec ſa ſœur. Voilà le pauvre prince dans une inquiétude épouvantable! Il penſoit comme *Laidronette*, que cette perſonne ſi ſpirituelle devoit être un monſtre, puiſqu'elle avoit tant de répugnance à ſe laiſſer voir; mais quoiqu'il ſe la peignît de la manière du

monde la plus désagréable, cela ne diminuoit point l'attachement, l'estime, & le respect qu'il avoit conçu pour son esprit & pour sa vertu. Il étoit tout prêt à tomber malade de chagrin, lorsque l'inconnue lui dit: Je vous aime, mon prince, & je ne chercherai point à vous le cacher; mais plus mon amour est grand, plus je crains de vous perdre, quand vous me connoîtrez. Vous vous figurez, peut-être, que j'ai de grands yeux, une petite bouche, de belles dents, un teint de lis & de roses; & si par aventure j'allois me trouver des yeux louches, une grande bouche, un nez camard, des dents gâtées, vous me prieriez bien vîte de remettre mon masque. D'ailleurs, quand je ne serois pas si horrible, je sais que vous êtes inconstant: vous avez aimé *Belote* à la folie, & cependant vous vous en êtes dégouté. Ah! madame, lui dit le prince, soyez mon juge: j'étois jeune quand j'épousai *Belote*, & je vous avoue que je ne m'étois jamais occupé qu'à la regarder, & point à l'écouter; mais lorsque je fus son mari, & que l'habitude de la voir eut dissipé mon illusion, imaginez-vous si ma situation dût être bien agréable? Quand je me trouvois seul avec mon épouse, elle me parloit d'une robe nouvelle qu'elle devoit mettre le lendemain, des souliers de celle-ci, des diamans de

celle-là. S'il se trouvoit à ma table une personne d'esprit, & que l'on voulût parler de quelque chose de raisonnable, *Belote* commençoit par bâiller, & finissoit par s'endormir. Je voulus essayer de l'engager à s'instruire, cela l'impatienta ; elle étoit si ignorante, qu'elle me faisoit trembler & rougir toutes les fois qu'elle ouvroit la bouche. D'ailleurs, elle avoit tous les défauts des sottes : quand elle s'étoit fourré une chose dans la tête, il n'étoit pas possible de l'en faire revenir, en lui donnant de bonnes raisons ; car elle ne pouvoit les comprendre. Elle étoit jalouse, médisante, méfiante. Encore, s'il m'avoit été permis de me désennuyer d'un autre côté, j'aurois eu patience, mais ce n'étoit pas-là son compte : elle eût voulu que le sot amour, qu'elle m'avoit inspiré, eût duré toute ma vie, & m'eût rendu son esclave. Vous voyez bien, qu'elle m'a mise dans la nécessité de faire casser mon mariage. J'avoue, que vous étiez à plaindre, lui répondit l'inconnue ; mais tout ce que vous dites, ne me rassure point. Vous dites que vous m'aimez ; voyez, si vous serez assez hardi pour m'épouser aux yeux de tous vos sujets, sans m'avoir vue. Je suis le plus heureux de tous les hommes, puisque vous ne demandez que cela, répondit le prince ; venez dans mon palais avec *Laideronette*, &

demain dès le matin je ferai assembler mon conseil, pour vous épouser à ses yeux. Le reste de la nuit parut bien longue au prince, & avant de quitter le bal, s'étant démasqué, il ordonna à tous les seigneurs de la cour, de se rendre dans son palais, & il fit avertir tous ses ministres; ce fut en leur présence qu'il raconta ce qui lui étoit arrivé avec l'inconnue, & après avoir fini son discours, il jura de n'avoir jamais d'autre épouse qu'elle, telle que pût être sa figure. Il n'y eut personne qui ne crût, comme le prince, que celle qu'il épousoit ainsi, ne fût horrible à voir: quelle fut la surprise de tous les assistans, lorsque *Belote*, s'étant démasquée, leur fit voir la plus belle personne qu'on pût imaginer. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que le prince, ni les autres, ne la reconnurent pas d'abord, tant le repos & la solitude l'avoient embellie; on se disoit seulement tout bas, que l'autre princesse lui ressembloit en laid. Le prince extasié d'être trompé si agréablement, ne pouvoit parler; mais *Laidronette* rompit le silence, pour féliciter sa sœur du retour de la tendresse de son époux. Quoi! s'écria le roi, cette charmante & spirituelle personne est *Belote*? Par quel enchantement a-t-elle joint aux charmes de la figure ceux de l'esprit & du caractère, qui lui manquoient absolument?

Quelque fée favorable a-t-elle fait ce miracle en sa faveur? Il n'y a point de miracle, reprit *Belote*, j'avois négligé de cultiver les dons de la nature; mes malheurs, la solitude & les conseils de ma sœur, m'ont ouvert les yeux, & m'ont engagée à acquérir des graces à l'épreuve du temps & des maladies. Et ces graces m'ont inspiré un attachement à l'épreuve de l'inconstance, lui dit le prince en l'embrassant. Effectivement, il l'aima toute sa vie avec une fidélité, qui lui fit oublier ses malheurs passés.

Lady SPIRITUELLE.

Je vous assure, ma Bonne, que ce conte est le plus joli de tous ceux que vous nous avez racontés; dites-nous la vérité, vous l'avez fait exprès pour nous.

Mlle. BONNE.

Cela pourroit bien être; mais qu'il soit fait pour vous, ou non, Mesdames, l'importance est d'en profiter. Il a été bien long, mon conte, & j'ai peur que nous n'ayons pas le temps de rien dire sur la Géographie; commençons par nos histoires. C'est à vous, Lady *Mary*.

Lady MARY.

David, craignant de tomber entre les

mains de *Saül*, se retira auprès d'un des rois des Philistins, qui lui donna une ville, pour y demeurer avec ses gens. Au bout de quelques années, les Philistins déclarèrent la guerre à *Saül*, qui eut une grande peur; il consulta le Seigneur; & comme il ne lui voulut point répondre, il dit à ses sujets: cherchez-moi quelque personne qui devine par le moyen du malin esprit. Or cela étoit fort difficile, car lui-même avoit porté un arrêt de mort contre ces gens-là. Cependant ses serviteurs lui enseignèrent une femme. Il y fut, déguisé, avec deux de ses domestiques, & lui dit, qu'il la prioit de faire revénir une personne morte dont il avoit besoin. Cette femme lui dit, pourquoi me tentez-vous? Ne sçavez-vous pas que le roi a défendu de faire ce que vous me commandez? Je jure par le Seigneur, qu'il ne vous en arrivera pas de mal, lui dit-il. Alors, cette femme fit ses conjurations, & tout d'un coup elle jeta un grand cri, & dit: vous m'avez trompée vous êtes le roi. *Saül* la rassura, & lui demanda ce qu'elle voyoit. Je vois un vieillard, lui dit-elle. Sur le portrait qu'elle en fit, *Saül* reconnut que c'étoit *Samuel*, & lui demanda, quel devoit être le succès de la bataille? Pourquoi troubles-tu mon repos, lui dit *Samuel*? ce que je t'ai prédit, arrivera; parce que tu as désobéi au Seigneur,

il va t'ôter ton royaume, & toi & tes fils, vous ſerez demain avec moi. *Saül* effrayé reſta contre terre, où il s'étoit jeté devant *Samuel*; toutefois à la prière de cette femme, il mangea un morçeau. Le lendemain il donna la bataille, & comme il vit que les ennemis étoient plus forts que lui, il ſe paſſa ſon épée au travers du corps, & ſes fils furent tués. Les Philiſtins, ayant trouvé ſon corps, le pendirent; mais les habitans de Jabès, s'étant aſſemblés, emportèrent ſon corps, & lui donnèrent la ſépulture.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, j'ai toujours bien peur des morts, & j'en aurai encore bien davantage. Ma nourrice me diſoit bien qu'ils revenoient, elle m'a conté je ne ſais combien d'hiſtoires à ce ſujet.

Madem. BONNE.

C'eſt que votre nourice eſt une ſotte, ma bonne amie. Il eſt certain, que ſi Dieu le vouloit, il pourroit faire revenir les morts, comme il a fait à l'égard de *Samuel*, du moins quelques phantômes qui leur reſſembleroient; mais il eſt auſſi certain, qu'il ne fait pas de miracles ſans de bonne raiſon, & que toutes les hiſtoires, qu'on

conte à ce sujet, sont des fables. Je pourrois vous en citer plusieurs exemples, mais je me contenterai d'en rapporter deux.

Un gentil-homme avoit été envoyé par le roi en Allemagne, pour des affaires de conséquence. Il revenoit en poste avec quatre domestiques, lorsque la nuit le surprit dans un méchant hameau où il n'y avoit pas un seul cabaret. Il demanda à un paysan, s'il n'y avoit pas moyen de loger dans le château ? Le paysan lui répondit : il est abandonné, monsieur, il n'y a qu'un fermier, dont la petite maison est hors du château, où il n'oseroit entrer que le jour, parce que la nuit il y revient des esprits qui battent les gens. Le gentil-homme, qui n'étoit pas peureux, dit au paysan : je n'ai pas peur des esprits, je suis plus méchant qu'eux ; & pour te le prouver, je veux que mes domestiques restent dans le village, je coucherai tout seul dans le château. Ce n'étoit pourtant pas son intention de se coucher ; il avoit toute sa vie entendu parler des revenans, & il avoit une grande curiosité d'en voir. Il fit allumer un bon feu, prit des pipes & du tabac, avec deux bouteilles de vin, & mit sur la table quatre pistolets chargés. Sur le minuit, il entendit un grand bruit de chaines, & vit un homme beaucoup plus grand qu'à l'ordinaire, qui lui faisoit signe de venir à lui. Notre hom-

me mit deux des ses pistolets à sa ceinture, un dans sa poche, il prit le dernier dans sa main droite, & tenoit la chandelle de l'autre main ; dans cet équipage il suivit le phantôme, qui descendit l'escalier, traversa la cour, & entra dans une allée, mais lorsque le gentil-homme fut arrivé au bout de l'allée, tout d'un coup la terre manqua sous ses pieds, & il tomba dans un trou. Il s'apperçut alors de la sottise qu'il avoit faite ; car il vit à travers une cloison mal jointe, qui le séparoit d'une cave, qu'il étoit tombé dans la puissance non des esprits, mais d'une douzaine d'hommes, qui tenoient conseil entre eux, pour savoir, si on devoit le tuer. Il connut par leur discours, que c'étoit des gens qui faisoient de la fausse monnoie. Le gentil-homme, qui se voyoit pris comme un rat dans une souricière, éleva la voix, & demanda à ces messieurs la permission de parler. On la lui accorda, & il leur dit : Messieurs, ma conduite, en venant ici, vous prouve que je suis un étourdi ; mais en même tems, elle doit vous assurer que je suis un homme d'honneur : car vous n'ignorez pas que presque toujours un coquin est un lâche. Je vous promets de garder le secret de cette aventure, & je vous le promets sur mon honneur. Ne commettez point un crime en tuant un homme, qui n'a jamais eu

intention de vous faire du mal. D'ailleurs considérez les suites de ma mort. Je porte sur moi des lettres de conséquence, que je dois rendre au roi en main propre: j'ai quatre domestiques dans ce village; croyez qu'on fera tant de recherches pour savoir ce que je serai devenu, qu'à la fin on le découvrira. Ces hommes, après l'avoir écouté, décidèrent qu'il falloit se fier à sa parole. On lui fit jurer sur l'Evangile, qu'il raconteroit des choses terribles de ce château. Effectivement, il dit le lendemain, qu'il y avoit vu des choses capables de faire mourir un homme de frayeur, & il ne mentoit pas, comme vous pensez bien.

Voilà donc une histoire des revenans bien établie. Personne n'auroit osé en douter depuis qu'un homme tel que celui-là en assuroit. Cela dura pendant douze ans. Après ce tems, comme il étoit dans son château à se divertir avec plusieurs de ses amis, on lui dit, qu'un homme, qui conduisoit deux chevaux, l'attendoit sur le pont pour lui parler, mais qu'il ne vouloit pas entrer. La compagnie fut curieuse de savoir ce que signifioit cette aventure; mais dès que le gentil-homme parut, suivi de ses amis, celui qui étoit sur le pont, lui cria: Arrêtez, s'il vous plait, monsieur; je n'ai qu'un mot à vous dire: ceux, à

qui vous promites le ſecret il y a douze ans, vous remercient de l'avoir ſi bien gardé; préſentement ils vous rendent votre parole. Ils ont gagné de quoi vivre, & ils ſont ſortis du royaume; mais avant de me permettre de les ſuivre, ils m'ont chargé de vous prier d'accepter de leur part deux chevaux, & je vous les laiſſe. Effectivement cet homme, qui avoit attaché ces deux chevaux à un arbre, fit partir le ſien comme un éclair, & bientôt ils le perdirent de vue. Alors le héros de l'hiſtoire raconta à un ami ce qui lui étoit arrivé; & ils conclurent qu'il ne falloit rien croire des hiſtoires de revenans qui paroiſſent les plus certaines; puiſque ſi on les examinoit avec attention, on trouveroit que la malice, ou la foibleſſe des hommes, a donné naiſſance á ces contes.

Lady Spirituelle.

J'aurois juré que c'étoit des diables, ou des revenans, qui étoient dans ce château.

Madem. Bonne.

Un peu de réflexion, mes enfans, & l'on n'ajoutera aucune croyance à ces hiſtoires. Croyez-vous de bonne foi, que Dieu, qui eſt la ſageſſe & la bonté même, veuille faire des miracles, ſeulement pour tourmenter les hommes? Croyez-vous, qu'il per-

mette à une ame de revenir sur la terre, pour faire des malices, tirer la couverture d'une personne qui dort, l'empêcher de dormir, & mille autres fadaises, qui ne sont dignes que de risée? Je vais vous prouver, par ce qui m'est arrivé à moi-même, le parti qu'il faut prendre dans ces sortes d'occasions. Je crois que le sort avoit rassemblé exprès pour moi, les plus sottes de toutes les servantes. A six ans je savois plus de cinq cen histoires de revenans, que je croyois comme l'Evangile, & cela m'avoit rendu si peureuse, que j'avois peur de mon ombre; mais quand je commençai à avoir de la raison, je me résolus de me guérir de cette maladie. Je m'accoûtumai donc le soir à aller seule, d'abord avec de la lumière, & puis après cela sans lumière. Je me disois à moi-même: je ne suis pas seule, Dieu est dans cette chambre où je vais entrer, il saura bien me défendre. Après cela j'entrois hardiment, je m'asseyois, & je ne quittois pas la place que je ne fusse tout-à-fait tranquillisée, & après je me moquois de moi-même. Si je voyois quelque chose dans l'obscurité, je m'avançois pour le toucher, & je trouvois que c'étoit un linge, ou une chaise, qui de loin me paroissoit sous une forme terrible; car la peur grossit les objets. Petit à petit je me guéris de cette foiblesse, & une aventure qui m'arriva,

acheva de me rendre tout-à-fait raisonnable. J'eus affaire pour quelque mois dans une petite ville, & en y arrivant, j'envoyai chercher un tapissier, pour me meubler un appartement que j'étois prête à louer. Le tapissier me dit qu'il avoit une petite maison toute meublée, & qu'il me la donneroit toute entière, pour une demie guinée par mois; il n'y avoit que deux ans que cette maison étoit rebâtie, parce qu'elle avoit été brûlée, & il y avoit même une vieille femme, qui, ayant rentré pour sauver son argent, y avoit péri. Les voisins eurent grand soin de me raconter cette histoire, & me dirent, que la vieille venoit toutes les nuits compter son argent. Je fis un éclat de rire au nez de ces gens; mais ils ajoutèrent, que je serois la dupe de ma confiance, que cette maison avoit été louée plusieurs fois, mais que personne ne pouvoit y demeurer plus de trois jours. J'en suis charmée, répondis-je, j'ai toujours eu envie de voir, ou d'entendre quelque chose d'extraordinaire, peut-être, à la fin, aurai-je ce plaisir; mais les esprits craignent ceux qui ne les craignent pas, j'ai bien peur que la bonne femme ne revienne plus. D'abord que je fus dans cette maison, je la visitai depuis la cave jusqu'au grenier, car si je n'ai plus peur des morts, je crains encore les vivans, & je pensois que quelque enne-

mi du tapissier pouvoit peut-être se divertir à effrayer les gens, pour l'empêcher de louer sa maison. N'ayant rien trouvé, je passai la journée fort tranquillement. Sur les onze heures du soir, étant auprès du feu avec mon mari, j'entendis un bruit sourd, mais sans pouvoir distinguer d'où il partoit, parce qu'il changeoit de place à tous momens. Le plus souvent pourtant, il paroissoit sortir du milieu de la chambre. Ce bruit ne m'effraya point, & je dis en riant, si je n'avois pas visité les caves, je croirois qu'on y fait de la fausse monnoie, car ce bruit ressembloit à celui d'un balancier. Le matin on n'entendit plus rien, mais le bruit recommença les nuits suivantes, & au bout de deux semaines, je remarquai qu'il étoit bien plus fort le Vendredi, qui étoit justement le jour où la maison avoit brûlé. Je passai la nuit du second Vendredi sans me coucher, & sur les quatre heures du matin, je crus entendre parler, mais tout cela sembloit sortir de dessous terre. J'attendis le jour avec impatience, & je priai mon mari de rester à la même place ; pour moi, je sortis, & fus dans la maison voisine ; c'étoit un cabaret, & je m'apperçus que l'écurie de ce cabaret étoit derrière notre salle, où l'on entendoit ce bruit. Vous savez, Mesdames, que les chevaux frappent du

pied de tems en tems: le jour on ne les entendoit point, parce que le bruit, qui se faisoit de tous côtés, en empêchoit ; mais dans le silence de la nuit, on ne perdoit pas un de leurs coups de pieds. Je pris un grand bâton, & ayant frappé trois coups contre terre de toute ma force, je rentrai chez moi; & mon mari me dit, que depuis que j'étois sortie, on avoit frappé trois coups. Les Vendredis étoient des jours de marché ; il venoit beaucoup de gens de la campagne, qui couchoient en ville, & mettoient leurs chevaux dans cette écurie, ce qui augmentoit le bruit. Je me hâtai de conter mon histoire: plusieurs personnes vinrent pour entendre ce bruit, qui du moment qu'on en fut la cause, ne parut plus que ce qu'il étoit, car on distinguoit fort bien que c'étoit le bruit d'un coup de pied de cheval contre terre. Ceux qui avoient eu peur, & qui avoient décrié cette maison, furent bien honteux. Je n'y demeurai qu'un mois, parce qu'il se presenta de tous côtés des gens pour la louer, & le maître fut si content de mon courage, que j'eus beaucoup de peine à lui faire recevoir mon argent.

Lady SENSÉE.

Eh bien, ma Bonne, si vous n'eussiez pas eu l'esprit d'aller dans cette maison, il se-

roit demeuré pour sûr, que la bonne femme faisoit tout ce tapage.

Madem. BONNE.

Sans doute, chez des personnes qui n'auroient pas raisonné, car il étoit extravagant de penser, que Dieu permettoit que cette vieille revint de l'autre monde, seulement pour compter son argent. Continuez, Miss *Molly*.

Miss MOLLY.

Deux jours après la bataille, un Amalécite vint trouver *David*, & lui annonça la mort de *Saül* & de *Jonathan*; & pour lui prouver qu'il disoit la vérité, il ajouta: j'ai trouvé *Saül* à moitié mort du coup qu'il s'étoit donné, & comme il m'a prié d'achever de le tuer, je lui ai obéi, & je vous apporte sa couronne. A ces paroles, *David* déchira ses vêtemens, & dit à cet homme: Comment avez-vous été assez hardi pour mettre la main sur l'oint du Seigneur? certainement vous mourrez. Après cela, *David* pleura *Saül* & son ami *Jonathan*, & il bénit les habitans de Jabès qui leur avoient donné la sépulture. Ensuite, *David* fut reconnu roi par la tribu de Judas, de laquelle il étoit sorti; mais *Abner*, un des capitaines de *Saül* fit reconnoître un des fils

de ce malheureux prince par les autres tribus, & il y eut guerre entre ces deux princes; mais le fils de *Saül* ayant maltraité *Abner* au sujet d'une femme, celui-ci vint se rendre à *David*, & le reconnut pour son maître. Comme *Abner* s'en retournoit tranquillement, *Joab* capitaine de *David*, dont *Abner* avoit tué le frère en se défendant, le prit en trahison, & le tua. *David* pleura *Abner*, & maudit *Joab* qui avoit fait une si grande trahison. Ensuite *David*, ayant consulté le Seigneur, fit la guerre aux Philistins, qu'il vainquit, & prit aussi Jérusalem. Alors il pensa à retirer l'arche du Seigneur qui étoit restée chez *Abinadam*. On la mit sur un chariot tout neuf; & *David*, avec toute la maison d'Israël, jouoit des instrumens devant l'arche du Seigneur. Or les bœufs qui traînoient le chariot, ayant fait un faux pas, un homme porta sa main contre l'arche pour la soutenir; mais comme cet homme n'étoit pas pur, & qu'il avoit osé toucher l'arche, il tomba mort, ce qui effraya tellement *David*, qu'il n'osa garder l'arche chez lui, & qu'il la laissa à d'Hobed-Edom. Toutefois *David*, ayant appris que Dieu avoit comblé de bénédictions la maison de cet homme, résolut de faire porter l'arche dans sa ville, ce qu'il fit avec un grand appareil; car on immola un grand nombre de victi-

mes dans le chemin, & *David*, revêtu d'un éphod de lin, dansoit de toute sa force devant le Seigneur : ensuite, il déposa l'arche dans un tabernacle qu'il avoit fait dresser, puis il bénit le peuple au nom du Seigneur, & lui distribua à dîner. Comme il rentroit dans sa maison, *Michol* sa femme vint au devant de lui, & lui dit : Vous vous êtes fait beaucoup d'honneur aujourd'hui en dansant devant l'arche comme un baladin ! Falloit-il vous abaisser ainsi devant le peuple ? *David* lui répondit : Je ne me suis point abaissé devant le peuple ; mais je me suis humilié devant le Seigneur, qui m'a préféré à votre père, pour me donner le royaume d'Israël ; je ne saurois assez m'abaisser en sa présence. Dieu eut agréable cette humilité de *David*, & pour punir *Michol*, il la rendit stérile.

Lady SENSÉE.

C'est à votre tour, Lady *Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Dieu parla à un prophète, nommé *Nathan*, qui fut trouver *David* de la part du Seigneur, & lui dit : Dieu m'ordonne de te dire, que ton fils doit lui bâtir un temple ; il t'a donné la couronne d'Israël, & elle ne sortira jamais de ta maison, & ton

sang régnera jusqu'à la fin des siècles. *David* s'humilia devant le Seigneur, & chanta un cantique de louanges, & Dieu lui donna la victoire sur ses ennemis. Lorsqu'il fut uu peu plus tranquille, il s'informa soigneusement, s'il ne restoit personne de la maison de *Jonathan*; & ayant découvert un de ses petits-fils, il lui rendit tous les biens de *Saül*, & le fit manger à sa table; or ce fils étoit boiteux des deux jambes. Cependant *David* eut une nouvelle guerre, & contre sa coutume, il ne commanda point lui-même son armée, & resta à Jérusalem, ayant nommé *Joab* son Lieutenant-Général. Or un jour qu'il se promenoit sur la plate-forme de son palais, il vit une belle femme qui se baignoit, & s'étant informé de son nom, il apprit que c'étoit *Bethsabée*, femme d'*Urie*, qui étoit à l'armée, car c'étoit un brave homme. *David* devint amoureux de cette femme; & comme il ne pouvoit l'épouser parce qu'elle avoit un mari, il écrivit à *Joab*, de faire combattre *Urie* dans un endroit dangereux, où il pût être tué. *Joab* lui obéit, & le pauvre *Urie* mourut. *David* épousa sa veuve, & en eut un fils; & il demeura deux ans dans son péché. Dieu lui envoya *Nathan*, qui lui dit : Il y avoit un homme riche qui possédoit un grand nombre de troupeaux; il avoit pour voisin un

homme qui étoit fort pauvre, et qui n'avoit qu'une seule brebis, qu'il avoit élevée avec ses enfans & qui lui étoit fort chère. Il vint un passant loger chez le riche, qui, au lieu de tuer une de ses propres bêtes pour donner à souper à ce passant, fit enlever la brebis du pauvre, & la fit tuer. À ces paroles, *David* se mit en colère, & dit: cet homme mérite la mort. Vous avez prononcé votre arrêt, lui dit le prophète. Dieu vous avoit donné le royaume d'Israël, des biens en abondance, un grand nombre de femmes, il vous auroit encore donné plus que tout cela, s'il eût été nécessaire, & malgré tous ces bienfaits, vous l'avez offensé, & vous avez fait tuer *Urie* pour avoir sa femme. Je vous annonce donc de la part de Dieu, que l'épée ne sortira point de votre maison, & qu'on vous enlevera vos femmes. *David* répondit: *J'ai péché!* Le prophète lui dit: & le Seigneur vous a pardonné; toutefois, comme vous avez scandalisé votre peuple, le fils, que vous avez eu de *Bethsabée*, mourra.

Lady SENSÉE.

Ah! ma Bonne, que je suis fâchée. Voilà *David*, qui est devenu méchant comme *Saül*. Comment se peut-il faire, qu'un si saint homme ait demeuré deux ans dans son péché, sans en avoir regret!

S

Madem. BONNE.

Voilà l'effet des grands crimes, mes enfans; ils endurcissent le cœur. Mais faites une remarque, je vous prie. *Saül* avoit dit, comme *David: j'ai péché*; mais *David* le dit du fond du cœur. Il ne fut pas fâché, à cause dès malheurs, dont il étoit menacé, mais seulement parce qu'il avoit offensé son Dieu; & le Seigneur, qui voit le cœur, lui pardonna tout de suite, c'est-à-dire, qu'il lui rendit son amitié; mais cela ne l'empêcha pas de le punir en cette vie, car il chatie ceux auxquels il veut faire miséricorde dans l'autre. Remarquez aussi, mes enfans, avec quel respect il faut traiter les choses saintes. Un homme souillé touche l'arche, & tombe mort sur le champ: mais celui qui reçoit l'arche dans sa maison, étant un homme de bien, est comblé de bénédictions. Adieu, mes enfans; la première fois nous commencerons la leçon par la Géographie.

XXVII. DIALOGUE.

Vingt-ſixième Journée.

Madem. Bonne.

Je vous ai parlé de la Lorraine & des Pays-Bas, nous dirons aujourd'hui un mot de la *Picardie*. C'eſt une grande province aſſez fertile, mais il n'y croît point de vin. On dit communément que les Picards ont la tête chaude, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont extrêmement vifs, & ſujets à ſe mettre en colère pour un rien; mais ils ſont auſſi prêts à s'appaiſer qu'à ſe fâcher. Ils ont le cœur bon, droit & ſincère. La capitale, comme je vous l'ai dit, eſt *Amiens*, ſur la rivière de Somme.

Sous le gouvernement de Picardie, on trouve le pays reconquis, dont la capitale eſt *Calais*. Cette ville fut priſe par les Anglois, après un long ſiége par *Edouard III*. Ce prince, piqué de la longue réſiſtance des Caléſiens, demanda qu'on lui envoyât quatre chefs des principales familles de Calais, qu'il vouloit faire mourir. Vous croyez, peut-être, mes enfans, que tous les gens

de qualité avoient peur d'être choisis; point du tout: chacun d'eux prétendoit à l'honneur de donner son sang pour son pays. Les quatres, qui furent nommés, se rendirent au camp du roi d'Angleterre, en chemise, nu-tête, nu-pieds, & la corde au cou; mais la reine, qui admiroit leur vertu, obtint leur grace. Ensuite, le roi fit sortir tous les François de Calais, & ces pauvres gens furent encore secourus par la reine & les dames de sa cour. Les Anglois ont gardé cette ville plus de deux siècles, & elle a été reprise par les François, sous le règne de *Marie*. Ce fut un duc de *Guise*, surnommé le balafré, qui la reprit.

Lady SPIRITUELLE.

Ces pauvres gens, qui furent forcés d'abandonner leur pays & leurs biens, me font souvenir d'un trait d'histoire que j'ai lu quelque part, mais je ne me souviens pas des noms. Un prince avoit pris une ville, & comme il étoit fort en colère contre les habitans, il résolut de les faire périr, & de ne pardonner qu'aux femmes: il leur permit donc de sortir de la ville, & d'emporter tout ce qu'elles voudroient, & ce qu'elles avoient de plus précieux. Devinez, Mesdames, ce qu'elles emportèrent.

Lady Mary.

Leurs petits enfans, ſans doute.

Lady Spirituelle.

Non, Madame.

Lady Charlotte.

Peut-être emportèrent-elles tout leur or, leur argent, leurs diamans, & leurs beaux habits.

Lady Spirituelle.

Non, ma chère, elles eurent bien plus d'eſprit que cela. Chaque femme prit ſon mari ſur ſon cou, & elles paſsèrent ainſi devant le vainqueur, qui fut ſi charmé de la vertu de ces femmes, qu'il pardonna à toute la ville.

Miſs Molly.

Je ſuis bien fâchée que vous ayez oublié le nom de ce prince, c'étoit un honnête homme.

Lady Sensée.

L'hiſtoire de Lady *Spirituelle* m'en rappelle une autre; ſi vous voulez me le permettre, ma Bonne, je la rapporterai à ces dames. Mon prince eſt encore meilleur,

que celui dont on nous vient de parler; mais je n'ai pas oublié ſon nom.

Madem. BONNE.

Lady *Spirituelle* me reſſemble, elle eſt brouillée avec les noms propres. C'eſt un miracle quand je les retiens comme il faut. C'eſt un défaut de jeuneſſe, & il faut tâcher de l'éviter, mes enfans. Quand j'étois à votre âge, je ne liſois pas, je dévorois les livres; le moyen après cela de retenir les noms propres. A préſent je ſuis trop vieille pour me corriger; mais pour vous, mes enfans, vous le pouvez, ſi vous voulez vous en donner la peine. Voyons l'hiſtoire que vous voulez nous rapporter, ma chère.

Lady SENSÉE.

Il y avoit un prince, nommé *Démétrius Poliorcètes*, qui avoit fait beaucoup de bien au peuple de la ville d'Athènes. Ce prince, en partant pour la guerre, laiſſa ſa femme & ſes enfans chez les Athéniens. Il perdit la bataille, & fut obligé de s'enfuir. Il crut d'abord qu'il n'avoit qu'à ſe retirer chez ſes bons amis, les Athéniens; mais ces ingrats refusèrent de le recevoir; ils lui renvoyèrent même ſa femme & ſes enfans, ſous prétexte qu'ils ne ſeroient peut-être pas en ſûreté dans Athénes, où les ennemis pourroient

les venir prendre. Cette conduite perça le cœur de *Démétrius* ; car il n'y a rien de si cruel pour un honnête homme, que l'ingratitude de ceux qu'il aime, & auxquels il a fait du bien. Quelque temps après, ce prince racommoda ses affaires, & vint avec une grande armée mettre le siége devant la ville d'Athènes. Les Athéniens, persuadés qu'ils n'avoient aucun pardon à espérer de *Démétrius*, résolurent de mourir les armes à la main, & donnèrent un arrêt, qui condamnoit à mort ceux qui parleroient de se rendre à ce prince ; mais ils ne faisoient pas réflexion, quil n'y avoit presque point de bled dans la ville, & que bientôt ils manqueroient de pain. Effectivement, après avoir souffert la faim très-long-temps, les plus raisonnables dirent : il vaut mieux que *Démétrius* nous fasse tuer tout d'un coup, que de mourir par la faim ; peut-être aura-t-il pitié de nos femmes & de nos enfans. Ils lui ouvrirent donc les portes de la ville. *Démétrius* commanda, que tous les hommes mariés fussent dans une grande place, qu'il avoit fait environner de soldats qui avoient tous l'épée nue ; alors on n'entendit dans la ville, que des cris & des gémissemens. Les femmes embrassoient leurs maris, les enfans leurs pères, & leur disoient le dernier adieu. Quand ils furent tous dans cette place, *Démétrius* monta

dans un lieu élevé, & leur reprocha leur ingratitude dans les termes les plus touchans; il en étoit si pénétré, qu'il versoit des larmes, en leur parlant. Ils gardoient le silence, & s'attendoient à tous momens, que ce prince alloit commander à ses soldats de les tuer. Ils furent donc bien surpris, lorsque ce bon prince leur dit: Je veux vous montrer, combien vous êtes coupable à mon égard; car enfin, ce n'est pas à un ennemi, que vous avez refusé du secours: c'est à un prince qui vous aimoit, qui vous aime encore, & qui ne veut se venger, qu'en vous pardonnant, & en vous faisant du bien. Retournez chez vous: pendant que vous avez resté ici, mes soldats, par mon ordre, ont porté du bled & du pain dans vos maisons.

Lady SPIRITUELLE.

Si les Athéniens étoient honnêtes gens, ils devoient mourir de douleur d'avoir pu offenser un si bon prince.

Madem. BONNE.

Quand même ils eussent tous été des coquins, cette conduite étoit toute propre à les faire rentrer en eux-mêmes. Faites-moi souvenir la première fois, de vous raconter une histoire, qui vous prouvera ce que je vous dis. J'aurai aussi beaucoup de choses

à vous dire ſur la province de Normandie; mais préſentement, il faut nous dépêcher de dire nos hiſtoires : à quatre heures il doit arriver une choſe qui vous ſurprendra beaucoup : il ſera nuit tout-d'un-coup, Meſdames, & puis une demie heure après nous aurons encore le jour.

Lady MARY.

Eh là ! ma Bonne, comment cela ſe peut-il ?

Madem. BONNE.

Je vous l'expliquerai alors, ma bonne amie, à préſent dites votre hiſtoire.

Lady MARY.

Dieu, qui vouloit faire miſéricorde à *David* dans l'autre monde, le punit bien ſévèrement, pendant ſa vie, du crime qu'il avoit commis. Son châtiment commença par la mort du fils qu'il avoit eu de *Bethſabée*. Cet enfant fut malade pendant ſept jours, & pendant ce temps, *David* reſta couché contre terre, jeunant & criant vers le Seigneur, pour lui demander la vie de cet enfant, enſorte que ſes ſerviteurs n'ôſoient lui dire, qu'il étoit mort ; mais *David*, l'ayant appris, eſſuya ſes larmes, ſe proſterna devant le Seigneur, & demanda à manger. Ses ſerviteurs étonnés lui dirent :

pendant que votre fils étoit malade, vous étiez si affligé! d'où vient donc, êtes-vous si-tôt consolé de sa mort? *David*, leur répondit: tant que l'enfant étoit vivant, j'ai pleuré, parce que j'espérois que mes larmes pourroient toucher le Seigneur, & m'obtenir la vie de mon fils; mais maintenant, mes pleurs seroient inutiles, & ne pourroient lui rendre la vie: il ne reviendra point vers moi, mais je cours vers lui. Dieu récompensa la soumission de *David*; il lui donna un autre fils de *Bethsabée*, qu'il nomma *Salomon*, & *Nathan* lui dit de la part de Dieu, que ce fils devoit être roi après lui. *David* avoit encore un grand nombre de fils, mais ce fut pour son malheur. Un d'eux, nommé *Absalom*, ayant reçu un grand outrage d'*Ammon*, qui étoit un de ses frères, l'invita à un festin & le tua. *Absalom*, craignant la colère de son père, s'enfuit chez un prince voisin, & y demeura trois ans; mais au bout de ce temps, *Joab* qui commandoit les troupes de *David*, obtint son pardon. Le roi permit à *Absalom* de revenir dans le pays, mais il lui défendit de paroître devant lui. *Absalom*, désespéré d'être banni de la présence de son père, lui fit dire, qu'il aimoit mieux mourir, que de vivre ainsi; & *David* lui pardonna tout-à-fait.

Madem. BONNE.

Continuez, Miſs *Molly*.

Miſs MOLLY.

Abſalom, au lieu d'être touché de la bonté de ſon père, réſolut de le détrôner. Il s'attacha à flatter le peuple, pour gagner ſes bonnes graces; & quand il crut y avoir réuſſi, il demanda à ſon père la permiſſion d'aller exécuter un vœu qu'il avoit fait, & au lieu de cela, il aſſembla des troupes. *David*, l'ayant appris, ſe ſauva de Jéruſalem avec ſes amis, il paſſa en pleurant le torrent de Cédron, & monta auſſi en pleurant la montagne des Oliviers. Pendant qu'il fuyoit ainſi, un parent de *Saül*, charmé de ſon malheur, parut ſur la montagne, & il jetoit des pierres & de la pouſſière contre *David*, en le maudiſſant. Les gens, qui étoient avec le roi, lui demandèrent permiſſion de tuer cette homme; mais *David* leur dit: laiſſez-le en paix, Dieu lui a commandé de me maudire. Mon propre fils s'élève contre moi, comment voudriez-vous qu'un parent de *Saül* ne ſuivît pas ce mauvais exemple? Je me ſoumets de tout mon cœur aux châtimens du Seigneur, & s'il veut m'ôter mon royaume qu'il m'a donné, je ſuis content de le perdre. Cependant *Abſalom* marcha vers Jéruſalem, & *David*

sut qu'il avoit avec lui un certain *Achitophel*, qui avoit autant d'esprit que de malice & de méchanceté. Il pria Dieu de confondre les artifices de cet homme, & de ne pas permettre qu'*Absalom* suivît ses conseils. En même temps, un des amis de *David*, nommé *Cusaï*, vint le trouver. Le roi lui dit ; vous pouvez me rendre un grand service ; retournez auprès de mon fils, pour vous opposer à *Achitophel*, & m'avertir de tout ce qui se passera. *Cusaï* obéit, &, en approchant d'*Absalom*, il cria, *vive le roi !* Ce prince parut surpris de voir qu'il avoit abandonné son père, qui étoit son ami ; mais comme *Cusaï* étoit un homme de mérite, & qu'il l'assura de sa fidelité, il fut charmé de le voir.

Lady TEMPETE.

Je n'ai pas une goute de sang dans les veines, ma Bonne : je meurs de peur que *David* ne tombe entre les mains du méchant *Absalom*.

Madem. BONNE.

Vous oubliez, ma chère, que Dieu protégeoit *David*. Il paroit quelquefois abandonner les bons, & les livrer aux méchans ; mais dans le temps même qu'il châtie les crimes des premiers, il est attentif à leurs intérêts, & empêche qu'ils ne succom-

bent. Admirez, mes enfans, la pénitence de *David*. Il fait que la révolte de son fils, & les injures d'un de ses sujets, sont le juste châtiment de sa révolte contre Dieu ; ainsi il ne regarde, ni son fils, ni cet insolent qui l'outrage. C'est la main de Dieu qu'il voit en tout cela ; il s'y soumet de tout son cœur, & consent à perdre son royaume. Dieu ne peut pas abandonner un tel homme, & quand même je n'aurois pas lu le reste de cette histoire, je serois presque sûre, que *David* sortiroit de ce danger. Il est vrai pourtant, que Dieu permet quelquefois, que les bons soient tout-à-fait opprimés par les méchans, afin d'exercer notre foi ; mais cela est rare, & presque toujours, il n'attend pas en l'autre vie à punir les criminels. Finissez cette histoire, Lady *Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Absalom, ayant assemblé son conseil, *Achitophel* lui demanda quelques troupes pour poursuivre *David*, avant qu'il eût le temps de reprendre courage, & d'assembler des troupes. *David* étoit perdu, si on eût suivi ce conseil ; car le peu de soldats qu'il avoit avec lui, étoient si fatigués, qu'ils ne pouvoient pas se soutenir ; mais *Cusaï* dit à *Absalom* : gardez-vous de suivre ce conseil ; *David* & ceux qui

ſont avec lui, ſont vaillans, ils ſe battront en déſeſpérés, & ſi vous avez du désavantage dans ce premier combat, le peuple, qui aime votre père, prendra ſon parti : il vaut mieux vous donner le temps d'aſſembler une groſſe armée, & vous l'envelopperez ſans qu'il puiſſe échapper. Dieu aveugla *Abſalom*, qui mépriſa le conſeil d'*Achitophel*; ce méchant homme fut ſi fâché de ce qu'on ne ſuivoit pas ſon avis, qu'il ſe pendit, & *Cuſaï* fit avertir *David* de paſſer le Jourdain. Quand *Abſalom* eut aſſemblé ſon armée, il marcha contre ſon père, & ceux, qui étoient avec *David* ne voulurent pas qu'il allât contre *Abſalom*. Ce fut donc *Joab* qui commanda l'armée, & *David* commanda à *Joab* d'épargner *Abſalom*; mais il n'obéit pas aux ordres du roi; car *Abſalom*, ayant été battu, & voulant s'enfuir, fut arrêté par ſes cheveux en paſſant ſous un arbre, où il demeura accroché. *Joab* lui perça le cœur, ce qui ayant été rapporté à *David*, il dit : *Plût à Dieu que je fuſſe mort, & que mon fils fut vivant*. Ce tendre père s'étoit tenu dehors à la porte de la ville, & demandoit à tous ceux qui venoient, des nouvelles d'*Abſalom*. *Joab* voyant qu'il pleuroit ſon fils, lui manqua de reſpect, & le força de paroitre devant le peuple. Cependant la tribu de *Juda* ſe preſſa de ramener *Da-*

vid à Jérusalem, & comme il s'en retournoit, cet homme, qui lui avoit jeté des pierres, vint lui demander pardon, & se jeter à ses pieds. Un des serviteurs de *David*, dit à son maître : permettez-moi de tuer ce méchant homme. *David* lui répondit : vous parlez comme si vous étiez mon ennemi, car vous me conseillez de me venger : il ne sera pas dit que j'ai fait mourir un homme dans le jour où je deviens roi. Les tribus d'Israël furent jalouses, de ce que la tribu de *Juda* avoit ramené *David*, & il y eut entre elles de grosses querelles. Alors un homme, nommé *Sebab* sonna de la trompette, & fit révolter les dix tribus d'Israël contre *David*. *Joab* fut assiéger une ville dans laquelle cet homme étoit enfermé : elle auroit été détruite, mais la sagesse d'une femme la sauva ; car, ayant fait assembler le peuple, elle leur représenta, qu'il y avoit de la folie à s'exposer à la mort pour un rebelle. Le peuple s'assembla donc contre *Sebah*, & lui ayant coupé la tête, ils la jetèrent à *Joab* par dessus les murailles, ce qui finit la guerre.

Lady Spirituelle.

Je vous assure, ma Bonne, que je n'ai point pitié d'*Absalom* ; il falloit qu'il fût bien méchant, pour chercher à faire périr

son père, & un père qui l'aimoit avec tant de tendresse, & qui lui avoit déjà pardonné la mort de son frère *Ammon*.

Madem. BONNE.

Absalom étoit peut-être né avec de bonnes inclinations, mes enfans; mais il avoit les passions violentes, & parce qu'il ne s'appliqua pas à les modérer, il parvint par degrés à cet excès de méchanceté, de vouloir tuer son propre père. Peut-être si on avoit prédit à *Absalom* pendant il étoit jeune, qu'il deviendroit si méchant, qu'il en seroit mort de frayeur; mais il s'accoûtuma à flatter ses passions, & ensuite il n'en fut plus le maître. Voilà ce qui arrive à bien des gens, mes enfans: voilà ce qui vous arrivera à vous-mêmes, si vous n'avez pas soin de réprimer vos vices, quels qu'ils soient.

Lady TEMPETE.

Comment, ma Bonne, je pourrois devenir aussi méchante qu'*Absalom*? en vérité, je ne le puis croire.

Madem. BONNE.

Et moi, ma chère, je pourrois en faire serment. Toute personne qui a les passions vives doit être sûre qu'il faut qu'elle devienne ou très-vertueuse, ou très-mé-

chante : il n'y a pas de milieu. Oui, ma chère, si vous prenez le parti de vaincre vos passions comme je l'espère, il vous en coutera beaucoup, sans doute ; mais votre vertu sera forte, solide, & inébranlable, parce que vous l'aurez acquise à la pointe de l'épée, pour ainsi dire : si vous ne prenez point ce parti, il n'est point de crimes que vous ne soyez capable de commettre dans la suite, si vous en avez l'occasion, & que vous ayez besoin d'en profiter pour vous satisfaire. Nous en avons eu un terrible exemple en France, il y a quelques années ; il me prend envie de vous le rapporter.

Il y avoit une fille fort aimable & fort riche, qui n'avoit qu'un défaut. Elle aimoit trop ses richesses, & ne vouloit épouser qu'un homme aussi riche qu'elle. D'ailleurs, elle étoit douce, & n'avoit pas de mauvaises inclinations. Elle demeuroit avec une de ses tantes, qui gardoit tout son argent, & qui connoissoit le défaut de sa nièce. Il se présentoit plusieurs mariages pour cette fille, & entre autres, un nommé Mr. *Tiquet*, en devint amoureux, & s'attacha à gagner les bonnes graces de la tante. Cette femme, qui souhaitoit que Mr. *Tiquet* devint son neveu, lui découvrit le défaut de sa nièce, & lui dit, qu'il lui plairoit sûrement s'il étoit fort riche. Mr. *Tiquet* de-

couvrit à cette femme, qu'il n'avoit pas une grosse fortune, & la pria de lui aider à tromper sa nièce. Elle y consentit, & lui ayant donné quinze mille écus de l'argent de sa nièce, Mr. *Tiquet* en fit faire un bouquet de diamans qu'il donna à cette fille le jour de sa fête. Elle pensa qu'un homme, qui avoit le moyen de faire de tels présens, devoit être riche comme un *Crésus*, & elle consentit à l'épouser. Quand elle fut sa femme, & qu'elle s'apperçut qu'il l'avoit trompée, elle prit une grande haine pour lui, & pour se dissiper, elle résolut de voir grande compagnie. Parmi ceux qui venoient lui rendre visite, il y avoit un cavalier fort aimable, dont elle devint amoureuse. Alors, elle maudit le moment où elle s'étoit mariée, & souhaitoit tous les jours la mort à son mari, pour épouser son amant. La première fois qu'elle eut cette pensée de lui souhaiter la mort, elle en eut horreur, car elle n'étoit pas encore tout-à-fait méchante; mais comme elle pensoit, qu'elle ne seroit jamais heureuse avec un homme qu'elle n'aimoit pas, & qu'elle nourissoit avec plaisir l'idée d'épouser son amant, son cœur acheva de se gâter, & elle s'abandonna toute entière au désir de le voir mort. Quand elle se fut familiarisée avec cette pensée qu'elle écoutoit sans scrupule, elle pensa, que son

mari se portoit très-bien, & que peut-être il vivroit plus long-temps qu'elle: petit à petit, il lui vint dans la pensée, qu'elle pouvoit le faire tuer. Vous sentez bien, mes enfans, qu'il lui fallut bien du temps, pour s'accoutumer à cette abominable pensée; mais enfin, elle en vint à bout. Elle donna de l'argent à un homme, pour tuer son mari; & on lui tira un coup de pistolet; mais il ne fut que blessé. Comme on savoit, que sa femme ne l'aimoit pas, tout le monde crut, que c'étoit elle qui avoit fait faire ce mauvais coup, & ses amis lui conseillèrent de s'enfuir, puisqu'on lui en laissoit le temps; mais elle ne voulut jamais le faire, dans la crainte que son mari ne prit son bien pendant son absence. Elle fut donc arrêtée, & ayant été convaincue de son crime, elle eut la tête tranchée. Vous voyez, mes enfans, dans qu'elles extrémités les passions peuvent nous porter! Il faut que cela nous engage à les combattre sans cesse, & à ne leur rien céder.

Lady SENSÉE.

David étoit bien maître de ses passions, ma Bonne, puisqu'il ne voulut pas qu'on fit mourir un homme, qui l'avoit si cruellement offensé, & qu'il ne punit pas *Joab*, qui avoit tué *Absalom* contre sa défense.

Madem. BONNE.

David ne laiſſa pas d'être embarraſſé dans ces deux occaſions, ma chère. Il ſavoit qu'en qualité de roi, il étoit obligé en conſcience de punir les coupables; mais comme c'étoit lui qui étoit offenſé, il ne vouloit pas ſe venger. Il laiſſa donc à ſon fils *Salomon* le ſoin de punir ces deux coupables après ſa mort, comme nous le verrons; mais ce ne fut pas par eſprit de vengeance, c'étoit par amour de la juſtice.

Lady MARY.

Ma Bonne, *David* avoit ceſſé de pleurer le fils qu'il avoit eu de *Bethſabée*, au moment qu'il fut mort, parce qu'il diſoit, que ſes pleurs ne pouvoient pas le reſſuſciter: d'où vient donc qu'il pleura ſon fils *Abſalom* après la mort?

Madem. BONNE.

Il y avoit bien de la différence, ma chère. Le fils de *Bethſabée* étoit mort tout jeune, & avant d'avoir eu le temps de commettre des crimes. *David* ſavoit donc qu'il reverroit ce fils, & qu'il ſeroit un jour heureux avec lui dans le ſein de Dieu; cette penſée étoit bien capable de le conſoler: mais il n'avoit pas la même eſpérance pour *Abſalom*. Ce fils étoit mort

dans ſon crime, il ſavoit qu'il étoit perdu pour jamais, & c'étoit pour lui un grand ſujet d'affliction. Pour moi, mes enfans, je me conſole aiſément, quand un de mes amis, qui a été un bon Chrétien, meurt; je me dis qu'il eſt plus heureux que moi: mais je ſuis inconſolable, quand il meurt ſans avoir bien vécu, parce que je crains que nous ne ſoyons ſéparés pour jamais.

Lady MARY.

Ah! ma Bonne, je croyois que vous vous moquiez de nous, quand, vous diſiez un jour, qu'il ſeroit nuit à quatre heures; & cependant je m'apperçois que vous nous avez dit la vérité. D'où vient la nuit vient-elle de ſi bonne heure? Qu'eſt-ce qui vous avoit averti que cela devoit arriver?

Madem. BONNE.

Cette obſcurité eſt cauſée par une éclipſe de Soleil: & les Aſtronomes nous avoient avertis, que cette éclipſe arriveroit aujourd'hui à quatre heures.

Lady TEMPETE.

Je ne ſuis pas plus ſavante que je n'étois auparavant, ma Bonne, ni ces Dames non plus que moi, à ce que je crois. Je ne ſais pas ce que c'eſt, qu'une *éclipſe* & des *Aſtronomes*.

Madem. BONNE.

Lady *Senſée* va vous l'apprendre, ma chère. Dites à ces Dames, je vous prie, ce que c'eſt qu'une éclipſe.

Lady SPIRITUELLE.

Je le ſais bien auſſi, ma Bonne, ſi vous voulez, je le dirai?

Madem. BONNE.

Non, ma chère; mais je voudrois bien que vous appriſſiez à vaincre votre vanité, cela eſt plus important que de connoître ce que c'eſt qu'une éclipſe. Vous auriez été bien fâchée de vous taire dans cette occaſion, & vous avez ſaiſi avec avidité l'occaſion de montrer votre ſcience, ſans penſer, qu'en même temps, vous faiſiez voir votre amour-propre. Si Lady *Senſée* avoit autant de vanité que vous, elle ſeroit trop fâchée, & ne vous pardonneroit pas votre empreſſement de briller à ſes dépens. Voilà ce qui fait haïr les femmes qui ont un peu plus étudié que les autres. Elles ne veulent laiſſer le temps à perſonne de parler; elles veulent briller toutes ſeules, & par-là ſe rendent inſupportables. Lady *Senſée*, qui en ſait plus à préſent que vous n'en ſaurez dans dix ans, eſt bien plus prudente; elle ne

parle jamais des choſes que les autres ignorent, & à moins qu'on ne l'interroge, elle garde le ſilence, comme il convient à une fille de ſon âge. Eh bien, Lady *Spirituelle*, vous voilà bien mortifiée & bien en colère contre moi; cependant je viens de vous rendre un plus grand ſervice, que ſi je vous avois laiſſé étaler votre ſcience, & vous euſſe donné bien des louanges. Venez m'embraſſer, pour me remercier; mais que ce ſoit de bon cœur au moins....

Lady Spirituelle.

Oh! ma Bonne, je ne ſuis pas fâchée contre vous; mais contre moi; j'ai bean faire, ma vanité me fait faire des ſottiſes à tous momens.

Madem. Bonne.

A la fin vous en viendrez à bout, ma chère; mais avec la même amitié que j'ai blâmé votre vanité, je vais louer votre docilité. Profitez de cet exemple. Lady *Tempête*, vous êtes toute ſurpriſe de voir que votre compagne n'eſt pas fâchée contre moi, quoique je l'aie repriſe devant tout le monde aſſez rudement.

Lady Spirituelle.

Ma Bonne, vous pourriez me battre que je ne me fâcherois pas; je ſuis ſi perſuadée

que vous m'aimez de tout votre cœur, que je croirai toujours, que tout ce que vous ferez, sera pour mon bien.

Madem. Bonne.

Et vous penserez juste, ma chère. Je vous assure qu'il a fallu me faire violence pour vous mortifier; mais mon amitié pour vous a été plus forte que ma répugnance à vous donner ce petit chagrin. Revenons à nos éclipses; mais auparavant, je vais allumer ma bougie, car on ne voit presque plus.

Lady Sensée.

On dit qu'il y une éclipse, quand la Lune se rencontre entre le Soleil & la terre.

Lady Mary.

Je ne comprends pas cela, Madame.

Lady Sensée.

Je vais vous rapporter une histoire qui vous le fera comprendre, Madame.

Autrefois on ne savoit pas qu'elle étoit la cause des éclipses, & les anciens croyoient que cela annonçoit quelque grand malheur; ainsi ils auroient été bien fâchés d'entreprendre quelque chose dans le temps d'une éclipse. Il y avoit donc un jour un capitaine, nommé *Périclès*, qui étoit prêt de s'embarquer pour aller faire la guerre

Comme il mettoit le pied dans son vaisseau, il vint une éclipse de Soleil, & son pilote ne vouloit pas partir, parce qu'il croyoit qu'ils périroient infailliblement. *Périclès*, qui étoit savant, n'avoit pas peur, & dit à son pilote que cela étoit une chose naturelle, & que la Lune, s'étant mise devant le Soleil, empêchoit de le voir. Le pilote ne comprenant rien à cela, *Périclès*, qui s'impatientoit, lui jetta son manteau sur la tête, & lui dit: me vois-tu? Je n'ai garde de vous voir, répondit le pilote, puisque votre manteau, qui est entre vous & mes yeux, m'en empêche. Grand ignorant, reprit *Périclès*, voilà la raison pour laquelle tu ne vois pas le Soleil: c'est que la Lune, est entre tes yeux & le Soleil, comme mon manteau est entre moi & tes yeux.

Madem. Bonne.

Entendez-vous cela présentement, Lady *Mary*?

Lady Mary.

Non, ma Bonne, car je ne conçois pas, comment la Lune peut se trouver devant le Soleil, & comment on peut deviner, tout juste, le moment où elle s'y trouvera.

Madem. Bonne.

Le Soleil étant plus haut que la Lune, & la Lune marchant, il n'est pas extraordinaire

qu'ils ſe rencontrent. Or on ſait préciſément le chemin que fait la Lune, & l'on ſait encore qu'elle ne ſe dérange jamais de ſon chemin ordinaire, ainſi on peut prédire toutes les éclipſes qui arriveront; & les gens, qui étudient la ſcience des aſtres, ſe nomment des Aſtronomes.

Lady SPIRITUELLE.

Mais comment a-t-on inventé cette ſcience?

Madem. BONNE.

La néceſſité, qui eſt la mère de l'induſtrie, a produit toutes les ſciences & tous les arts, mais c'eſt l'oiſiveté qui a produit l'Aſtronomie. Vous devez vous ſouvenir, mes enfans, que les premiers hommes étoient bergers, c'eſt-à-dire, qu'ils gardoient les troupeaux. Comme ils vivoient dans des pays fort chauds, ils reſtoient dans la campagne pendant la nuit: dans ce temps, où ils n'avoient rien à faire, ils s'amuſoient à regarder les étoiles. A force de les regarder toutes les nuits, ils remarquèrent qu'à telle heure on voyoit paroître certaines étoiles. Ils virent auſſi que ces étoiles avançoient régulièrement, & ils parvinrent à pouvoir prédire le chemin qu'elles faiſoient, & les places qu'elles devoient occuper. On ſe fit donc un plan de leurs re-

marques, & d'habiles gens, qui examinèrent ces remarques, en firent une ſcience certaine; car elle étoit fondé ſur l'expérience.

Lady SENSÉE.

Permettez-moi de vous faire une queſtion, ma Bonne. Puiſque les premiers hommes ſavoient l'Aſtronomie, comment du temps de *Périclès*, s'effrayoient-ils quand ils voyoient une éclipſe?

Madem. BONNE.

Cette ſcience ſe conſerva longtemps en Egypte; mais elle ne fut jamais perfectionnée, ni chez les Grecs, ni chez les Romains. Les habiles gens ſavoient bien, que le peuple s'effrayoit à tort pour des prodiges naturels; mais au lieu de guérir la ſuperſtition, ils la nouriſſoient, parce que cela leur ſervoit à faire faire aux peuples tout ce qu'ils vouloient.

Miſs MOLLY.

Vous nous avez dit, que la néceſſité a inventé les arts & les autres ſciences; y en a-t-il beaucoup?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère; chaque beſoin a produit un art. Le plus preſſé pour les hommes, après le péché d'*Adam*, fut de culti-

ver la terre: ce besoin produisit un art qu'on nomme l'*Agriculture.* Il fallut ensuite penser à se loger. D'abord les hommes se retiroient dans les cavernes; mais comme il ne s'en trouvoit pas partout, ils se bâtirent des cabanes, qui d'abord ne servirent que pour les mettre à couvert des injures du temps. Ensuite, on pensa à rendre ces cabanes plus commodes; puis on chercha à les rendre magnifiques, & cela produisit un autre art, qu'on nomme l'*Architecture.* Ceux qui demeuroient en Egypte, dans ce pays où il ne pleut jamais, & où le Nil se déborde, inventèrent un art, qu'on nomma la *Géométrie.* Cet art est celui de mesurer & de compter.

Lady CHARLOTTE.

Je sais donc la Géométrie, ma Bonne, car je sais fort bien compter.

Madem. BONNE.

Vous savez une partie de la Géométrie, ma chère, puisque vous savez l'Arithmetique; mais cette science est bien plus étendue, puisqu'elle comprend aussi l'art de mesurer surement & promptement. Je vais vous dire ce qui engagea le Egyptiens à inventer cette science. Comme l'abondance, ou la disette, dépend chez eux des débordemens du Nil, vous pouvez pen-

ſer qu'ils furent fort attentifs à meſurer l'accroiſſement de ce fleuve. D'ailleurs le Nil, en ſe débordant, dérangeoit, ſans doute, les pierres, ou les hayes, qui marquoient l'héritage de chacun ; ce qui les mettoit dans la néceſſité d'avoir toujours la meſure à la main.

La néceſſité de ſe guérir des différentes maladies qui affligent les hommes, donna naiſſance à un autre art, qu'on nomme la *Médecine.*

Enſuite, il ſe trouva des hommes ambitieux, qui vouloient commander aux autres ; des hommes vertueux, qui vouloient les engager à vivre en ſociété les uns avec les autres ; & comme ces hommes n'étoient pas aſſez puiſſans pour les forcer à obéir, ou aſſez méchans pour abuſer de leur puiſſance, ils cherchèrent un moyen plus doux de faire réuſſir leurs deſſeins. Comme ils avoient étudié le caractère des hommes, ils connurent qu'ils ſe laiſſoient perſuader par de beaux diſcours, & cela fit naître la *Rhétorique*, ou l'*art de bien parler.* Ils réfléchirent enſuite, que pour bien arranger les paroles, il falloit ſavoir auparavant bien arranger ſes idées, & cela produiſit un autre art, qu'on nomme la *Logique*, où l'*art de bien penſer.* D'autres hommes conſidérèrent, qu'en vain l'homme avoit trouvé les autres arts, s'il ignoroit

celui de ſe rendre heureux, en devenant vertueux ; ils donnèrent donc aux hommes l'art d'acquérir le bonheur, en réglant ſes paſſions, & cet art, le plus néceſſaire de tous, fut appellé la *Philoſophie.* On dit que l'amour donna naiſſance à la *Peinture*, parce qu'un amant, qui étoit obligé de ſe ſéparer de ſa maîtreſſe, s'aviſa de crayonner ſes traits avec du charbon. Les autres beſoins des hommes firent naître les arts *Méchaniques*; mais j'ai beau chercher, mes enfans, je ne puis me ſouvenir du beſoin, qui a fait inventer la *Muſique.*

Lady SENSE'E.

N'eſt-ce pas le beſoin de ſe déſennuyer, ma Bonne?

Madem. BONNE.

Cela pourroit bien être, mes enfans. La *Danſe* dans ſon origine n'a peut-être été inventée que pour donner de l'exercice au corps. Je vous prie, Lady *Senſée*, répétez nous les noms des arts dont je viens de parler.

Lady SENSE'E.

L'*Agriculture*, l'*Architecture*, la *Géometrie*, la *Logique*, la *Rhétorique*, la *Philoſophie*, l'*Aſtronomie*, la *Médecine*, la *Phyſique*, la *Peinture*, la *Muſique*, & la *Danſe.*

Madem. BONNE.

Vous avez eu plus de mémoire que moi, ma chère; car j'avois oublié la *Physique* qui est la science des choses naturelles. Pour celle-là, elle doit sa naissance à la curiosité. Adieu, mes enfans; retenez bien les noms de toutes ces sciences: il est honteux de n'en pas connoître au moins les noms & l'usage.

XXVIII. DIALOGUE.

Vingt-septième Journée.

Lady CHARLOTTE.

MA Bonne, vous nous avez promis de commencer la leçon par une histoire.

Madem. BONNE.

Et je vous tiendrai volontiers parole, pourvu que vous me rappelliez, à propos de quoi je vous ai promis cette histoire.

Lady CHARLOTTE.

C'étoit au sujet des Athéniens & du prince *Démétrius*; vous nous dites, que quand même ils eussent été des coquins,

la conduite de ce prince les auroit fait rentrer en eux-mêmes, & les eût rendus honnêtes gens.

Madem. BONNE.

Vous me rappelez mon hiſtoire, ma chère, la voici. Il y avoit un père, qui fut ſi malheureux, que n'ayant qu'un fils, ce monſtre réſolut de lui ôter la vie. Il confia ce mauvais deſſein à un domeſtique, qui lui avoit aidé juſqu'à ce jour à voler ſon père ; mais ce garçon, ayant horreur d'un ſi grand crime, fut ſe jetter aux pieds du père ; & lui déclara le deſſein de ſon fils. Ce vieillard diſſimula cet affreux ſecret, & dit à ſon fils, qu'il vouloit le mener à la campagne, pour lui faire voir une fille belle & riche, qu'il vouloit lui faire épouſer. Il falloit paſſer par une forêt extrêmément dangereuſe, parce qu'il y avoit ſouvent des voleurs. Quand ils furent arrivés au milieu de cette forêt, le père commanda à ſon fils de deſcendre de cheval, & lui dit: J'ai découvert le deſſein affreux que vous avez conçu contre ma vie: vous voulez m'ôter ce peu de jours que j'ai à demeurer ſur la terre; mais, mon fils, avez-vous bien réfléchi ſur les ſuites de cette action? Votre crime, s'il étoit découvert, vous conduiroit ſur l'échafaut, & vous y péririez par la main du bourreau: j'ai voulu vous épargner le dernier

ſupplice, en vous conduiſant ici ; vous pouvez m'y percer le cœur en ſûreté. Frappez, mon fils, ajouta ce vieillard, en lui préſentant un poignard & ſon ſein : frappez, puniſſez-moi, d'avoir produit un monſtre tel que vous. J'aurai du moins la conſolation de mettre votre vie & votre honneur en ſûreté, en mourant dans ce lieu ſolitaire. Peut-être que vous vous rappellerez quelque jour ma bonté, & que, touché de cette dernière marque que je vous en donne, vous pleurerez votre parricide.

Vous penſez bien, mes enfans, que ce garçon, quelque méchant qu'il fût, fut confondu du diſcours de ſon père ; il ſe repentit ſincèrement, & devint auſſi honnête-homme, qu'il avoit été méchant par le paſſé.

Lady SENSÉE.

Mais eſt-il poſſible, ma Bonne, qu'il y ait des hommes aſſez méchans pour avoir la penſée de tuer leurs pères, ou leurs mères ?

Madem. BONNE.

Un grand légiſlateur penſoit comme vous, ma chère. Il ordonna des châtimens pour toutes ſortes de crimes ; mais il n'en voulut point marquer pour les parricides, parce

qu'il ne croyoit pas qu'un homme pût se rendre coupable d'un tel crime.

Lady MARY.

Qu'est-ce que cela veut dire, les *parricides?*

Madem. BONNE.

On appelle *parricides*, ceux qui tuent leur père, ou leur mère, ou leur roi: *fratricides*, ceux qui tuent leurs frères: *suicides*, ceux qui se tuent eux-mêmes, & *déïcides*, les Juifs, qui ont faire mourir Jésus-Christ.

Miss MOLLY.

Est-ce un grand péché de se tuer soi-même?

Madem. BONNE.

Certainement, ma chère; ceux qui se tuent, sont damnés éternellement, à moins qu'ils ne soient devenus fous auparavant, comme cela arrive ordinairement.

Lady TEMPETE.

J'ai ouï dire, qu'il n'y a que les gens courageux qui se tuent eux-mêmes.

Madem. BONNE.

On vous a trompée, ma chère; c'est tout

le contraire. Ceux qui se tuent eux-mêmes, sont des gens foibles, qui cèdent lâchement à la douleur, qui n'ont pas le courage de supporter les peines & les chagrins de la vie, & qui aiment mieux s'en débarrasser tout d'un coup par la mort, que de prendre la peine nécessaire pour s'encourager à les supporter.

Lady Spirituelle.

J'ai lu une singulière histoire d'un homme qui vouloit se faire mourir: voulez-vous que je la rapporte à ces Dames, ma Bonne ?

Madam. Bonne.

Je le veux bien, ma chère.

Lady Spirituelle.

Jules-César assiégeoit une ville dans laquelle il y avoit deux hommes qui étoient ses ennemis, & qui avoient essayé de lui faire beaucoup de mal. Un de ces hommes, qui craignoit la colère du vainqueur, résolut de s'empoisonner: l'autre pensa qu'il valoit mieux aller trouver *César*, car disoit-il en lui-même, peut-être qu'il me pardonnera: il ne peut rien m'arriver de pis que la mort, je la souffrirai avec courage, quand elle se présentera; mais je veux faire tout ce que l'honneur me permet

pour l'éviter. Ces deux hommes ayant pris une résolution si différente, le premier demanda à son médecin un poison assez doux, pour le faire mourir sans souffrir beaucoup; & le second sortit de la ville pour aller trouver *César*, & lui dire, qu'il venoit remettre sa vie entre ses mains. *César*, qui avoit l'ame grande & généreuse, fut touché de la confiance de cet homme, & lui dit: je vous suis bien obligé d'avoir eu assez bonne opinion de moi, pour me croire capable de vous pardonner. Vous m'avez en cela rendu un très-grand service: car il n'y a rien dans le monde qui me fasse tant de plaisir, que de pardonner à un ennemi; vous pouvez compter sur mon estime, & sur mes bienfaits. Cet homme, agréablement surpris de ce discours, se hâta de quitter *César*, & courut à la ville, pour tâcher de sauver son ami, s'il en étoit encore temps. Il le trouva sur son lit, pâle & comme un homme prêt à rendre le dernier soupir. Il fut bien étonné, quand il apprit la générosité de *César*, et il eut regret de s'être empoisonné. Son ami lui dit, d'envoyer chercher son médecin, pour lui demander du contre-poison. Le malade ne vouloit pas le faire; je suis trop mal, disoit-il à son ami, & je sens que je n'ai plus qu'un moment à vivre: cependant, par complaisance pour son ami, il consentit à

faire appeler le médecin qui lui avoit donné le poiſon, & lui demanda, s'il y avoit quelque remède qui pût lui ſauver la vie? Le médecin ſe mit à rire, & dit aux deux amis; admirez la force de l'imagination; l'idée d'une mort prochaine, a réduit monſieur à l'agonie. Comme je connoiſſois la bonté du cœur de *Jules Céſar*, j'aurois gagé tout mon bien qu'il vous pardonneroit à tous deux, & que vous auriez beaucoup de regret de vous être empoiſonné; c'eſt pourquoi, au lieu de vous donner du poiſon, je vous ai fait prendre une pilule, propre à vous fortifier contre la peur. Levez-vous donc, car abſolument vous n'êtes malade que d'eſprit. Effectivement cet homme, ayant appris qu'il n'avoit pas pris de poiſon, & que par conſéquent, ſa vie ne couroit aucun danger, ſe trouva guéri, & ſe leva ſur le champ. *Céſar*, ayant appris cette hiſtoire, ne put s'empêcher d'en rire; & il récompenſa le médecin, qui avoit ſi bien jugé de lui.

Madem. BONNE.

Cette hiſtoire eſt venue le plus à propos du monde, pour vous prouver que ceux, qui ſe donnent la mort, ſont des lâches. Vous voyez que cet homme, qui vouloit s'empoiſonner, paroiſſoit ne pas craindre la mort, puiſque c'étoit volontairement qu'il

avoit pris du poiſon; cependant, il avoit une telle peur de mourir, qu'il en étoit réellement malade. Mais, en voilà aſſez ſur cet article, je ne crois pas qu'aucune de vous ſoit aſſez extravagante, pour penſer à ſe tuer. Diſons un mot de la province de Normandie. Lady *Senſée*, ſoulagez ma poitrine, & apprenez à ces Dames, ce que vous ſavez de cette province.

Lady Sensée.

La *Normandie* eſt ſituée au Nord de la France. Elle a pour borne au Sud, une province qu'on appelle le Maine; elle eſt bornée à l'Oueſt & au Nord, par la Manche, & à l'Eſt par la Picardie & l'Iſle de France. Autrefois, cette province s'appeloit *Neuſtrie*, & ce ſont des hommes venus du Nord, qui lui ont donné le nom qu'elle porte aujourd'hui. Car le mot de Normand veut dire en Anglois *North-Man*, *homme du Nord*. Ces hommes, dont la plus grande partie étoient Danois, ou vivoient aux environs de ce royaume, ſe trouvant trop d'habitans pour leur pays, qui d'ailleurs eſt extrêmement froid, réſolurent d'aller chercher fortune: ils s'embarquèrent donc, & vinrent dans tous les royaumes voiſins, où ils commirent des ravages épouvantables, tuant les hommes, emmenant les femmes & les beſtiaux, brûlant les ar-

bres, & ravageant les terres. Quand ils avoient ruiné un pays, ils demandoient une grosse somme d'argent pour l'abandonner; mais à peine ceux-là étoient-ils arrivés dans leur pays, chargés de richesses, qu'ils donnoient envie à leurs camarades de venir s'enrichir à leur tour. La France & l'Angleterre eurent beaucoup à souffrir de ces Normands; mais surtout, ils réduisirent la France à la dernière extrémité, car ils assiégèrent la ville de Paris. Enfin un de leurs chefs, nommé *Rollon*, qui s'étoit fait Chrétien, demanda au roi de France la *Neustrie*, qui étoit absolument ruinée & presque déserte, & il promit au roi, s'il vouloit le faire duc de ce pays, d'empêcher ses compatriotes de revenir en France; car ils y entroient ordinairement par la rivière, de Seine, qui a son embouchure dans la Neustrie. Il fallut lui accorder sa demande, & il promit de faire hommage au roi de ce duché, c'est-à-dire, de reconnoître publiquement, que c'étoit le roi qui le lui avoit donné: & toutes les fois qu'il y auroit un nouveau duc de Normandie, il devoit renouveller cet hommage. Ainsi, ces hommes du Nord s'établirent dans la Neustrie, & changèrent le nom de cette province en celui de Normandie, parce qu'on les appeloit eux-mêmes Normands.

Lady SPIRITUELLE.

J'admire la mémoire de Lady *Sensée*, aussi bien que sa science.

Lady SENSE'E.

Vous avez bien de la bonté, Madame; mais vous devez seulement admirer le soin que ma Bonne a eu de m'instruire. Je n'avois que quatre ans, lorsque Maman a eu la bonté de me la donner, & elle n'a pas passé un seul jour sans m'apprendre quelque chose d'utile: si vous aviez eu le bonheur d'avoir une telle Bonne, vous seriez beaucoup plus habile que je ne le suis.

Madem. BONNE.

Je vous suis bien obligée, ma chère, de la reconnoissance que vous avez de mes soins. Il est vrai, que je n'ai rien épargné pour vous rendre bonne & habile; mais il faut que je dise aussi, que vous avez rendu mon travail agréable par votre docilité & votre application.

Lady TEMPETE.

Je donnerois toutes choses au monde, pour que vous en pussiez dire autant de moi.

Madem. Bonne.

Cela est fort possible, ma chère, vous n'avez qu'à continuer à vous corriger : je ne suis jamais si contente, que quand je puis louer avec justice ; & pour vous prouver que je dis la vérité, je vous montrerai ce soir une lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir de Madame votre mère, elle me marque qu'elle est charmée du bien que je lui ai mandé de vous dans ma dernière lettre ; & que, puisque vous êtes devenue raisonnable, elle viendra vous chercher au bout de vos trois mois.

Lady Tempete.

Voilà une belle récompense qu'elle veut me donner. Si je retourne à la maison, je serai dans un an tout comme j'étois auparavant. Et puis, ma Bonne, je veux m'instruire. Lady *Mary* est plus habile que moi, qui suis une grande fille, cela me fait honte ; & si vous voulez encore avoir la bonté de me garder, je prierai Maman de me laisser avec ma cousine, le plus longtemps qu'il se pourra.

Madem. Bonne.

Admirez, mes enfans, comme Lady *Tempête* est devenue polie. Elle a l'air d'une dame actuellement : elle pense & parle comme une fille de qualité.

Lady TEMPETE.

Et j'avoue bonnement, que je penſois & parlois auparavant comme une marchande de pommes.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, n'ai-je pas lu dans l'hiſtoire, qu'un roi d'Angleterre eſt devenu duc de Normandie !

Madem. BONNE.

Non, ma chère ; mais vous avez lu qu'un duc de Normandie eſt devenu roi d'Angleterre. Lady *Senſée* va vous dire cette hiſtoire.

Lady SENSE'E.

Un roi d'Angleterre, étant mort ſans enfans, nomma pour ſon héritier *Guillaume* duc de Normandie, qu'on appeloit le Bâtard, & qu'on a nommé depuis *Guillaume* le Conquérant. Comme il y avoit pluſieurs princes, parens du dernier roi, qui prétendoient à cette couronne, *Guillaume* ne ſe preſſa pas d'en venir prendre poſſeſſion ; il laiſſa ces princes ſe faire la guerre les uns aux autres, & quand ils furent bien affoiblis, il vint en Angleterre avec une bonne armée, & ſe rendit maître du royaume : ainſi, la Normandie devint une province Angloiſe; & les rois d'Angleterre étoient, à

caufe de cette province, fujets ou vaffaux des rois de France; mais c'étoient des vaffaux plus puiffans que leurs feigneurs, & qui lui donnèrent beaucoup de peine. Quand les rois d'Angleterre faifoient quelque chofe de contraire à ce qu'ils avoient promis au roi de France, en lui faifant hommage, le roi de France avoit droit de les faire comparoître devant les pairs du royaume de France, pour y être jugés; & s'ils refufoient d'y venir, il pouvoit s'emparer des biens qu'ils avoient en France. C'eft par-là, que la Normandie a été perdue pour les Anglois, & qu'elle eft retournée à la France fous le règne d'un roi d'Angleterre, nommé *Jean fans Terre*.

Madem. BONNE.

La première fois, nous parlerons de la province de Bretagne. Préfentement Lady *Mary* va nous répéter fon hiftoire.

Lady MARY.

Dans le temps que *David* fuyoit devant fon fils, *Miphibofeth*, le petit fils de *Jonathan*, à qui *David* avoit donné le bien de *Saül*, & qu'il avoit fait manger à fa table, dit à fon ferviteur de lui amener fon âne, parce qu'il vouloit fuivre *David*, & qu'il ne pouvoit pas marcher, vu qu'il étoit incommodé des deux pieds. Son ferviteur, qui étoit un mé-

chant homme, refusa de lui obéir, & ayant pris beaucoup de provisions dans la maison de son maître, il les porta à *David*, comme si ç'eut été lui qui en faisoit présent. *David* lui demanda, où est votre maître? Ce méchant lui répondit, il est allé touver *Absalom*, & a été fort content de votre malheur. *David* fut fort en colère en apprenent cela, & il dit à ce serviteur, je vous donne le bien de votre maître. Quand *David* revint, le petit-fils de *Jonathan* vint au devant de lui, & lui demanda justice de son serviteur qui n'avoit pas voulu lui amener son âne. Si *David* eût agi avec prudence, il se seroit informé de la vérité pour punir le coupable; mais une faute assez ordinaire aux rois, c'est de craindre la peine, & de n'aimer pas à s'instruire par eux-mêmes, ce qui les expose à faire de grandes injustices. *David* en commit une grande dans cette occasion; car il se contenta de rendre au petit fils de *Jonathan* la moitié de ses biens, & laissa l'autre moitie à son mauvais domestique. *David* régna encore plusieurs années, mais sur la fin de ses jours il se laissa surmonter par la vanité, & voulut savoir le nombre de ses sujets. Ses serviteurs lui remontrèrent qu'il devoit se contenter de remercier Dieu d'avoir béni son peuple, sans vouloir en connoître le nombre; mais *David* s'obstina, & on trou-

va qu'il y avoit cinq cent mille hommes dans la tribu de *Juda*, capables de porter les armes, & huit cent mille dans les autres tribus. Après cela, *David* reconnût la faute que sa vanité lui avoit fait commettre, & il en demanda pardon à Dieu. Le Seigneur lui envoya un prophète, qui lui dit: il faut que cette faute soit punie. Choisissez donc ou d'une famine de trois ans, ou d'une guerre de trois mois, ou d'une peste de trois jours. *David* choisit la peste pour deux raisons. La première, c'est qu'il dit, qu'il aimoit mieux tomber entre les mains de Dieu, qu'entre les mains des hommes: la seconde, c'est qu'il pensoit, qu'il ne souffriroit point de la famine, mais seulement le pauvre peuple: il auroit aussi été en sûreté pendant la guerre, car il avoit promis à son peuple de ne point marcher lui-même contre ses ennemis: mais il pensoit, que la peste ne l'épargneroit pas plus que le dernier de ses sujets, & il vouloit partager le châtiment puisqu'il étoit le plus coupable. L'ange du Seigneur commença donc à frapper les Israëlites, & il en mourut soixante & dix mille. *David*, voyant l'ange qui s'avançoit vers Jérusalem, se prosterna, & dit au Seigneur: pourquoi frappez-vous ces brebis qui sont innocentes? c'est moi qui suis seul coupable: frappez-moi, Seigneur; n'épargnez ni moi, ni ma famille; mais ayez pitié de mon pauvre peuple. La colère de Dieu fut appai-

fée par cette prière de *David*, qui vit l'ange remettre fon épée dans le fourreau, & *David* dreffa un autel au Seigneur, dans le lieu où l'ange s'étoit arrêté.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, c'eft un péché de fe mettre en colère, comment donc l'Ecriture fainte dit-elle que le Seigneur fe mit en colère!

Madem. BONNE.

C'eft qu'il n'y a point d'autre terme dans notre langue, qui puiffe exprimer les effets de la juftice de Dieu, & de la haine qu'il porte au crime. Je fuppofe, ma chère, que vous voyiez un méchant homme qui en tue un autre,vous feriez bien fâchée contre ce méchant homme, vous le feriez punir fi cela dépendoit de vous: on pourroit dire alors que vous feriez en colère, c'eft-à-dire, fâchée contre cet homme; mais cette colère feroit jufte, elle ne feroit pas une paffion, ni un péché. Les juges, qui condamnent les criminels à mort, ont cette efpèce de colère contre eux, & c'eft ce fentiment de haine pour le crime, qui engage à punir le criminel, que l'Ecriture appelle la colère de Dieu.

Lady SPIRITUELLE.

Cette haine de Dieu contre le crime eft bien forte, ma Bonne, puifqu'il punit fi fé-

vèrement dans *David* une faute qui paroît si légère.

Madem. Bonne.

Tout ce qui offense Dieu, est un si grand mal, qu'on n'ose dire qu'il y ait de petites fautes ; mais surtout celles, que commettent les personnes à qui Dieu a fait de grandes graces, sont plus horribles que celles des autres. C'est pourquoi *Jésus-Christ* dit dans l'Evangile, que les Juifs seront plus rigoureusement punis que les habitans de Sodome, parce que, s'il avoit fait dans cette ville les miracles qu'il avoit faits parmi eux, ils auroient fait penitence, dans le sac & la cendre. Continuez, Miss *Molly*.

Miss Molly.

David étant devenu vieux, un de ses fils nommé *Adonija*, résolut de se faire roi, & gagna *Joab* qui commandoit les troupes, & plusieurs autres personnages considérables. Il y avoit déjà quelque temps qu'*Adonija* se distinguoit de ses frères par sa magnificence, & *David* s'en étoit apperçu ; mais il aimoit si fort ses enfans, qu'il craignoit de les chagriner, & il ne croyoit pas que son fils eût de mauvais desseins. Cette patience de *David* autorisa *Adonija* ; il assembla ses frères &

les principaux de ses partisans, pour se faire nommer roi : mais le prophète *Nathan* commanda à *Bethsabée* d'aller trouver *David*, pour le faire souvenir qu'il avoit choisit *Salomon* pour lui succéder, & cela par l'ordre du Seigneur. *Nathan* fut aussi trouver *David*, & l'instruisit du dessein d'*Adonija*. Alors le roi commanda que *Salomon* fut sacré sur le champ, & *Adonija*, l'ayant appris, eut peur qu'on ne le fit mourir, & se sauva dans le tabernacle du Seigneur, & embrassa la corne de l'autel qu'il ne voulut point quitter qu'il ne fût assuré de sa grace. *Salomon* jura de lui pardonner le passé, pourvu qu'il fût honnête homme à l'avenir. *David*, sentant qu'il alloit mourir, fit venir son fils *Salomon*, & lui recommanda d'être fidèle au Seigneur. Il lui dit aussi : Vous voyez que *Joab* s'étoit joint avec votre frère *Adonija*, il s'est rendu coupable du sang de deux hommes, qu'il a tués en temps de paix ; ne permettez pas qu'il meurt de sa mort naturelle. Vous connoissez aussi cet homme qui me maudit, lorsque je fuyois *Absalom* ; je lui ai pardonné de tout mon cœur, mais son crime doit être puni, j'abandonne le châtiment de ces deux hommes à votre sagesse. Après que *David* eut parlé ainsi, il mourut, & *Salomon* regna après lui. Quelque temps après, il découvrit que son frère

Adonija & *Joab* travailloient pour lui enlever la couronne; & il les fit mourir tous les deux. Quant à cet homme, qui avoit maudit ſon père *David*, il lui dit: bâtis une maiſon dans Jéruſalem, & ſi tu n'en ſors point, il ne t'arrivera aucun mal; mais ſi tu paſſes le torrent de Cédron, tu mourras. Cet homme fut bien content de ſauver ſa vie à bon marché; mais au bout de trois ans, deux de ſes eſclaves s'étant enfuis, il oublia la défenſe de *Salomon*, & courut après eux: ainſi *Salomon* le fit mourir auſſi.

Madem. BONNE.

Continuez, Lady *Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Salomon étoit fort jeune lorſqu'il monta ſur le trône, & une nuit pendant qu'il dormoit, le Seigneur lui apparut, & lui dit: demande-moi ce que tu voudras, & je te l'accorderai. *Salomon* s'humilia devant Dieu, & conſidérant ſa grande jeuneſſe, il pria Dieu de lui accorder cette ſageſſe qui convient aux rois, qui leur eſt néceſſaire, pour juger & gouverner leurs peuples comme il faut. Dieu lui répondit: parce que tu as préféré la ſageſſe aux richeſſes & aux autres biens temporels, je te rendrai non-ſeulement

le plus ſage de tous les rois, mais auſſi le plus riche & le plus puiſſant : & ſi tu garde fidèlement mes commandemens, tu vivras long-temps ſur la terre. Ce fut après cette viſion que *Salomon* eut occaſion de montrer ſa ſageſſe, en jugeant un procès fort ſingulier. Deux femmes vinrent ſe préſenter devant lui, & l'une d'elles lui dit : ſeigneur, je logeois avec cette femme dans une même chambre, & il n'y avoit que nous deux : nous avions chacune un petit enfant, à qui nous donnions à tetter ; or il eſt arrivé, que cette femme ayant mis ſon enfant dans ſon lit, l'a étouffé : quand elle a vu ſon fils mort, elle s'eſt levée tout doucement, &, ayant mis ſon enfant mort auprès de moi, elle a pris mon fils qui étoit vivant ; le matin j'ai été bien affligée ; mais, en regardant attentivément cet enfant mort, j'ai reconnu que ce n'étoit pas mon fils, mais celui de cette femme. L'autre femme dit au roi : ſeigneur, cette femme vous trompe, c'eſt ſon fils qui eſt mort, & le mien que eſt vivant. Un autre que *Salomon*, auroit été bien embarraſſé, car il n'y avoit point de témoins ; mais le Seigneur avoit donné la ſageſſe à *Salomon*, il fit apporter une épée, & il dit à un de ſes domeſtiques : prenez l'enfant qui eſt vivant & le coupez en deux ; par ce moyen ces

deux femmes en auront chacune une moitié. La femme, qui avoit parlé la première & qui étoit véritablement la mère de l'enfant, frémit en entendant ces paroles, & toutes ses entrailles se révoltèrent; elle se jeta donc aux pieds du roi, & dit à *Salomon:* Ah! seigneur, donnez l'enfant tout entier à cette femme qui le demande, j'aime mieux le perdre que de le voir périr; mais l'autre femme disoit: ce que le roi a ordonné, est fort juste; nous n'aurons l'enfant ni l'une ni l'autre. Alors *Salomon* dit: donnez l'enfant vivant à cette première femme, je connois à sa tendresse, qu'elle est la véritable mère de l'enfant. Tout le monde fut étonné de l'adresse avec laquelle le roi avoit découvert la vérité, & la vraie mère se retira, en le comblant de bénédictions.

Lady MARY.

Je croyois que *Salomon* alloit faire couper cet enfant en deux, je mourois de peur.

Madem. BONNE.

Un roi, à qui Dieu avoit donné la sagesse, n'avoit garde de commettre un si grand crime; mais n'avez-vous point admiré quelque chose dans la conduite de *Salomon?*

Lady TEMPETE.

Oui, ma Bonne ; j'admire que ce prince, qui étoit si jeune, préféra la sagesse à toutes les autres choses.

Lady SENSE'E.

Et moi, ma Bonne, j'admire la bonté de Dieu, qui lui donna les richesses & les grandeurs qu'il n'avoit pas demandées.

Madem. BONNE.

Salomon demanda une chose estimable, mais il auroit, sans doute, bien mieux fait, s'il eût demandé à Dieu la grâce de garder fidèlement ses commandemens. Il auroit obtenu avec cette grâce la sagesse, ainsi que les autres choses que le Seigneur daigna lui accorder par surcroît.

Lady CHARLOTTE.

Est-ce que *Salomon* n'a pas été honnête-homme toute sa vie ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère ; il oublia tout ce qu'il devoit à Dieu, & devint idolâtre.

Lady SPIRITUELLE.

Et à quoi donc lui servit sa sagesse ?

Madem. BONNE.

La sageſſe humaine eſt bien peu de choſe, auſſi bien que l'eſprit & les talens. Ces avantages ne ſont précieux, qu'autant qu'ils ſont joints à la crainte du Seigneur. *Salomon* a été le plus ſavant de tous les hommes. Il a compoſé les plus beaux ouvrages du monde, & a parlé dans ſes livres de tous les arbres & de toutes les plantes; à quoi tout cela lui a-t-il ſervi, s'il a eu le malheur de mourir ſans ſe repentir de ſes crimes?

Miſs MOLLY.

Eſt-ce qu'il n'a pas demandé pardon à Dieu avant que de mourir?

Madem. BONNE.

L'Ecriture, qui nous apprend ſes crimes, ne nous dit rien de ſa pénitence. J'ai pourtant entendu dire, qu'il y a des ſavans qui prétendent qu'il s'eſt converti; mais cela n'eſt pas certain, puiſque l'Ecriture ne le dit pas, & cela doit nous faire trembler. Ce fut une malheureuſe paſſion qui conduiſit *Salomon* dans le crime. Il aima des femmes étrangères, & il les épouſa contre la défenſe que Dieu en avoit faite. Ces femmes voulurent avoir les idoles de leurs faux dieux, & il leur offrit

de l'encens par complaisance pour elles; car vous sentez bien que *Salomon* avoit trop d'esprit pour adorer vraiment des dieux de pierre & de bois.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, j'ai beaucoup lu les contes Arabes, ils ont beaucoup de respect pour *Salomon*; ils disent, qu'il commandoit à toutes les créatures élémentaires, & que ceux qui peuvent avoir son anneau, leur commandent aussi.

Lady MARY.

Qu'est-ce que les créatures élémentaires, ma Bonne?

Madem. BONNE.

Ce sont des créatures qui habitent dans les élémens, à ce que croyent les Turcs & les Arabes. Il y a quatre élémens; le *feu*, l'*air*, la *terre*, & l'*eau*, comme je vous l'ai dit. Or ils croyent, que l'air est plein de créatures qu'on nomme *Sylphes*, qu'il y en a d'autres dans la terre qu'on nomme *Gnomes*, que le feu a des habitans qu'on appelle *Salamandres*, & qu'il s'en trouve aussi dans l'eau qu'on nomme *Nymphes*. Ils ajoutent, que ces créatures sont supérieures aux hommes, à qui Dieu permet qu'elles fassent de grands biens

& de grands maux ; mais en même temps, ils disent, que les sages, qui sont sur la terre, ont une grande autorité sur les esprits, ainsi que *Salomon* l'eut autrefois ; & qu'ils les obligent à leur obéir avec plus d'exactitude, que des esclaves à leurs maîtres ; non-seulement à eux, mais encore à ceux auxquels ils ont donné des talismans.

Miss Molly.

Qu'est-ce qu'un talisman, s'il vous plaît ?

Madem. Bonne.

C'est une bague, ou une pièce de métal, sur laquelle un de ces sages a gravé certains caractères.

Lady Charlotte.

Et tout ce qu'on dit de ces créatures élémentaires, & de ces talismans, est-il vrai ?

Madem. Bonne.

Comme les contes de fées que je vous rapporte, mes enfans. Cependant j'ai vu des personnes d'esprit qui avoient la foiblesse de croire à toutes ces choses. On leur avoit donné les contes Arabes à lire quand elles étoient jeunes, & d'autres livres

dans le même goût : personne n'avoit eu le soin de leur apprendre, que c'étoit des contes à dormir debout, & cela leur avoit gâté l'esprit. J'ai connu une certaine, mademoiselle *Perot*, fille d'esprit d'ailleurs, & qu'un grand ministre consultoit quelquefois : je lui ai, dis-je, entendu dire très sérieusement, que les Sylphes l'enlevoient des bras de sa mère, quand elle étoit jeune, pour la porter au milieu des fleurs dans les prairies. Je vous nomme cette demoiselle, parce qu'elle est morte il y a longtemps ; mais je pourrois vous nommer plusieurs personnes de distinction, qui donnent dans cette extravagance. Je ne le fais pas, parce qu'il ne faut jamais nommer les gens, quand on dit d'eux quelque chose de désavantageux.

Lady MARY.

Ma Bonne, vous nous avez dit, que les Turcs croyoient, que Dieu permettoit aux créatures élémentaires de faire du bien & du mal aux hommes. Est-ce que les Turcs croyent en Dieu ? Je pensois que c'étoit de bien méchans hommes, qui adoroient des idoles.

Lady TEMPETE.

Et moi aussi, ma Bonne, je croyois qu'ils adoroient *Mahomet*.

Madem. BONNE.

Vous vous trompiez, mes enfans. Les Turcs ne ſont point idolâtres, car ils adorent un ſeul Dieu, & le même que nous adorons. Mais ils ſont infidèles, parce qu'ils ne croyent pas que *Jéſus-Chriſt* ſoit Dieu. Ils diſent, que c'eſt un grand prophète, qu'il a envoyé aux Chrétiens, comme il avoit envoyé *Moïſe* aux Juifs, & *Mahomet* pour eux. D'ailleurs les Turcs ne ſont point méchans; ils ont au contraire le cœur fort bon. Ils ſont beaucoup de charités, & loin de vouloir faire du mal aux hommes, ils ont même pitié des bêtes, & il y a des Turcs, qui, en mourant, laiſſent une ſomme pour acheter de la viande pour leurs chiens, & du grain pour leurs oiſeaux.

Lady SENSE'E.

Je ne ſais, ma Bonnne, d'où eſt venue cette imagination: mais on regarde les Turcs comme des gens cruels. Eſt-ce qu'ils maltraitent les Chrétiens?

Madem. BONNE.

Souvent, ma chère; mais cela vient de ce qu'ils les mépriſent. Ils diſent, que nous ſommes des chiens, non pas parce que nous ſommes Chrétiens, mais parce que nous ne

ſuivons pas les préceptes que *Jéſus-Chriſt*, notre prophète, nous a laiſſés; & quand ils voyent un Chrétien honnête-homme, ils l'eſtiment, & ne lui font point de mal. Je parle des gens qui ont de l'éducation; car dans tous les pays du monde le peuple eſt peuple, c'eſt-à-dire, qu'il hait, mépriſe, ou maltraite, ſans rime, ni raiſon.

Lady MARY.

Ma Bonne, voudriez-vous bien nous dire ce que c'étoit que ce *Mahomet?*

Madem. BONNE.

Je vous apprendrai tout ce que j'en ai lu de côté & d'autre, ma chère; car je n'ai jamais lu ſon hiſtoire. *Mahomet*, je penſe, étoit un garçon marchand, qui épouſa la veuve de ſon maître. Il avoit beaucoup d'eſprit, de courage, & par deſſus tout une ambition démeſurée. Comme ſa naiſſance le réduiſoit à mener une vie obſcure, il réſolut de ſe diſtinguer, en inventant une nouvelle religion. La choſe étoit d'autant plus facile, que les Chrétiens, qui vivoient dans ces quartiers, étoient fort ignorans, & qu'il y avoit auſſi un grand nombre de Juifs & d'Idolâtres, qui n'étoient pas plus éclairés. Ce qui prouve l'eſprit de *Mahomet*, c'eſt qu'il fit ſervir à ſon deſſein une maladie, qui devoit l'empêcher de réuſſir.

Il tomboit du mal caduc. Vous ne connoissez peut-être pas cette maladie, mes enfans. Ceux, qui l'ont, tombent contre terre & se débattent horriblement : ils jettent même de l'écume par la bouche, comme des enragés, & après cela, ils restent souvent longtemps sans connoissance. Quand *Mahomet* avoit un accès de ce terrible mal, il disoit, qu'il tomboit en extase, c'est-à-dire, que Dieu lui parloit, ou l'enlevoit au ciel, pour lui déclarer ses volontés.

Lady Spirituelle.

Et se trouva-t-il des gens assez extravagans pour le croire?

Madem. Bonne.

Les gens sensés se moquèrent de lui, mais ceux-là ne font pas le plus grand nombre. Cependant, *Mahomet* fut obligé de fuir; mais les difficultés ne le rebutèrent point. Il composa sa nouvelle religion, de façon à se faire des disciples; car pour attirer les Chrétiens, il parla de *Jésus-Christ* honorablement, comme d'un grand prophète, qui méritoit d'être respecté, il en dit autant de *Moïse*, pour attirer les Juifs; & pour ne point effaroucher les Payens, il conserva plusieurs de leurs cérémonies. Il disoit, que Dieu ayant donné une loi par *Moïse* avec des tonnerres & des

éclairs, il avoit voulu se faire obéir par la crainte : que ce moyen n'ayant point réussi, il leur avoit envoyé un autre prophète, pour les engager à lui obéir par la douceur ; & que ce moyen ayant encore été inutile, il l'avoit envoyé pour forcer les hommes, par l'épée, à lui être fidèles. Selon ce principe, il dit, que sa secte devoit s'établir par les armes, ce qui lui attira de tous côtés un grand nombre d'hommes, qui espérèrent de faire fortune en le suivant. C'est ainsi que *Mahomet*, de législateur, devint monarque, & laissa le trône à sa postérité. Son tombeau est à la Mecque, & il est révéré de la plus grande partie des peuples de l'Asie, qui sont Mahométans.

Lady SPIRITUELLE.

Mais comment un si grand nombre de peuples, ont-ils pu se laisser séduire ?

Madem. BONNE.

Il y avoit certains points dans la religion de *Mahomet*, bien propres à séduire les hommes. Par exemple : il leur permet d'avoir autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir : il leur promet, pour l'autre vie, un paradis où l'on fera bonne chère, où l'on boira d'excellentes liqueurs qui ne pourront enivrer ; car pour celles qui

peuvent faire perdre la raiſon, elles ſont défendues aux Mahométans. Mais ce qui a beaucoup augmenté la religion de *Mahomet*, c'eſt qu'il défend à ſes ſectateurs l'étude des ſciences & de la religion ; car il ſentoit que ſa ſecte ne pouvoit ſubſiſter qu'à l'aide de l'ignorance. Tous leurs livres ſe bornoient à l'Alcoran, qui eſt un ouvrage de *Mahomet*. C'eſt un recueil de ſentences & de prières ſans aucun ordre; j'en ai lu une partie, mais comme il m'ennuyoit, je n'ai pas eu le courage de l'achever.

Lady Spirituelle.

Eſt-ce qu'on n'imprime point de livres chez les Turcs?

Madem. Bonne.

On dit qu'ils ont une Imprimerie depuis pluſieurs années: mais ſi cela eſt vrai, cela eſt bien nouveau & contraire à leurs principes.

Lady Sensée.

Ma Bonne, voulez-vous me permettre de raconter à ces Dames ce qui arriva, quand les Mahométans prirent la ville d'Alexandrie.

Madem. Bonne.

Volontiers, ma chère.

Lady SENSÉE.

Il y avoit dans la ville d'Alexandrie une bibliothèque magnifique, que les rois d'Egypte avoit rassemblée avec un soin extraordinaire. Ce n'étoit pas des livres comme les nôtres, Mesdames; car en ce temps-là, on ne savoit pas imprimer: c'étoit des livres écrits à la main. Les Mahométans ayant pris cette ville, un savant, qui s'étoit fait ami de leur général, lui demanda cette grande quantité de livres. Le général n'osa lui accorder sa demande, & il écrivit à son maître, pour savoir ce qu'on devoit faire de cette bibliothèque. Voici ce que son maître lui répondit: *S'il n'y a dans tous ces livres, que les mêmes choses qui sont dans l'Alcoran, ils sont inutiles, ainsi il faut les brûler: que s'il y a autre chose, il faut les brûler encore.* On brûla donc cette bibliothèque, & il y avoit une si grande quantité de livres, qu'il y en eût assez pour chauffer les bains publics pendant six mois.

Lady SPIRITUELLE.

Ah! ma Bonne, quel dommage! J'auroit dit comme ce savant, donnez-moi tous ces livres; j'aurois passé toute ma vie à les lire.

Lady TEMPETE.

Vous aimez donc bien la lecture, Madame.

Lady SPIRITUELLE.

Plus que toute chose au monde, plus que l'opéra, la comédie, le bal, la promenade. Je consentirois de tout mon cœur à aller dans une prison, pourvu qu'on me promît de me fournir assez de livres pour lire, depuis le matin jusqu'au soir.

Lady TEMPETE.

Je ne suis pas de votre goût. Je n'ai jamais pu souffrir la lecture, & ce n'est que pour obéir à ma Bonne, que je lis à présent. Dans le commencement cela m'ennuyoit à la mort: à présent cela m'ennuye moins, mais je sens bien pourtant que je n'aimerai jamais la lecture autant que vous le dites. C'est une fureur.

Madem. BONNE.

Vous avez raison, ma chère, c'est une fureur. Je l'avois, comme Lady *Spirituelle*, quand j'étois à son âge, & je ne suis guère plus raisonnable sur cet article. J'avoue que c'est un défaut d'aimer la lecture avec cet excès; mais ma chère,

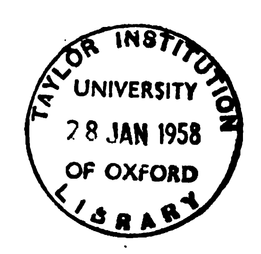
c'en eſt un, bien plus grand, de ne point l'aimer du tout. C'eſt le défaut des ſottes : & ſi j'avois ce défaut, je me hâterois de m'en corriger, & je le cacherois bien ſoigneuſement, de crainte qu'on ne me prît pour une ſtupide.

Lady TEMPETE.

Mais à quoi cela eſt-il bon d'aimer la lecture ?

Madem. BONNE.

A mille choſes, ma chère. On s'inſtruit en liſant, on ſe corrige, on s'amuſe, & comme le dit Lady *Spirituelle*, une perſonne qui aime la lecture, ne s'ennuieroit pas dans un déſert, dans une priſon même. D'ailleurs, le temps qu'on donne à la lecture, eſt bien mieux employé, que celui qu'on perd au jeu, & à courir les ſpectacles. Adieu, mes enfans, le temps de notre leçon eſt paſſé.



XXIX. DIALOGUE.

Vingt-huitième Journée.

Madem. Bonne.

QU'AVEZ-vous, Lady *Charlotte*, vous avez les yeux rouges ; eſt-ce que vous avez pleuré?

Lady Charlotte.

Je ne mérite pas d'être dans la compagnie de ces Dames, ma Bonne: j'ai été méchante comme un démon, depuis que je ne vous ai vue.

Madem. Bonne.

Cela eſt bien mal, ma chère; mais vous reconnoiſſez votre faute, & vous en êtes fâchée; c'eſt déjà quelque choſe; il ne s'agit plus que de la réparer. Commencez d'abord par l'avouer devant ces Dames.

Lady Charlotte.

Je n'oſerai jamais, ma Bonne, cela eſt trop horrible, & ces Dames ne pourroient plus me ſouffrir.

Madem. BONNE.

Elles n'auroient guères de charité, si elles pensoient ainsi, ma chère. Elles savent que nous sommes toutes capables de commettre les plus grandes fautes. Si nous ne les faisons pas, c'est par une pure miséricorde de Dieu; & celle, qui seroit assez orgueilleuse pour mépriser un pécheur qui se repent, seroit elle-même bien criminelle devant le Seigneur. Mais, ma chère, quand même il seroit vrai, que ces Dames vous mépriseroient à cause de votre faute, il faudroit consentir à cette humiliation. Vous n'avez pas craint de vous rendre méprisable aux yeux de Dieu en péchant, & vous craignez d'être méprisée des créatures! cela n'est pas raisonnable. Je gage que c'est votre orgueil qui a causé votre faute; il faut le punir en l'avouant.

Lady CHARLOTTE.

Vous avez raison, ma Bonne. Mon orgueil fait que je regarde les domestiques comme mes esclaves, & cela fait que je me mets en colère, quand ils me contredisent. Hier, après avoir beaucoup mangé, je m'amusois à rompre mon pain par morceaux, & à le jeter contre terre; ma gouvernante a dit à ma servante, de m'ô-

ter ce pain, & moi, j'ai dit que j'avois encore faim, & que je le voulois manger. Je mentois, ma Bonne, je n'avois plus faim, c'étoit par esprit de contradiction. Ma gouvernante, qui voyoit bien cela, a commandé à cette fille une seconde fois, de m'ôter mon pain, & comme elle a obéi, je lui ai donné un soufflet, j'ai frappé des pieds, j'ai voulu l'égratigner.

Madem. Bonne.

Vous aviez raison d'être honteuse, ma chère, cela est bien horrible; mais je ne veux pas vous faire de reproches, car je vois que vous vous en faites à vous-même. Avant de vous dire ce que vous devez faire, pour réparer cette faute, je vais vous raconter une histoire.

Il y avoit dans la ville d'Athènes une jeune demoiselle, nommée *Elise*, qui étoit à peu près de votre humeur. Elle avoit un grand nombre d'esclaves, qu'elle rendoit les plus malheureuses personnes du monde; elle les battoit, leur disoit des injures; & quand des personnes de bon sens lui disoient qu'elle avoit tort d'agir ainsi, elle répondoit: ces créatures sont faites pour souffrir mes humeurs; c'est pour cela que je les ai achetées, que je les nourris, que je les habille; elles sont encore trop

heureufes de trouver du pain auprès de moi. Cette méchante fille avoit furtout une femme de chambre qu'on nommoit *Mira*, qui étoit fon fouffre-douleur ; cependant c'étoit la meilleure créature du monde, & malgré les mauvaifes façons de fa maîtreffe, elle lui étoit fort attachée; elle excufoit fes défauts autant qu'elle pouvoit, & elle eut donné tout fon fang pour la rendre plus raifonnable. *Elife* eut un voyage à faire par mer, & comme c'étoit pour une affaire preffée, & qu'elle ne devoit pas être longtemps, elle ne prit avec elle que fa femme de chambre. A peine fut-elle en pleine mer, qu'il s'éleva une grande tempête, qui éloigna le vaiffeau de fa route. Après qu'il eut couru la mer pendant plufieurs jours, ceux qui conduifoient le vaiffeau, apperçurent une île; comme ils ne favoient où ils étoient, & qu'ils n'avoient plus de vivres, il fallut y aborder. En entrant dans le port, une chaloupe vint au devant d'eux, & ceux qui étoient dans cette chaloupe, demandèrent à tous ceux du vaiffeau, quels étoient leurs noms & leurs qualités. L'orgueilleufe *Elife* fit écrire les titres de fa famille, & il y en avoit plus d'une page. Elle croyoit que cela obligeroit ces gens-là à la refpecter. Elle fut donc fort furprife, lorfqu'ils lui tournèrent le dos, fans

lui faire politesse; mais elle le fut bien davantage, quand son esclave eut déclaré son nom & sa qualité, car ces gens lui rendirent toutes sortes de respects, & lui dirent, qu'elle pouvoit commander dans le vaisseau où elle étoit la maîtresse. Ce discours impatienta *Elise*, qui dit à son esclave: je vous trouve bien impertinente, d'écouter les discours de ces gens-là. Tout beau, madame, lui dit le maître de la chaloupe: vous n'êtes plus à Athènes. Apprenez que trois cens esclaves, au désespoir des mauvais traitemens de leurs maîtres, se sauvèrent dans cette île il y a trois cens ans; ils y ont fondé une république, où tous les hommes sont égaux; mais ils ont établi une loi, à laquelle il faut vous soumettre de gré ou de force. Pour faire sentir aux maîtres, combien ils ont eu tort d'abuser du pouvoir qu'ils avoient sur leurs domestiques, ils les ont condamnés à être esclaves à leur tour. Ceux qui obéissent de bonne grace, peuvent espérer qu'on leur rendra la liberté; mais ceux qui refusent de se soumettre à nos lois, sont esclaves pour toute leur vie. On vous donne toute cette journée pour vous plaindre, & vous accoutumer à votre mauvais sort: mais si demain vous faites le plus petit murmure, vous êtes esclave à jamais. *Elise* profita de la permission, & vomit mille injures

contre cette île & ses habitans; mais *Mira*, profitant d'un moment, où personne ne la voyoit, se jeta aux pieds de sa maîtresse, & lui dit: consolez-vous, madame, je n'abuserai pas de votre malheur, & je vous respecterai toujours comme ma maîtresse. La pauvre fille le pensoit comme elle le disoit; mais elle ne connoissoit pas les lois du pays. Le lendemain, on la fit venir devant les magistrats avec sa maîtresse, qui étoit devenue son esclave. *Mira*, lui dit le premier magistrat, il faut vous instruire de nos coutumes; mais souvenez-vous bien, que si vous y manquiez, il en couteroit la vie à votre esclave *Elise*. Rappelez-vous bien fidèlement la conduite qu'elle eut avec vous à Athènes; il faut pendant huit jours que vous la traitiez comme elle vous a traitée. Il faut le jurer tout-à-l'heure. Au bout de huit jours, vous serez la maîtresse de la traiter, comme il vous plaira. Et vous, *Elise*, souvenez-vous que la moindre désobèissance vous rendroit esclave pour le reste de vos jours. A ces paroles, *Mira* & *Elise* se mirent à pleurer. *Mira* même se jeta aux pieds du magistrat, & le conjura de la dispenser de faire ce serment; car, ajouta-t-elle, je mourrai de douleur, s'il faut que je le garde. Levez-vous, madame, dit le magistrat à *Mira*, cette créature vous trai-

toit donc d'une manière bien terrible, puisque vous frémissez de l'imiter. Je voudrois que la loi me permît de vous accorder ce que vous me demandez, mais cela n'est pas possible. Tout ce que je puis faire en votre faveur, c'est d'abréger l'épreuve, & de la réduire à quatre jours ; mais ne me répliquez pas ; car si vous dites un mot, vous ferez les huit jours entiers. *Mira* fit donc ce serment, & on annonça à *Elise*, que son service commenceroit le lendemain. On envoya chez *Mira* deux femmes, qui devoient écrire toutes ses paroles & ses actions pendant ces quatre jours. *Elise*, voyant que c'étoit une nécessité, prit son parti en fille d'esprit ; car malgré sa hauteur, elle en avoit beaucoup. Elle résolut donc d'être si exacte à servir *Mira*, qu'elle n'auroit point occasion de la maltraiter ; elle ne se souvenoit pas que cette fille devoit copier ses caprices & ses mauvaises humeurs. Le matin du jour suivant, *Mira* sonna, & *Elise* manqua se casser le cou pour courir à son lit, mais cela ne lui servit de rien ; *Mira* lui dit d'un ton aigre : à quoi s'occupoit cette salope ? elle ne vient jamais qu'un quart-d'heure après que j'ai sonné.—Je vous assure, madame, que j'ai tout quitté quand je vous ai entendue.—Taisez-vous, lui dit *Mira*, vous êtes une impertinente, une raisonneuse,

qui ne ſait que répondre mal à propos: donnez-moi ma robe, que je me lève. *Eliſe*, en ſoupirant, fut chercher la robe que *Mira* avoit miſe la veille, & la lui apporta; mais *Mira*, la lui jetant au nez, lui dit: que cette fille eſt bête, il faut lui dire tout; ne devez-vous pas ſavoir, que je veux mettre aujourd'hui ma robe bleue? *Eliſe* ſoupira encore, mais il n'y avoit pas le plus petit mot à dire; elle ſe ſouvenoit fort bien, qu'il eût fallu à Athènes, que la pauvre *Mira* eût deviné ſes caprices pour s'empêcher d'être grondée. Quand ſa maîtreſſe fut habillée, & qu'elle lui eut ſervi ſon déjeûner, elle deſcendit pour déjeûner à ſon tour; mais à peine fut-elle aſſiſe que la cloche ſonna, cela arriva plus de dix fois en une heure, & c'étoit pour des bagatelles, que *Mira* la faiſoit monter. Tantôt elle avoit oublié ſon mouchoir dans une autre chambre, une autre fois c'étoit pour ouvrir la porte à ſon chien, & toujours pour des choſes de pareille conſéquence. Il falloit pourtant deſcendre & monter deux grands eſcaliers, enſorte que la pauvre *Eliſe* ne pouvoit plus ſe ſoutenir, tant elle étoit laſſe; & elle diſoit en elle-même: hélas! la pauvre *Mira* a bien eu à ſouffrir avec moi; car il lui falloit recommencer ce train de vie tous les jours. A deux heures, madame annon-

ça qu'elle vouloit aller au ſpectacle, & qu'il falloit la coiffer. Elle dit à *Eliſe*, qu'elle vouloit que ſes cheveux fuſſent accommodés en groſſes boucles; mais enſuite, elle trouva que cela lui rendoit la tête trop groſſe, elle fit donc défaire cette friſure, pour en faire une autre, & juſqu'à ſix heures, qu'elle ſortit, *Eliſe* fut contrainte de reſter debout, encore eut-elle à eſſuyer mille bruſqueries; elle étoit une bête, une mal-adroite, qui ne gagnoit pas l'argent qu'elle dépenſoit. *Mira* revint du ſpectacle à deux heures de nuit, parce qu'elle avoit ſoupé en ville, & elle revint de fort mauvaiſe humeur, à cauſe qu'elle avoit perdu ſon argent au jeu; elle s'en vengea en cherchant querelle à ſa femme de chambre, & comme celle-ci, en la décoiffant, lui tira les cheveux par accident, elle lui donna un ſoufflet. La patience manqua échaper à *Eliſe*; mais elle ſe ſouvint qu'elle en avoit donné plus de dix à *Mira*, & ce ſouvenir l'engagea à ſe taire. Je veux ſortir demain à dix heures, & mettre ma coiffure de dentelle, dit *Mira* à *Eliſe*. Elle n'eſt pas blanche, madame, lui dit la femme de chambre, & vous ſavez qu'il me faut cinq heures pour la blanchir. Madame, dirent les deux femmes de l'île à *Mira*, penſez donc que cette pauvre fille a beſoin de dormir. Elle ſera bien malade, quand elle

paſſera une nuit, répondit *Mira*; elle eſt faite pour cela. Hélas! dit *Eliſe* en elle-même, je lui ai fait paſſer la nuit pour mes fantaiſies, plus de vingt fois. *Mira*, pendant les quatre jours, répéta ſi bien toutes les ſottiſes de ſa maîtreſſe, qu'*Eliſe* conçut toute la dureté de ſa conduite, & vit bien qu'elle avoit agi en barbare avec cette fille. Elle étoit ſi fatiguée lorſque les quatre jours furent finis, qu'elle tomba malade. *Mira* la fit coucher dans ſon lit, lui apporta elle-même ſes bouillons, & la ſervit avec la même exactitude, que quand elle étoit à Athènes; mais *Eliſe* ne recevoit pas ſes ſervices avec la même hauteur: elle étoit ſi confuſe du bon cœur de ſon eſclave, qu'elle eût conſenti à être la ſienne toute ſa vie, pour réparer toutes les fautes qu'elle avoit faites à ſon égard. J'ai oublié de vous dire, qu'on avoit pris ſur le vaiſſeau, où étoit *Eliſe*, quelques dames & gentils-hommes d'Athènes; mais comme ce n'étoit pas des perſonnes de ſon rang, elle les connoiſſoit peu, & ne s'en étoit guère occupée. Au bout d'un mois, on les raſſembla toutes, & les juges, qui étoient nommés pour cela, examinèrent leur conduite, & commencèrent par interroger les maîtreſſes devenues eſclaves, pour ſavoir comment elles ſe trouvoient de leur nouvelle condition? Elles avouèrent toutes,

en soupirant, qu'il étoit bien dur pour elles d'être soumises à ceux auxquels elles devoient commander. Et pourquoi, leur demandèrent les juges, vous croyez-vous en droit de commander à vos esclaves? La nature a-t-elle mis entre vous & eux une distinction réelle? Vous n'oseriez le dire. L'esclave, le domestique, & le maître, sortent du même père; & les dieux, en les plaçant dans des conditions si différentes, n'ont pas prétendu que les uns fussent plus à leurs yeux que les autres. La vertu règle les rangs devant la divine sagesses. C'est le seul titre dont elle fasse cas, & c'est pour faciliter l'exercice de toutes les vertus, qu'elle a permis les différentes conditions. L'esclave doit se distinguer par son attachement à son maître, sa fidélité, son amour pour le travail. Il faut que les maîtres, par leur douceur, leur charité, adoucissent ce que la condition d'esclave a de dur, & il faut que les esclaves, par leur affection, leur obéissance & leur zèle, payent leurs maîtres des bontés qu'ils ont pour eux. Vous avez fait l'épreuve des deux conditions, dit le juge aux maîtres devenus esclaves: que cela vous serve de leçon, quand vous serez retournés à Athènes; & ne traitez jamais vos domestiques, autrement que vous n'auriez souhaité d'être traité dans le temps que vous avez resté ici. Le

juge, ensuite, s'adressant aux esclaves devenus maîtres, leur dit : la loi vous permet de rendre la liberté à vos esclaves, mais elle ne vous y force pas : vous pouvez les garder ici toute leur vie ; vous pouvez les renvoyer à Athènes ; vous pouvez, si vous le voulez, y retourner avec eux. Que tous ceux, qui veulent rendre la liberté à leurs anciens maîtres, viennent écrire leurs noms sur ce livre. Le juge espéroit de *Mira*, qu'elle seroit la première à rendre la liberté à sa maîtresse ; mais elle resta à sa place, aussi bien qu'une autre femme, & un jeune homme qui avoit la plus belle physionomie du monde. On demanda à cette femme, par quelle raison elle ne rendoit pas la liberté à sa maîtresse, qui étoit une bonne vieille ? C'est, répondit-elle, parce qu'ayant été son esclave vingt ans, il est juste que j'aie ma revanche pendant un pareil nombre d'années ; je suis lasse d'obéir, & je veux goûter plus longtemps le plaisir de commander à mon tour : cette esclave se nommoit *Bélise*. Dans le moment ce jeune homme, qui avoit une si belle physionomie, & qui se nommoit *Zénon*, s'avança, & dit au juge je ne me suis point avancé pour signer l'acte de la liberté de mon maître, parce qu'il a cessé d'être esclave au moment que j'ai eu la liberté de le traiter selon ma volonté. Je lui demande

bien pardon d'avoir été obligé de le maltraiter pendant huit jours. La loi m'ordonnoit de copier les mauvaises façons qu'il avoit eues à mon égard: mais je vous assure que j'ai souffert plus que lui. Vous pouvez le faire partir pour Athènes, je m'offre à partir avec lui, à le servir même toute ma vie, s'il l'exige; car enfin, il m'a acheté, je lui appartiens, & je ne crois pas pouvoir, en honneur & en conscience, profiter d'un accident qui me rend la liberté, sans lui rendre l'argent avec lequel il m'a acheté. Ce garçon a répondu pour moi, dit *Mira*, son histoire est la mienne; hâtez-vous de nous renvoyer à Athènes, monsieur; le cœur me dit que j'y serai plus heureuse; car je me trompe fort, ou ma chère maîtresse, qui a connu mon affection, me traitera avec plus de douceur que par le passé. *Elise* interrompit son esclave, & dit au juge: si je n'ai pas parlé plutôt, c'est que la honte & la confusion retenoient ma langue. Cette pauvre fille est digne d'être ma maîtresse toute sa vie, & je ne mérite pas d'être son esclave. Je m'étois crue jusqu'à présent d'une autre espèce que la sienne, & je ne me trompois pas tout-à-fait. J'avois au dessus d'elle un nom, des richesses, de l'orgueil, de la dureté: elle avoit au dessus de moi un bon cœur, de la patience, de l'humanité, de la

généroſité. Que ſerois-je ... les
d'hui, ſi elle n'avoit eu q...
Je reconnois donc avec plaiſir ...
ſur moi. J'accepte pourtant ...
qu'elle m'a rendue, & je la ren...
vouloir bien revenir avec moi à ...
nes; car alors j'aurai l'occaſion de lui ...
quer ma reconnoiſſance, en partageant ...
fortune avec elle, & en la regardant comm...
une amie reſpectable, dont je ſuivrai les conſeils, & dont je tâcherai d'imiter les exemples. Le maître de *Zénon* qui n'avoit encore rien dit, s'avança à ſon tour. Il ſe nommoit *Zénocrate*, & s'adreſſant aux juges, il leur dit: Je partage la confuſion d'*Eliſe*. Comme elle, j'ai maltraité un eſclave, qui m'étoit de beaucoup ſupérieur par la nobleſſe de ſes ſentimens: comme elle, j'ai le regret le plus ſincère de ma mauvaiſe conduite; & comme elle, je veux le réparer en faiſant à *Zénon* le ſort le plus heureux. Le juge, alors, s'adreſſant à toute l'aſſemblée, prononça cet arrêt: « L'eſclave, qui n'a point eu pitié de la ſituation de ſa vieille maîtreſſe, a les ſentimens d'une eſclave, ainſi nous la condamnons à reſter dans l'eſclavage le reſte de ſes jours, c'eſt la condition qui convient à la baſſeſſe de ſon cœur; mais nous exhortons ſa maîtreſſe à ne point abuſer de l'autorité que nous lui rendons

bi/ur elle ; car ſans cela, elle deviendroit
t aussi mépriſable que cette créature.
Ceux qui ont choiſi de renvoyer leurs
« maîtres à Athènes, & de demeurer dans
« notre île, y demeureront ; mais ſous
« des qualités différentes. Parmi ceux-là,
« il y en a deux, qui ont maltraité leurs
« maîtres après que les huit jours de l'é-
« preuve ont été paſſés ; ces deux demeu-
« reront eſclaves ici : car toute perſonne,
« qui manque d'humanité & de douceur,
« eſt née ſans ſentimens, & doit avec juſ-
« tice demeurer dans la derniére des con-
« ditions, elle eſt faite pour cela, elle ne
« mérite que cela. Les autres, qui ont
« bien traité leurs maîtres, & comme ils
« euſſent voulu qu'on les traitât eux-
« mêmes, nous les admettons parmi nos
« citoyens. Pour *Mira* & *Zénon*, leur
« vertu eſt au deſſus de nos éloges & de
« nos récompenſes : quand même ils reſ-
« teroient eſclaves toute leur vie, leurs
« ſentimens les élèvent au deſſus des rois ;
« nous les abandonnons donc à la provi-
« dence des dieux, ſans oſer décider de
« leur ſort : qu'ils retournent à Athènes
« avec *Zénocrate* & *Eliſe* : ils ſont dignes
« d'être maîtres ; mais qu'ils le deviennent
« ou non, ils ſeront toujours les plus reſ-
« pectables de tous les humains, & ils ho-

« noreront la condition dans laquelle les
« dieux voudront les placer. »

Elise & *Zénocrate*, avant de partir, remercièrent beaucoup les habitans de l'île, & leur dirent qu'ils n'oublieroient jamais les leçons d'humanité qu'ils avoient reçues chez eux. Pendant le voyage qu'ils firent pour retourner à Athènes, *Zénocrate* & *Zénon*, qui connurent plus particulièrement les bonnes qualités d'*Elise* & de *Mira*, en devinrent amoureux; & les ayant demandées en mariage, il furent écoutés favorablement, & les épousèrent en arrivant à Athènes. Comme ces deux fidèles esclaves ne voulurent point se séparer de leurs maîtres, quoiqu'ils eussent reçu leur liberté, ils furent chargés de la conduite de toute leur maison, & ils s'en acquittèrent avec un zèle & une fidélité, qui peuvent servir d'exemple à tous ceux que la providence a placés dans la servitude. Il est vrai que leurs maîtres n'oublièrent jamais leurs vertus, & les traitèrent moins en personnes que le sort leur avoient soumises, qu'en amis qui méritoient toute leur confiance, leur affection, & même leurs respects.

Eh bien, Lady *Charlotte*, si nous étions dans l'île des esclaves, qu'est-ce qu'il nous arriveroit?

Lady CHARLOTTE.

Ma ſervante m'égratigneroit, me donneroit un ſoufflet, m'appelleroit impertinente, inſolente.

Madem. BONNE.

Cela ſeroit juſte, ma chère; mais je n'en exige pas tant. Il faut pourtant punir cette faute. Demain je me trouverai chez vous à l'heure du dîner; je ferai aſſeoir votre ſervante à votre place à table, & vous la ſervirez, s'il vous plaît. Vous frémiſſez, Lady *Tempête*.

Lady TEMPETE.

Oui, ma Bonne; il me ſemble que je ne pourrois jamais me réſoudre à faire cela: d'ailleurs, ces créatures-là ſont ſi inſolentes, ſi prêtes à vous manquer de reſpect, que j'aurois peur de les autoriſer.

Madem. BONNE.

Vous êtes dans l'erreur, ma chère. Ce ſont vos vices qui vous attirent le mépris de vos domeſtiques, & jamais ce que vous faites pour les réparer. J'ai connu une Mademoiſelle *Tomelle*, qui avoit été fille de garderobe de Mademoiſelle *de Beaujolois*, princeſſe du ſang royal de France.

Mademoiselle *de Beaujolois* avoit le meilleur cœur du monde, mais elle étoit si vive, qu'il lui échapoit souvent de dire des choses dures. Voici ce que Mademoiselle *Tomelle* m'a raconté à ce sujet:

Un jour, Mademoiselle *de Beaujolois* mit sur sa toilette de l'eau de fleur d'orange dans une tasse à caffé. La pauvre *Tomelle*, qui étoit une grande rangeuse, voyant cette tasse à caffé hors de sa place, crut qu'on avoit oublié de l'y remettre, & sans sentir ce qui étoit dedans, elle jetta cette eau dans un bassin. Quand la princesse vint s'habiller, elle demanda son eau de fleur d'orange, & *Tomelle* lui ayant avoué qu'elle l'avoit prise pour de l'eau commune & qu'elle l'avoit jetée, elle lui dit plusieurs paroles mortifiantes. Mademoiselle *de Beaujolois* avoit une sœur plus jeune qu'elle, & qui a épousé depuis le prince de Conti: cette dernière étoit douce comme un ange. Quand elle fut seule avec sa sœur, elle lui dit: en vérité, ma chère sœur, si j'avois fait une aussi grande faute que celle que vous avez commise ce matin, je ne dormirois pas cette nuit. Mademoiselle *de Beaujolois*, qui avoit oublié sa brusquerie, demanda à sa sœur ce que c'étoit que ce gros péché qu'elle lui reprochoit; l'autre lui rappela sa brusquerie. N'est-ce que cela!

lui dit la princesse aînée, en riant. Ah! ma sœur, lui dit la cadette, vous m'affligez : appelez-vous une petite faute, une brusquerie qui a percé le cœur de la pauvre *Tomelle?* Depuis ce matin, vous l'avez rendue malheureuse, & je suis sure qu'elle n'a pas mangé un morceau de bon cœur. Les paroles des princes portent la joie ou le désespoir dans l'ame de ceux qui les approchent; & ils doivent prendre garde, à ne jamais se permettre un terme dur ou méprisant; c'est une épée tranchante qui déchire le cœur de celui à qui elle s'adresse, surtout si c'est une personne qui ait de l'affection pour nous. Hâtez-vous, ma sœur, de rendre la joie à cette pauvre fille, en réparant votre faute à son égard, Ma sœur, répondit Mademoiselle *de Beaujolois*, je vous ai une vraie obligation de la réflexion que vous me faites faire; elle est bien juste, & je vous promets de prendre garde à ce que je dirai à l'avenir. Mais comment réparer le passé? Vous ne voudriez pas, sans doute, que je demandasse excuse à cette femme, qui est moins que la dernière de mes femmes de chambre? Et pourquoi craindriez vous de lui demander excuse, puisque vous l'avez offensée mal à propos? lui répondit la princesse cadette. Croyez-moi, ma sœur, une personne de notre rang se dégrade & devient

méprifable, quand elle fait des fautes : mais elle fe remet à fa place, & fe fait eftimer, quand elle a le courage de les réparer. Vous avez beau dire que cette fille eft bien au deffous de vous ; cette différence n'eft réelle, qu'autant que vous avez plus de vertu qu'elle. Voilà ce que la raifon m'a appris, ma chère fœur ; & voilà ce que votre bon efprit vous découvrira, fi vous voulez y faire attention. Effectivement, Mademoifelle *de Beaujolois* fentit la vérité de ce que fa fœur lui difoit. C'eft la coutume en France, que la perfonne la plus diftinguée préfente la chemife à la reine, ou aux princeffes, quand elles s'habillent, & c'eft ordinairement la première dame d'honneur. Quand Mademoifelle *de Beaujolois* s'habilla le foir, elle dit à fa première dame du palais : permettez, je vous prie, Madame, que *Tomelle* me donne ma chemife ; je l'ai brufquée ce matin, & j'en ai un vrai regret. Cette pauvre fille fe tenoit cachée derrière les autres, & n'ofoit fe montrer ; quelle fut fa joie lorfqu'elle entendit fa maîtreffe parler ainfi. Après lui avoir donné fa chemife, elle fe jeta à fes pieds, & lui baifa la main que la princeffe lui préfenta ; mais elle la mouilla de fes larmes, & elle me difoit qu'elle étoit fi humiliée, qu'elle eût voulu, pour reconnoître cette bonté, rentrer en terre, & qu'elle fe repro-

choit comme un ſacrilége les murmures qu'elle avoit faits contre une ſi bonne maîtreſſe. Voilà, Meſdames, l'effet que produit ſur les domeſtiques la réparation de vos fautes; elle les humilie, elle les affectionne; ainſi j'eſpère que Lady *Charlotte* fera ce que je lui ai dit pour réparer ſa faute.

Lady CHARLOTTE.

Oui, ma Bonne, je le ferai de tout mon cœur; je ne ſuis pas auſſi grande dame que cette princeſſe, pourquoi ne réparerois-je pas ma faute auſſi bien qu'elle?

Lady SPIRITUELLE.

Où ſont préſentement ces deux princeſſes, ma Bonne?

Madem. BONNE.

Elles ſont mortes toutes deux aſſez jeunes, ma chère, & j'aurois mille bonnes choſes encore à vous dire d'elles, mais il nous reſte bien peu de tems, ainſi ce ſera pour la première fois. Miſs *Molly*, répétez votre hiſtoire.

Miſs MOLLY.

Salomon, ſe voyant tranquille dans ſon royaume, penſa ſérieuſement à bâtir un

temple au Seigneur. Il demanda à *Hiram*, roi de Tyr, du bois de cèdre, qui eſt un bois précieux, & il s'en ſervit pour bâtir le temple, qu'il fit couvrir d'or en partie; il y avoit auſſi un autel d'or, dix chandeliers, & une grande partie des vaiſſeaux du temple étoient d'une matière précieuſe, ou admirables pour leur travail. Après que cet édifice ſuperbe fut achevé, *Salomon* y fit porter l'arche, qui renfermoit les tables de pierre, où Dieu avoit écrit ſa loi. Enſuite, *Salomon* fit la dédicace de ce temple, en immolant un grand nombre de victimes, puis il pria le Seigneur de vouloir réſider, c'eſt-à-dire, demeurer d'une manière particulière dans cette maiſon qu'il lui avoit bâtie, reconnoiſſant pourtant qu'elle n'étoit pas digne de celui que les cieux ne peuvent contenir. Il le pria d'écouter les vœux de ceux qui le prieroient dans ce temple: & le Seigneur, voulant lui montrer qu'il exauçoit ſa prière, remplit le temple d'une nuée qui empêcha pendant quelque temps les prêtres de s'acquitter de leurs fonctions. *Salomon*, ayant béni le peuple qui étoit aſſemblé, ſe retira dans ſa maiſon, & la même nuit Dieu lui apparut, pour lui dire qu'il avoit exaucé ſes prières, & pour lui recommander encore une fois d'être fidèle à ſes commandemens.

Salomon enſuite ſe bâtit un palais, & un

à son épouse; puis il s'appliqua à faire fleurir le commerce dans ses états, & il y réussit si bien, que l'argent étoit aussi commun à Jérusalem que les pierres. Il établit aussi un si bel ordre dans sa maison, qu'on en parloit dans tout le monde. La reine de *Saba* quitta même son royaume pour venir à Jérusalem, admirer la sagesse de ce grand roi. Mais *Salomon*, dans sa vieillesse, abandonna le chemin de la vertu, & ce fut l'amour des femmes, qui lui fit oublier ce qu'il devoit au Seigneur. Il eut jusqu'à mille femmes, dont sept cens étoient princesses; & comme il les avoit prises parmi les nations, qui n'avoient pas été détruites dans la terre promise; quoique Dieu eût expressément défendu ces mariages, ces femmes idolâtres exigèrent qu'il bâtît des autels à leurs faux dieux. Il fut assez lâche pour leur obéir, & même il y sacrifia avec elles. Alors, Dieu abandonna *Salomon*, & lui suscita des ennemis. Il envoya même un prophète vers un jeune homme, nommé *Jéroboam*; & le prophète, ayant coupé son manteau en douze parts, lui dit: prens dix morceaux de ce manteau; de même je diviserai le royaume, & je t'en donnerai dix parts, mais je laisserai le reste au fils de *Salomon*, à cause de *David* mon serviteur. Dieu apparut aussi une dernière fois à *Salomon*; mais ce fut pour lui reprocher son

ingratitude, & lui annoncer le démembrement de son royaume; toutefois, il lui dit que cela n'arriveroit qu'après sa mort, à cause de *David* son père. *Salomon* ayant appris qu'un prophète avoit promis une partie de son royaume à *Jéroboam*, chercha à faire périr ce jeune homme; mais il se sauva en Egypte, & ne revint qu'après la mort de *Salomon*, qui arriva quelque temps après. Or *Salomon* n'avoit pas écrit seulement sur tous les arbres & toutes les plantes, mais aussi sur tous les animaux; il avoit aussi composé un livre de *Proverbes*, ou de belles sentences.

Madem. BONNE.

Voyez, Lady *Spirituelle*, le cas qu'il faut faire de la science, quand elle n'est pas accompagnée de la vertu.

Lady SPIRITUELLE.

Vous avez bien raison, ma Bonne: je suis bien affligée, quand je pense que *Salomon* est devenu si méchant, & si ingrat envers Dieu. Il y a une chose dans ce que Miss *Molly* vient de nous rapporter, qui me fait craindre qu'il ne soit mort dans son péché; c'est qu'au lieu de se soumettre aux ordres de Dieu, qui vouloit partager le royaume entre son fils & *Jéroboam*, il voulut faire périr le dernier.

Madem. Bonne.

Votre reflexion eſt bonne, ma chère, mais comme l'Ecriture ne l'a pas condamné, nous ne devons pas le condamner non plus. Continuez, Lady *Mary*.

Lady Mary.

Roboam, fils de *Salomon*, ayant aſſemblé le peuple pour ſe faire couronner roi, ſes ſujets lui dirent: votre père nous a impoſé de grands tributs: ſoulagez-nous un peu, à préſent que vous montez ſur ſon trône. *Roboam* demanda trois jours pour répondre, & ayant conſulté les vieillards dont ſon père ſuivoit les conſeils, ils lui répondirent: la demande du peuple eſt juſte, & ſi vous lui cédez dans cette occaſion, il vous obéira toujours fidèlement. *Roboam* conſulta enſuite les jeunes gens avec leſquels il avoit été élevé, & ils lui dirent: gardez-vous bien de céder au peuple, il faut lui répondre, qu'au lieu de diminuer les taxes, vous les augmenterez. Alors vous ſerez craint, & perſonne n'oſera vous réſiſter. *Roboam* ſuivit ce mauvais conſeil, & dix des tribus ſe révoltèrent & choiſirent *Jéroboam* pour leur roi; les ſeules tribus de *Juda* & de *Benjamin*, reſtèrent fidèles à *Roboam*. Ainſi, depuis ce temps il y eut deux royaumes: Celui d'Iſraël, où régnoit *Jéroboam*; &

celui de Juda où régna *Roboam* & sa postérité. Cependant, *Jéroboam* dit en lui-même : si je laisse aller le peuple sacrifier à Dieu dans Jérusalem, ils reprendront l'affection naturelle qu'ils ont pour le sang de *David*, & ils me feront mourir pour faire leur paix avec *Roboam*. Pour prévenir ce malheur, *Jéroboam* fit faire deux veaux d'or, qu'il exposa en public, & dit aux dix tribus : c'est ici les dieux qui vous ont tirés d' Egypte. Ainsi, *Jéroboam* fit adorer les dieux à son peuple. Un jour qu'il étoit auprès de l'autel, pour y faire fumer l'encens, Dieu lui envoya un prophète, qui lui dit : il naîtra un fils du sang de *David* qui aura nom *Josias*, il arrosera cet autel du sang des sacrificateurs ; & comme vous pourriez douter que je fusse envoyé du Seigneur, je vais le prouver par un miracle : que cet autel se fonde, & que la cendre, qui est dessus, se répande ! *Jéroboam* étendit sa main pour faire signe qu'on arrêtât ce prophète ; mais la main qu'il avoit étendue se sécha, & l'autel se fendit. *Jéroboam* effrayé, dit au prophète : priez le Seigneur pour moi, afin qu'il me rende l'usage de ma main. L'homme de Dieu lui ayant accordé sa demande, la main du roi revint dans son premier état, & il pria le prophète d'entrer dans sa maison pour manger un morceau. Cet homme lui répondit : quand vous me donneriez la

moitié de votre royaume, je ne pourrois pas le faire, car le Seigneur m'a défendu de manger un morceau jusqu'à ce que je fusse de retour chez moi. Il partit donc sur le champ; mais un méchant prophète lui ayant dit sur le chemin, que Dieu lui avoit révélé son arrivée, & lui avoit commandé de lui offrir à manger: il se laissa tenter, & il mangea. Il en fut sévèrement puni; car, comme il eut repris le chemin de sa maison, monté sur un âne, un lion sortit d'une forêt, l'étrangla, mais ne toucha point à l'âne, & resta auprès de ce corps mort, sans y toucher, pour marquer que ce n'étoit pas la faim, mais l'ordre de Dieu qui l'avoit fait sortir de cette forêt.

Madem. BONNE.

Continuez, Lady *Charlotte.*

Lady CHARLOTTE.

Jéroboam n'ayant point corrigé sa mauvaise vie, Dieu frappa son fils d'une grande maladie, & le roi dit à sa femme, d'aller consulter le prophète (qui lui avoit promis le trône) sur la maladie de son fils, mais il lui commanda de se déguiser. Elle le fit inutilement, le prophète, à qui Dieu avoit révélé sa venue, l'ayant entendu parler, lui dit: entrez, femme de *Jéroboam:* quand vous mettrez le pied sur le pas de

votre porte, votre fils mourra. Il sera le seul de votre famille, qui entrera dans le tombeau de ses pères, parce que Dieu a reconnu quelque chose de bon en lui. Pour ce qui regarde le reste de vos descendans, ceux qui mourront dans la ville, seront mangés par les chiens, & ceux qui mourront à la campagne, seront mangés par les oiseaux, parce que *Jéroboam*, au lieu de servir l'Eternel, qui lui avoit donné un royaume, a incité le peuple à servir des dieux étrangers. Dans la suite, cette parole de Dieu fut accomplie; car un nouveau prince s'éleva dans Isràël, qui fit périr la famille de *Jéroboam*. Mais ce nouveau roi n'ayant pas été plus fidèle à Dieu, un autre prince traita les siens, comme il avoit traité la famille de son maître. Il arriva encore d'autres changemens dans la succession des rois d'Israël; mais ils furent tous méchans jusqu'à *Achab*, qui fut encore plus méchant que les autres, & qui épousa *Jésabel*, fille du roi des Sydoniens.

Les peuples de Juda ne furent pas plus fidèles à Dieu que les Israëlites, & comme eux, ils adorèrent de fausses divinités; mais le petit-fils de *Salomon*, qui se nommoit *Asa*, & qui fut roi de Juda, marcha fidèlement dans la voie des commandemens du Seigneur; il ôta même la régence à sa mère, parce qu'elle avoit une idole.

Lady SPIRITUELLE.

Il faut avouer, ma Bonne, que les Juifs étoient bien ſtupides, & avoient un grand penchant à l'idolâtrie. Quoi, après tous les miracles que Dieu avoit faits en faveur de leurs pères, ils purent écouter tranquillement le diſcours de *Jéroboam*, qui leur diſoit, en leur montrant les veaux d'or qu'il avoit fabriqués: voici les dieux qui vous ont tirés d'Egypte! En vérité, ces gens-là m'impatientent avec leur ſtupidité.

Lady SENSÉE.

Et *Jéroboam*, ma chère, qui voit ſa main devenir sèche, qui en obtient la guériſon, & qui, malgré cela, retourne à ſes idoles!

Madem. BONNE.

Vous ne croyez pas, ſans doute, qu'il s'imagina qu'il y eût aucune divinité dans ſes veaux; mais l'ambition, dont il étoit dévoré, ne lui permettoit pas de ſuivre les lumières de ſa conſcience. Quant à ce que dit Lady *Spirituelle*, que les Iſraëlites avoient un grand penchant à l'idolâtrie, ils en avoient ſans doute beaucoup; mais ce fut moins ce penchant, que le mauvais exemple des peuples dont ils étoient environnés, qui les y entraîna ſi ſouvent. Voyez-vous préſentement, Meſdames, la ſageſſe

& l'équité des ordres, que Dieu leur avoit donnés en entrant dans la terre promise? *Vous exterminerez tous les peuples qui y habitent.* J'ai vu des gens qui osoient dire que cet ordre étoit cruel: c'est qu'ils n'avoient jamais réfléchi sur ce qui arriva aux Israëlites, pour avoir désobéi à cet ordre. C'est une chose certaine, mes enfans, qu'il seroit plus avantageux aux pécheurs, de mourir après le premier crime, que de rester longtemps sur la terre, pour en commettre de nouveaux. Je me suis déjà servie de cette comparaison, à ce que je crois. Ce seroit une miséricorde mal placée, d'accorder la grâce à un homme qu'on auroit trouvé tuant les passans, pour avoir leur argent. La charité pour tout le public, pour cette homme même, exige qu'on lui ôte la vie, & un prince, qui par une compassion mal placée, lui donneroit la vie & la liberté, auroit à se reprocher tous les meurtres qu'il feroit ensuite. Telle fut la compassion que conçurent les Israëlites, contre les peuples que Dieu avoit condamnés justement, parce que leurs crimes étoient à leur comble: parce qu'il savoit qu'au lieu de se corriger à l'avenir, ils continueroient dans leurs méchancetés, & seroient une occasion de pécher aux Israëlites, en les poussant à devenir Idolâtres, & par leurs conseils, & par leurs mauvais exem-

ples. Que cela nous apprenne, mes enfans, à respecter les arrêts du Seigneur, quand même ils seroient contraires à nos petites lumières, persuadées qu'étant la justice même, il ne peut jamais avoir rien ordonné que de juste.

FIN.

BOOKS for the uſe of SCHOOLS, printed for F. WINGRAVE, Succeſſor to Mr. NOURSE, in the Strand.

1. A NEW FRENCH DICTIONARY, in Two Parts: the Firſt French and Engliſh; the Second Engliſh and French: containing, I. Several *Hundred Words* not to be found in any of the Dictionaries hitherto publiſhed: II. The *Various Meanings* of *Words*, often explained by French or Engliſh Sentences: III. The *Genders* of *Nouns*, *Adjectives*, and *Pronouns*, and the *Conjugations* of *Verbs*: IV. The *Irregularities* of the *Parts* of *Speech*. To which is prefixed A FRENCH GRAMMAR; ſhowing how to form the regular Parts of Speech. By THOMAS DELETANVILLE. A New Edition, carefully reviſed and improved, in one large Volume, 8vo.

2. A new Set of Exerciſes upon the various Parts of French Speech, by Mr. DELETANVILLE, 12mo. New Edition, 2*s*.

3. The Child's Guide to the French Tongue, by Mr. DELETANVILLE, 12mo. New Edition, 1*s*. 6*d*.

4. Fables choiſies, à l'Uſage des Enfans, par L. CHAMBAUD, Nouvelle Edit. corrigée, 12mo. 1*s*. 6*d*.

5. The Idioms of the French and Eng-

liſh Languages, by L. CHAMBAUD. A New Edition, carefully reviſed, 2*s*. 6*d*.

6. A New Royal French Grammar, by JOHN PALAIRET. The Fourteenth Edition, reviſed and improved, 2*s*. 6*d*.

7. A Short Treatiſe upon Arts and Sciences; in French and Engliſh, by Queſtion and Anſwer, by Mr. PALAIRET. Ninth Edition, 2*s*. 6*d*.

8. Nouvelle Methode pour apprendre à bien lire, & à bien Orthographier, en Deux Parties, par Mr. PALAIRET, 12mo. Nouvelle Edition, corrigée, 1*s*.

9. Abrégé de la Nouvelle Introduction à la Geographie Moderne, par Mr. PALAIRET, 12mo. 4*s*.

10. Mr. PALAIRET's Elementary and Methodical Atlas, on 32 Copper-plates, the Second Edition, greatly improved, and carefully coloured under the inſpection of the Author, Folio, £. 2. 12*s*. 6*d*.

11. A New Grammar of the French Tongue, by M. ROGISSARD, to which is added an Eſſay upon French Proſody, by D. DURAND, F. R. S. A New Edition, carefully reviſed and corrected, 2*s*. 6*d*.

